



La cité du désir

Gill, Anton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Anton Gill

La cité du désir

grands détectives



ANTON GILL

LA CITÉ DU DÉSIR

(City of Desire)

Traduit de l'anglais par Corine Derblum



Pour Anthony Vivis

Note de l'Auteur

Si le contexte historique du récit qui va suivre est dans l'ensemble authentique, la majorité des personnages sont fictifs. On connaît relativement bien la vie dans l'Égypte ancienne, car ses habitants – du moins les membres des classes dirigeantes et administratives – étaient lettrés et avaient le sens de l'Histoire. Néanmoins, selon les spécialistes, au long des deux siècles écoulés depuis la naissance de l'égyptologie, guère plus d'un quart de ce qui est à connaître a été découvert. Certaines dates, certains faits sont encore l'objet de nombreuses controverses et de désaccords parmi les chercheurs, et, au cours des fouilles, maints fragiles vestiges de la civilisation pharaonique ont été détruits ou dispersés.

Cet ouvrage étant un roman, je me suis permis quelques libertés de temps à autre en interprétant ce que dut être la vie dans l'Égypte ancienne. Bien que nul ne puisse savoir tout à fait comment parlaient et se comportaient les gens à cette époque, et bien que l'on puisse supposer que la nature humaine n'a guère changé durant ces trois derniers millénaires, je prie les égyptologues et les puristes de bien vouloir me pardonner.

Parmi ceux, nombreux, envers lesquels je suis redevable, se trouvent non seulement les fondateurs de l'égyptologie moderne, tels James Breasted, E. Wallis Budge et W.M. Flinders Petrie, mais aussi des chercheurs contemporains, dont Cyril Aldred, W.V. Davies, Christine El Mahdy, T.G.H. James, Manfred Lurker, Lise Manniche, P.R.S. Moorey, R.B. Parkinson, Gay Robins, John Romer, M.V. Seton-Williams, A.J. Spencer, Miriam Stead, Eugen Strouhal, Richard H. Wilkinson et Hilary Wilson. Je tiens également à remercier le Dr H. Peter Speed pour la patience et la promptitude avec lesquelles il a répondu à mes maintes questions anxieuses.

Note de la Traductrice

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à Dominique Farout, enseignant à l'École du Louvre et à l'institut Khéops-Égyptologie (Paris), pour ses passionnantes explications concernant nombre de

termes égyptiens de cet ouvrage.

Je remercie également Guillemette Andreu et Isabelle Franco pour leur aide.

L'Égypte au temps de Huy

Les neuf années de règne du jeune pharaon Toutankhamon (1361-1352 av. J.-C.)^[1] furent une époque troublée pour l'Égypte. Elles marquaient la fin de la XVIII^e dynastie, la plus glorieuse des trente dynasties de l'Empire. Les prédécesseurs de Toutankhamon comptaient d'illustres rois guerriers, des législateurs et des innovateurs, qui avaient fondé un nouvel empire tout en consolidant l'ancien. Juste avant son règne, toutefois, le trône avait été occupé par un pharaon étrange, aux dons de visionnaire : Akhenaton. Celui-ci avait rejeté tous les anciens dieux pour les remplacer par un seul, Aton, qui trouvait son essence dans le soleil dispensateur de vie. Akhenaton reste le premier philosophe dont l'Histoire ait gardé la trace, et le créateur du monothéisme. En dix-sept années de règne, il provoqua un véritable bouleversement dans les modes de pensée et de gouvernement de son pays. Mais, dans le même temps, il perdit la totalité de l'Empire du Nord (la Palestine et la Syrie) et mena le royaume au bord de l'abîme, ce qui incita des ennemis puissants à s'assembler sur ses frontières septentrionales et orientales.

Les réformes religieuses d'Akhenaton avaient introduit le doute dans les esprits, après des générations de certitude inébranlée remontant à des temps encore plus lointains que la construction des pyramides, mille ans auparavant. Et bien que l'Empire, déjà vieux de plus de mille cinq cents ans à l'époque de ces récits, eût traversé des crises par le passé, l'Égypte connut une brève période d'obscurantisme. Akhenaton ne s'était pas fait aimer des prêtres qui administraient l'ancienne religion et qu'il avait dépossédés de leur pouvoir, ni des gens du peuple, qui voyaient en lui le profanateur de croyances séculaires, en particulier leurs convictions relatives aux défunts et à l'au-delà. Après sa mort à l'âge de vingt-neuf ans, vers 1362 av. J.-C., la nouvelle capitale qu'il s'était bâtie (*Akhet-Aton*, la « cité de l'Horizon ») ne tarda pas à tomber en ruine tandis que le pouvoir retournait à Thèbes, la capitale du Sud. Au nord, le siège du gouvernement était la ville que nous appelons Memphis, mais à l'époque elle était moins importante que Thèbes. Le nom d'Akhenaton fut retranché de tous les monuments, et il devint même interdit de le prononcer.

Akhenaton était mort sans héritier direct. Les trois règnes qui suivirent, dont celui de Toutankhamon fut le deuxième et de loin le plus long, s'avérèrent lourds d'incertitude. Aucun de ces rois ne laissa d'héritier légitime, et pendant cette période les pharaons eux-mêmes virent très probablement leur pouvoir jugulé par Horemheb, ancien commandant en chef des armées d'Akhenaton, désormais résolu à assouvir ses propres ambitions : restaurer l'Empire et l'ancienne religion, puis monter sur le trône. Il y parvint finalement en 1348 av. J.-C., peut-être après une lutte pour le pouvoir avec Ay, son immédiat prédécesseur, un vieillard qui lui aussi avait été fonctionnaire de haut rang à la cour d'Akhenaton. Tout comme Horemheb, Ay était un roturier ambitieux ; mais sa fille, Néfertiti, qui fut la Grande Épouse Royale d'Akhenaton, resta après Cléopâtre la reine la plus célèbre de l'histoire égyptienne. Le récit qui va suivre se situe au cours du règne de cinq années d'Ay – soit environ de 1352 à 1348 av. J.-C. –, toutefois Horemheb conserve une puissance considérable.

Pour sa part, Horemheb régna environ vingt-huit ans, jusqu'à un âge fort avancé, après avoir épousé la belle-sœur d'Akhenaton pour conforter ses prétentions à la couronne. Lui aussi s'éteignit sans héritier direct. Ainsi s'acheva la XVIII^e dynastie.

L'Égypte, qui sous Horemheb avait recouvré son unité, allait connaître son ultime apogée de gloire au début de la XIX^e dynastie, sous Ramsès II. C'était de loin le pays le plus riche et le plus puissant du monde connu, abondant en or, en cuivre et en pierres précieuses. Le commerce était pratiqué tout le long du Nil – que l'on nommait simplement « le Fleuve » –, depuis la côte jusqu'à la Nubie et au Soudan, sur la Méditerranée (la « Grande Verte »), et sur la mer Rouge jusqu'à la Somalie (le Pount). Mais ce n'était qu'une étroite bande de terre accrochée aux rives du Nil, cernée à l'est comme à l'ouest par des déserts, et gouvernée par trois saisons : le printemps – *shemou* –, le temps des récoltes et de la sécheresse, de février à mai ; l'été – *akhet* –, le temps des crues du Nil, de juin à octobre ; et l'automne – *peret* –, le temps de la végétation, quand poussaient les cultures. Le niveau de la crue annuelle était d'importance vitale : quelques mètres de trop et les habitations risquaient d'être emportées, quelques mètres de moins et il n'y aurait pas de récolte. La différence entre prospérité et famine ne tenait qu'à cela.

Les anciens Égyptiens vivaient plus près que nous de la nature et du rythme des saisons. Ils croyaient par ailleurs que le cœur était le siège de toute pensée, de toute sensation. La fonction du cerveau se limitait, pensaient-ils, à évacuer les mucosités vers le nez, auquel ils le supposaient relié.

La période durant laquelle s'inscrivent ces récits est infime, comparée aux trois mille ans de civilisation pharaonique, mais elle

n'en fut pas moins cruciale pour l'Égypte. Celle-ci prenait conscience du monde plus agressif qui s'étendait par-delà ses frontières, et de la possibilité qu'un jour elle aussi soit conquise et s'éteigne. Ce fut un temps d'incertitude, de remise en question, d'intrigues et de violence – un miroir lointain où nous entrevoyons notre propre reflet.

Les anciens Égyptiens adoraient de très nombreuses divinités. Quelques-unes étaient propres à des villes ou à des localités, d'autres exercèrent un rayonnement qui s'accrut puis diminua au fil du temps. Certains dieux correspondaient à des notions similaires. Voici les plus importants d'entre eux :

AMON : roi des dieux et divinité tutélaire de Thèbes, la capitale du Sud. Représenté sous l'aspect d'un homme et associé à Rê, le dieu solaire suprême. Le bélier et l'oie lui étaient consacrés.

ANUBIS : dieu de l'embaumement, à tête de chacal. C'est lui qui, durant la nuit, protégeait la momie des forces maléfiques.

ATON : dieu de l'énergie solaire, représenté sous l'aspect d'un disque dont les rayons s'achèvent dans des mains protectrices.

BASTET : déesse-chat.

BÈS : dieu nain à tête de lion. Protecteur du foyer, et des femmes pendant l'accouchement.

GEB : dieu de la terre, représenté sous l'apparence d'un homme.

HAPY : dieu du Nil, spécifiquement en crue. Personnage androgyne dont les seins féminins symbolisaient la fécondité.

HATHOR : déesse de l'amour, de la musique et de la danse. Souvent figurée sous l'aspect d'une vache, ou d'une femme coiffée de cornes de vache et du disque solaire, elle était aussi la nourrice et la protectrice du roi.

HÉKET : déesse à tête de grenouille, qui insufflait la vie à l'enfant à naître en présentant devant ses narines le signe *ankh*.

HORUS : un des dieux les plus vénérés. Horus était le défenseur du bien, le fils à tête de faucon d'Osiris et d'Isis, et appartenait de ce fait à la plus importante triade de la théologie égyptienne. Il était en outre associé au soleil.

ISIS : mère divine, épouse et sœur d'Osiris.

KHÉPRI : le soleil levant. Symbole du devenir, ce dieu était représenté par un scarabée.

KHNOUM : symbolisait la force créatrice qui avait modelé le monde et les humains. Il était figuré sous les traits d'un homme devant un tour de potier.

KHONSOU : dieu de la lune, fils d'Amon.

MAÂT : déesse de la justice, de la vérité et de l'harmonie du monde.

MIN : dieu de la fertilité sexuelle.

MOUT : épouse d'Amon, dépeinte à l'origine sous l'aspect d'un

vautour.

NÉFERTEM : fils de Ptah et de Sekhmet, il personnifiait le premier lotus sorti du chaos initial.

NEKHBET : la déesse-vautour de la Haute-Égypte, partie sud des « Deux-Terres » constituant la « Terre Noire ». Le lotus et la couronne blanche étaient associés à cette région.

NEPHTYS : épouse de Seth. De même que sa sœur Isis, elle était la protectrice des momies.

NOUN : divinité incarnant l'océan primordial d'où le monde était sorti.

NOUT : déesse du ciel, sœur et épouse de Geb.

OSIRIS : roi des morts ; dieu du monde souterrain et de la résurrection. La vie après la mort occupait une place fondamentale dans la pensée des anciens Égyptiens.

OUADJET : déesse-cobra de la Basse-Égypte, partie nord des « Deux-Terres ». Le papyrus et la couronne rouge étaient associés à cette région.

PTAH : démiurge ayant créé le monde par la parole et la pensée, il avait l'aspect d'un homme enveloppé d'un linceul, le crâne rasé et un sceptre à la main.

RÊ (ou ATOUM) : principal dieu solaire.

RÉNOUTET : déesse des moissons.

SEKHMET : déesse-lionne, elle défendait les autres divinités contre le mal et était associée à la guérison ; incontrôlée, elle devenait dangereuse et destructrice.

SETH : dieu au caractère ambivalent ; tantôt frère et meurtrier d'Osiris, tantôt protecteur de la barque de Rê. L'orage et la violence lui étaient associés.

SOBEK : dieu-crocodile.

THOT : dieu du temps et de l'écriture ; habituellement figuré avec une tête d'ibis, il revêt quelquefois la forme d'un babouin.

THOUËRIS : protectrice des femmes enceintes et des enfants, elle était représentée par une femelle hippopotame pleine, marchant dressée sur ses pattes de derrière.

Principaux personnages de *La Cité du désir* (par ordre d'apparition)

Les personnages imaginaires sont indiqués en capitales, les personnalités historiques en minuscules. Les noms en ancien égyptien sont quelquefois translittérés de diverses manières. Pour ma part, j'ai adopté « Ankhsenamon » plutôt qu'« Ankhsenpaamon », mais j'ai préféré « Nézemmout » à « Moutnodjmet ».

CHAEMHET, Grand Intendant de la Deuxième Maison.

MIA, son épouse.

Ay, pharaon régnant.

Ti, Première Épouse Royale.

HORICHÉRI, Grand de la Première Maison.

Ankhsenamon (Ankhsi), veuve de Toutankhamon ; petite-fille et Deuxième Épouse du roi Ay.

Horemheb, commandant en chef des armées.

HUY, scribe.

SENSÉNEB, son épouse, médecin.

TEYÉ, concubine royale, Directrice des Musiciennes de Pharaon.

KENNA, Scribe Royal.

GÉOUA, Directeur du Harem du Sud.

IMBOU, serviteur de Chaemhet.

SAHOURÊ, Grand de la Troisième Maison.

PSARO, serviteur de Huy.

OUBENRECH, prostituée.

PASER, capitaine mézai.

GILOUKHIPA, Troisième Épouse Royale.

PAÏESTOUNEF, capitaine du port.

Nézemmout, épouse d'Horemheb, fille du roi.

ROYA, servante du harem.

MASOU, secrétaire de Chaemhet.

Djhoutmosé, maître sculpteur.

PSAMMENTICH, sculpteur.

PIRIZI, lapidaire.

*L'amour me donne ma force,
L'amour est mon sortilège.
Je contemple celle que mon cœur désire :
Devant moi elle se tient.*

*Quel bonheur, mon bien-aimé,
De descendre le Fleuve avec toi !
Impatiemment, j'attends l'instant
Où tu me demanderas de me baigner sous tes yeux.*

Fragments de poèmes d'amour.

Comme toujours ces temps-ci, Chaemhet éprouva à son réveil des sentiments troublés. Certes, il ne pouvait nier le plaisir que lui procurait la splendeur de sa chambre. La large baie, surplombant les toitures du quartier du palais, offrait une vue incomparable sur le Fleuve et, par-delà, sur le Grand Lieu[2] miroitant à l'horizon. Grâce à son orientation à l'ouest, la pièce était agréable, au matin, et Chaemhet s'y éveillait frais et dispos. Mia, son épouse, avait dépensé sans compter pour la meubler. Elle avait néanmoins un goût parfait, et le luxe sans ostentation de cette chambre, comme de toute leur demeure, ne pouvait susciter d'aigres réflexions. Au début, Chaemhet s'était inquiété en la voyant commander le bois dur et noir provenant du Sud lointain, réservé d'ordinaire à l'usage exclusif des rois. Mais, lui avait-elle rappelé, il était désormais un des plus hauts serviteurs de l'État. Leur logis ne faisait-il pas partie de la maison royale ? Il n'y avait donc aucune vanité à vouloir l'embellir. Les dernières craintes de Chaemhet avaient été apaisées lorsque l'inspecteur des Fonctionnaires Royaux avait passé en revue toute la décoration sans émettre une seule réserve.

Dans la chambre à coucher peinte en jaune, une frise de fleurs de lotus bleu et or rappelait à Mia leur ancienne maison dans le Sud. Les autres pièces étaient bleu pâle, blanches et orange, chacune caractérisée par son propre bas-relief, floral ou animalier – papyrus, bouquets de joncs, vols d'oies et de canards, jeunes taureaux s'ébattant sous l'ardent soleil du printemps. Des nattes jaunes égayaient le sol de brique et les encadrements des fenêtres étaient soulignés de réchamps ocre. Des tabourets n'étaient visibles que dans les quartiers des domestiques, Mia ayant dès le départ annoncé son intention de n'avoir que des chaises dans sa nouvelle demeure. Là encore, Chaemhet avait craint des commentaires acerbes ; mais nul n'en avait formulé, même dans la famille du Grand de la Première Maison, qui dirigeait personnellement les affaires du pharaon Ay et de son Épouse Principale, Ti. Certes, le Grand Intendant Horichéri était un homme âgé, qui avait connu Ay du temps où celui-ci n'était qu'un simple Maître des Écuries au service d'un autre roi. Les rapports entre le pharaon et Horichéri, cimentés par une amitié de longue date, ne

ressemblaient guère à une domination de maître à serviteur. Horichéri n'avait rien à redouter des jeunes intendants ambitieux, dont les épouses rivalisaient par l'opulence agressive de leurs appartements. Le Grand Intendant n'attachait pas d'importance à de telles considérations, conjecturait Chaemhet. Depuis la mort de son épouse, bien des années plus tôt, il vivait en compagnie d'une demi-douzaine de concubines dans une jolie maison, dotée – honneur insigne – d'un bassin et d'un jardin clos jouxtant le palais. Chez lui, le mobilier n'était pas en ébène, mais uniquement en cèdre. Les garnitures des meubles, habituellement en cuivre et en bronze, luisaient du doux éclat de l'or et de l'argent. Horichéri avait oublié depuis longtemps les affres de l'ambition. Il s'était élevé aussi haut qu'il pouvait rêver et, à juste titre, s'estimait comblé.

Chaemhet lui envoyait sa sérénité. Mais, ayant vu trente crues de moins, c'eût été inquiétant qu'il ne ressentît pas quelque impétuosité. D'ores et déjà il savourait les fruits de la réussite. Si les dieux, dans leur clémence, lui permettaient d'atteindre l'âge vénérable d'Horichéri, lui aussi parviendrait au pinacle. Cependant, les pierres d'achoppement ne manquaient pas, ni les pièges tendus par des rivaux. Comme si cela ne suffisait pas, Chaemhet s'était chargé d'un fardeau dont la pensée tourmentait son cœur, mais dont le plaisir pesait plus lourd dans la balance. Du moins pour l'instant... Sa réticence était toujours plus vive lorsqu'il se réveillait. Chaque jour paraissait un voyage qui, au moment du départ, semblait ne jamais devoir finir.

Il s'attarda quelques moments sur sa couche, tentant de délasser sa nuque un peu raide au creux de l'appui-tête en bois lustré. Les draps de lin souple protégeaient son corps. Dans une autre pièce, ou dans un coin éloigné de la chambre, un pas léger se fit entendre. Les mouvements d'un serviteur auraient été plus brusques ; c'était donc probablement Mia. Les yeux mi-clos, Chaemhet se sentait trop indolent pour chercher à voir ce qu'elle faisait. Il était encore tôt, rien ne pressait. Il abordait cette nouvelle journée sans appréhension, mais aussi sans passion, car il se savait à la hauteur de la tâche qui l'attendait.

Pourtant, sa vie n'était pas exempte de défis. Des défis modestes, égoïstes, guère plus que l'assouvissement de ses appétits, mais toutefois bien réels. Et s'il n'y prenait pas garde, il risquait de tomber sous leur joug.

L'existence était-elle plus facile, autrefois ? Un homme assumant peu de responsabilités se trouve du même coup moins exposé aux regards. Avec l'insouciance, avait-il perdu de son charme, sauf aux yeux des rares personnes qui l'aimaient pour lui-même, et l'avaient aimé alors qu'il avait encore tout à construire ? Force était de se

rendre à l'évidence. Néanmoins, Chaemhet n'aurait pas renoncé aux nouveaux honneurs dont il jouissait pour s'affranchir du risque accru. L'un des avantages du pouvoir était qu'il procurait les moyens de se protéger, pour peu que l'on sût s'en servir.

Les pas avaient cessé, remplacés par un bruissement de papier auquel Chaemhet savait donner un sens. Dans l'œil de son cœur, il voyait son épouse penchée au-dessus de la table, entre la fenêtre et la porte. Elle prenait connaissance des lettres arrivées la veille, par le Fleuve. Les eaux baissaient en cette saison de *peret*, temps de la germination, où la Terre Noire renaissante luisait sous son nouveau manteau de limon fertile. La crue avait été bonne. Bientôt les fermiers draineraient puis ensemenceraient les champs, et enfin la terre sortirait de sa torpeur. Le courrier, en provenance de la capitale du Nord, avait trait à la visite que devait y accomplir la Deuxième Épouse, dont Chaemhet était l'intendant. En tant que Grand de la Deuxième Maison, il était responsable de tout ce qui concernait la reine Ankhsenamon durant les heures du jour et de sa protection durant la nuit.

Sa nomination était récente, de même que l'existence de la Deuxième Maison. Comme Chaemhet, pendant de longues années Ay n'avait eu qu'une seule épouse. Toutefois, un an plus tôt, il avait fait revenir sa petite-fille de l'exil qu'elle s'était imposé au sud de l'Empire et l'avait épousée. Cette union n'avait pas été sans susciter d'émotion. En effet, Ankhsenamon avait longtemps passé pour morte. Pourquoi le souverain en avait-il décidé ainsi ? Par mesure de sécurité. Et pourquoi avait-il résolu de s'unir à elle ? Pour mieux la protéger. Une autre raison s'imposait, évidente : pour asseoir sa propre légitimité. Ankhsenamon était la veuve du pharaon Toutankhamon et la fille de Néfertiti, la plus belle femme qui eût foulé le sol de la Terre Noire. Son père, Akhenaton, avait apporté au pays la splendeur puis la tourmente. Certains prétendaient que dans les veines de la nouvelle reine coulait le sang des dieux et des démons, et que sous sa peau la chair était bleue. Mais pourquoi Pharaon cherchait-il à conforter ses droits, si ceux-ci étaient réellement indiscutables ? Cette question ne laissait pas de faire jaser. Chacun savait que, dans l'ombre, le général Horemheb attendait son heure – celle où il gravirait les marches du trône en grande pompe. Bien que moins âgé que le roi, lui-même engagé dans sa septième décennie, Horemheb avait vu trop de crues pour se payer le luxe de la patience. Depuis deux cycles de saisons, il avait un fils, Touthmosis, un enfant pâle et malingre qui ne quittait jamais la demeure paternelle dans la capitale du Sud, où il résidait avec sa mère. Tous deux étaient placés sous bonne garde, pendant qu'Horemheb menait sa longue campagne contre le nouvel ennemi qui harcelait la Terre Noire au septentrion. Ay n'avait pas d'héritier mâle,

or Ti n'était plus en âge de procréer. Espérait-il qu'Ankhsi lui assurerait une postérité ? Un fils issu d'une telle lignée pourrait à bon droit prétendre coiffer la double couronne.

Lors de la précédente fête d'Opet[3], le dieu Amon avait enfin mis un terme à ces spéculations. Les grands prêtres l'avaient fait sortir de sa chambre de pierre, en vue du grand voyage annuel vers son sanctuaire du Sud. Le prêtre stoliste[4] l'avait baigné avant de le revêtir du lin le plus fin, blanc, rouge, bleu et vert, d'appliquer du maquillage sur ses paupières et son visage, et de le parer de bijoux. Pour finir, à l'aide du petit doigt de sa main droite, il avait oint d'onguent le dieu protégé par toutes sortes d'amulettes et fortifié par des sceptres. Alors, les prêtres-ouâb[5] l'avaient emporté vers son tabernacle, puis de là, en six rangées de quatre précédées de prêtres-sem[6], ils l'avaient escorté jusqu'au Fleuve. Chaemhet avait assisté à maintes fêtes semblables, mais il se rappelait celle-ci avec une acuité particulière, car elle avait marqué sa consécration. Comme il avait vibré à l'appel rauque des trompettes ordonnant de faire place au dieu ! Comme les effluves d'encens étaient lourds dans l'air immobile !

Le dieu fut déposé sur sa barge afin d'accomplir le bref voyage vers le sanctuaire du Sud, en compagnie de son épouse Mout, de leur fils Khonsou et de Pharaon en personne. Les cordes furent empoignées par les Haleurs – des courtisans qui avaient intrigué toute une année pour se voir octroyer ce privilège, et dont Chaemhet faisait partie. Ils étaient habillés de lin blanc éblouissant. Plus tard, souillés et puant la sueur, ces vêtements seraient rangés dans un précieux coffret de cèdre pour ne plus jamais resservir. Les sandales déjà pleines de sable et de poussière, les hommes se préparèrent à suivre les sentiers de halage tandis qu'une haie de soldats contenait la foule de spectateurs. Sur de hautes estrades, des danseuses du Pays des Deux-Fleuves évoluaient avec grâce ; des musiciennes faisaient tournoyer leur sistre et de jeunes prêtres marquaient la mesure en frappant des mains, sous le regard grave d'hommes grands et secs, à la peau foncée, venus des provinces de Kouch et d'Ouaouat[7].

Dans le sanctuaire du Sud, on avait déjà procédé à l'abattage rituel des huit taureaux et découpé leurs pattes en vue du sacrifice. Les tabernacles, hissés sur les épaules des prêtres, furent placés de façon à recevoir les offrandes de Pharaon.

Ay, en costume d'apparat bleu et or, paré du *pschent*[8] dont la tige recourbée s'élevait dans les airs, semblait arborer un masque en dépit de l'anxiété qu'il devait ressentir. Parmi la foule se dissimulaient des espions à la solde d'Horemheb. Ce mariage avec Ankhsenamon avait été le dernier coup du roi dans la partie de senet[9] que disputaient les deux hommes et, sans nul doute, le général mûrissait sa riposte...

L'effigie du dieu fut déposée à côté de la Chambre de la Naissance

Sacrée, où aurait lieu l'accouplement mystique d'Amon avec sa Grande Prêtresse. Puis vint le moment des questions. Pharaon fut assuré de la protection de la divinité. La nouvelle reine Ankhsenamon trouva grâce auprès du grand dieu, et donnerait à la Terre Noire un digne successeur. Gloire et puissance à Ay, l'Aimé des dieux, Incarnation de l'union des Deux Terres !

Les réjouissances avaient duré vingt-deux jours. Ankhsi ne présentait aucun symptôme indiquant que sa matrice fût habitée. Le mariage était encore récent, mais à en croire les rumeurs, Ay ne rendait pas de fréquentes visites à sa nouvelle épouse. Pas plus, du reste, qu'à ses concubines. Les reins de Pharaon devenaient froids.

Ces observations, Chaemhet les gardait pour lui. À quoi bon les partager, même avec Mia ? Elle était assez fine pour imaginer combien la vie de la Deuxième Épouse était vide. Peut-être le voyage vers la capitale du Nord réconforterait-il son ka[10]. Il ne faisait aucun doute qu'elle désirait un fils, et Amon lui avait souri. Néanmoins les dieux se montraient parfois perfides.

Tout cela n'importait à Chaemhet que dans la mesure où son sort était lié à celui de sa maîtresse. Pour l'heure, malgré l'irrégularité de ses visites, Ay souhaitait sans conteste honorer sa nouvelle épouse. Le Grand Intendant priait pour que leur union fût féconde, car la position d'Ankhsi s'élèverait d'autant et, du même coup, la sienne. Il nourrissait l'espoir de gagner bientôt la confiance de la jeune reine, car alors son avenir serait assuré.

Certes, Chaemhet aurait préféré ne pas avoir à dissimuler un lourd secret, mais il manquait trop de volonté pour renoncer. Peut-être un jour trouverait-il le courage de se confier à Huy.

Des années avaient passé depuis que, jeunes étudiants à l'école des scribes, ils s'étaient liés d'amitié ; bien d'autres encore s'étaient écoulées sans qu'ils se fussent revus. Ils exerçaient dans des villes différentes et avaient suivi des voies diamétralement opposées. Puis, un beau jour, Huy s'en était revenu dans la capitale du Sud, avait été réintégré dans ses fonctions et affecté aux Archives, section Production d'Orge – un tombeau pour les vivants... Chaemhet n'avait guère eu l'occasion de rencontrer son vieil ami. Quelque temps plus tard, il avait appris sans surprise que celui-ci avait abandonné sa profession pour refaire sa vie à Méroé, à l'extrême sud de l'Empire.

Mais voilà qu'à nouveau Huy était de retour. Il comptait parmi les familiers d'Ankhsenamon. Chaemhet ne se dissimulait pas que c'était en partie pour cette raison qu'il avait renoué connaissance. Par bonheur, sa femme et celle de Huy s'entendaient assez bien, d'autant que – à cette pensée, une ombre fugitive passa dans son cœur – les deux hommes n'avaient l'un et l'autre qu'une seule épouse, ce qui contribuait à rapprocher Mia et Senséneb.

L'avenir se présentait sous de radieux auspices ; rasséréné à cette idée, Chaemhet se leva. Mia avait quitté la table de travail pour s'approcher de la fenêtre et lisait un petit rouleau de papyrus, les yeux plissés. Une femme ravissante, quoique parfois, bien qu'il essayât de se leurrer, il eût préféré un caractère un peu moins froid et un corps un peu moins plat. Treize ans déjà, qu'ils avaient échangé le serment ! Ils avaient eu quatre enfants, dont deux petites filles mortes en bas âge. Quant aux deux garçons, ils étudiaient à leur tour à l'école des scribes, où ils couchaient et prenaient leurs repas. Comme cet appartement semblait vide ! Il n'avait jamais abrité que Chaemhet et son épouse, car lorsqu'ils s'y étaient installés, les enfants étaient déjà partis. Était-ce ce vide immense qui le rendait insatisfait ? Était-ce le vide de son foyer et de son existence qui l'avait poussé dans les bras de Teyé ? Des bras charmants dont il savourait la caresse, mais qui par moments semblaient l'emprisonner dans leur étreinte. Il ne trouvait pas la force de s'en libérer et n'était même pas certain de le vouloir. Un fait était sûr : tôt ou tard il faudrait mettre un point final à cette liaison. Chaemhet se refusait à faire le premier pas ; toutefois, il savait que plus il tardait, plus cela serait pénible.

« Que lis-tu ? » demanda-t-il à son épouse.

En apparence, ils n'avaient pas de secret l'un pour l'autre. Chaemhet était bien trop prudent.

« La dernière lettre concernant la composition de la suite lors du voyage au nord.

— Alors, qu'en penses-tu ?

— Je vois que Senséneb accompagne la Deuxième Épouse. »

Pour sa part, Mia ne considérait pas la femme de Huy comme une amie. Elles évoluaient dans le même cercle et, par la force des choses, étaient amenées à se fréquenter. Rien de plus.

« En effet, répondit Chaemhet.

— Elle a de la chance. »

Avait-il décelé une pointe de jalousie dans la voix de Mia ? Mais non ! Il prenait simplement ses désirs pour la réalité. Combien il eût aimé que son épouse fût du voyage ! Pendant une fraction de seconde, il supputa s'il n'y avait pas moyen d'arranger la chose. Se promettant d'y repenser plus tard, il se borna à demander :

« Pourquoi ? Tu aimerais y aller ?

— Non. La capitale du Nord est ennuyeuse à mourir. »

Ayant reçu la réponse qu'il attendait, Chaemhet indiqua d'un signe à son serviteur qu'il était prêt à prendre son bain. L'homme hocha la tête et disparut en direction de la salle d'eau, au fond de l'appartement. Dans leur ancienne maison, celle-ci était située près d'un jardin, auquel Chaemhet songea avec une soudaine nostalgie. Malgré son décor foisonnant de plantes exotiques et de riches

feuillages importés du Pount, la terrasse du toit ne constituait qu'un pis-aller. Son cœur s'attarda sur ses souvenirs du Pount, ce pays situé au sud-est de la capitale du Sud, au bord de la Grande Mer qui part vers le levant. Il y avait effectué un bref séjour. Le Pount, sa reine obèse, ses montagnes déchiquetées où abondait le gibier... Si seulement il était là-bas, loin de cette prison étouffante à laquelle sa lâcheté le condamnait ! Mais il était très jeune du temps où il avait accompagné la délégation ; ces jours-là étaient depuis longtemps retournés aux dieux.

« Tout de même, insista Mia, je m'étonne qu'Ankhsenamou emmène Senséneb. »

Ainsi, c'était bien de la jalousie !

« Pourquoi ? C'est son médecin personnel. »

Chaemhet prit la serviette rêche que lui présentait son serviteur et frictionna son corps en nage. Il enfila ensuite une tunique fraîche et ample, qu'il remettrait pour prendre le premier repas du jour et accomplir sa besogne de la matinée. Enfin, après s'être à nouveau rafraîchi et changé, il se rendrait aux Chambres de Supervision.

Pendant sa toilette, il s'inspecta progressivement dans un miroir de cuivre poli tenu par un domestique. Son corps blanc frôlait la maigreur, ce qui le mécontentait car à son âge il se devait d'arborer un embonpoint seyant à sa fonction. Il avait les épaules étroites et un long cou au-dessus duquel son visage anguleux, ridé par le soleil et par la réflexion, demeurait obstinément pâle. Las de ce teint presque féminin, il s'était laissé pousser une barbe fine, sévèrement réduite par le rasoir à un mince collier autour des lèvres et de la mâchoire, pour souligner sa virilité et son rang. La coupe nette de ses cheveux bruns épousait ses oreilles et sa nuque. Il était très peu maquillé – un léger trait de galène autour des yeux et un soupçon d'ocre rouge sur les joues. Quant aux bijoux, en dehors des emblèmes de sa charge, il n'en portait pas d'autre que l'anneau d'or qu'il tenait de son père, orné d'un cachet en forme de scarabée.

Au moment où il commençait à se sentir satisfait de lui, l'image de Teyé surgit tel un démon dans son cœur.

Il tâcha de se raisonner, songeant aux risques qu'il courait, mais en vérité il s'était déjà aventuré trop loin dans les eaux du Fleuve pour faire demi-tour.

Huy s'éveilla, baigné par l'aurore éclatante. Plissant les yeux, il contempla le ciel bleu dur qui emplissait le rectangle de sa fenêtre. Quelques nuages pareils à des rubans atténuèrent les rayons implacables du soleil, procurant un répit de courte durée. Mais la vue des vieux toits familiers sous la lumière ardente amena un sourire sur les lèvres du scribe.

Il était rentré depuis un an, pourtant il se sentait toujours aussi reconnaissant de ne pas s'éveiller à Méroé, où il avait espéré refaire sa vie. Les dieux en avaient décidé autrement et, par une terrible malédiction, cette tentative avait eu pour conséquence la cécité de Senséneb. La jeune femme avait été lente à recouvrer la vue. Pendant de longs mois, il sembla qu'elle ne distinguerait jamais plus que de vagues contours, et les gradations de l'ombre et de la lumière. Elle avait enduré cette épreuve avec une force, une patience qui emplissaient Huy d'humilité. Bizarrement, jamais Senséneb n'avait blâmé l'homme qui était la cause de son malheur – Henka, un sbire du roi Ay, qui les avait suivis jusqu'à Méroé afin de les supprimer[11]. Au fil des jours, tandis que Huy soignait Senséneb, l'amour mêlé d'admiration qu'il ressentait pour elle n'avait fait que croître et cristalliser. Malgré les contraintes liées à son infirmité, elle l'avait acceptée avec dignité, presque avec détachement. À présent, enfin guérie, elle était redevenue elle-même, aimante, attentive, bien que farouchement indépendante. Pourtant, quoique le scribe se refusât à l'admettre, des fêlures presque imperceptibles commençaient à affaiblir leur relation. Il parvenait encore à se convaincre que tout était normal, mais non sans effort. Aussi n'était-il pas fâché que Senséneb accompagne la Deuxième Épouse dans la capitale du Nord.

Un an plus tôt, le retour à Thèbes avait été difficile. Ankhsi, destinée à partager la couche de son grand-père, acceptait son sort avec une froideur de marbre. Chaque fois qu'il pensait à elle, l'admiration et la crainte le disputaient dans le cœur de Huy. Elle avait perdu son petit garçon, son fils aimé, et, avec lui, ses chances de remonter sur le trône. Elle ne vivait que dans l'espoir d'avoir un autre fils. Si la semence de son premier époux ne pouvait se transmettre dans la lignée des rois, elle, la fille d'un grand pharaon, ferait en sorte d'assurer sa propre descendance. Après avoir donné le jour à l'héritier présomptif, elle prendrait la préséance sur la Première Épouse.

Huy voyait rarement Ankhsi. Elle possédait sa propre résidence au sein du quartier palatial. Aussitôt rétablie, Senséneb était redevenue son médecin attitré, si bien qu'un lien subsistait. En revanche, Huy avait renoué avec un vieil ami, Chaemhet, qu'il n'avait pas vu depuis la disgrâce dont il avait été frappé à la mort du pharaon Sémenkhkaré. Que de fois Huy ne s'était-il pas interrogé sur la volonté capricieuse des dieux ! Ils avaient poussé le roi même qui l'avait sauvé à décréter sa mort, avant de décider pour finir de l'épargner. Ay savait-il que Huy l'avait percé à jour ? Il lui montrait une exquise politesse, sans rien dévoiler de ses intentions. Et pourquoi pas, après tout ? Il était Pharaon : toute vie résidait au creux de sa main.

Les noces s'étaient déroulées dans la plus stricte intimité, avec seulement cinq cents invités, et n'avaient été suivies que de trois jours

de fête. La Grande Épouse Royale avait présidé à la cérémonie et, peu après, la Première Union ayant eu lieu en présence des Intendants de la Chambre, Ay avait convoqué Huy. Les affaires de l'État n'étaient jamais éloignées de son cœur : avançant en âge, il jugeait le temps doublement précieux. De même, Huy en comprenait la valeur un peu plus chaque jour.

« Inutile de te demander si tu as trouvé Méroé à ton goût ! avait lancé Ay, presque malicieusement, au début de l'entretien.

— Cette cité avait besoin d'être en de bonnes mains, répondit Huy, un peu pincé.

— L'est-elle, à présent ? L'incurie et la corruption la rongeaient, admit le pharaon, fronçant les sourcils. Mais j'aurais dû me douter que tu remuerais toute cette boue.

— Les circonstances m'y ont contraint.

— Je te l'accorde. Mes gens ont fait preuve d'une incompétence inadmissible. Mais j'ai envoyé des hommes de valeur aider le gouverneur. Taschérit saura-t-il rétablir l'ordre ?

— Oui, je le crois. »

Ay frotta lentement ses longues mains sèches.

« Bien ! Quant aux autres, nous verrons s'ils apprécient la vie dans les mines d'or. En un sens, ils ont réalisé leur ambition, eux qui voulaient s'entourer de richesses. »

Huy releva les yeux en entendant le rire chuintant du roi.

« Parles-tu de Nesptah et de ses partisans ?

— Précisément. Nesptah a déjà tenté par trois fois de mettre fin à ses jours. Tôt ou tard, il réussira.

— A-t-on retrouvé Apouky ?

— Qui dis-tu ?

— L'intendant, celui qui...

— Ah, ce scélérat ? Non, il a disparu dans le désert. Ne me dis pas que tu es déçu, Huy ! Tu as trop d'expérience pour croire encore en la justice de la vie.

— La pilule n'en est pas moins amère.

— Le sort en a voulu ainsi. Apouky coulera peut-être des jours paisibles, en dépit de ses forfaits. Mais à la fin, il devra affronter l'Épreuve du Jugement et la Pesée du Cœur. »

Huy garda le silence.

« Il fut un temps où tu suscitais ma colère, poursuivit le pharaon, changeant de sujet. Tu as un esprit par trop indépendant. J'avais espéré que la Production d'Orge te guérirait. Visiblement, il n'en est rien. »

Une fois encore, le scribe s'abstint de répliquer. D'ailleurs, Ay n'attendait pas de réponse.

« Je t'ai laissé partir, pensant qu'une fois loin tu serais inoffensif.

Mais seul le cœur des sots ne change pas ; je comprends à présent que tu es une arme trop précieuse pour être livrée à la rouille, et trop dangereuse pour rester hors de son fourreau. »

Marquant une pause, le roi joignit l'extrémité de ses doigts, avant de reprendre ses allées et venues dans la haute salle austère où il passait le plus clair de son existence.

« Je préfère, en vérité, ne pas te perdre de vue, reprit-il enfin. Je souhaite que tu vives en paix, mais à certaines conditions et sous certaines réserves. En retour, je n'exigerai pas de toi des tâches auxquelles tu répugnes. Je sais que tu n'agis pas pour le compte d'Horemheb, et je ne t'obligerai pas à l'espionner tant que j'aurai l'assurance de ta neutralité. Si jamais je découvre que tu m'as trahi, tu es un homme mort. Est-ce clair ?

— Oui, seigneur.

— Bien. Une dernière chose. Je soupçonne que tu n'as pas un désir immodéré de réintégrer la Production d'Orge. »

Huy s'était préparé à une remarque de ce genre. Il ferma les yeux et pria, par Bès et par Horus, pour ne plus replonger dans cette mort lente.

« Ton ancien beau-frère, Téhouty, y est bien en place. Un jour, il en sera le directeur. Je sais quelle inimitié vous oppose. Que deux fonctionnaires qui sont des ennemis en puissance se côtoient journellement ne serait pas bon pour la sûreté de l'État.

— Je préférerais ne pas retourner là-bas, avoua Huy.

— Il m'appartient d'en décider ! lui rappela Ay, avec comme un vague regret. Je pourrais t'envoyer dans la capitale du Nord. Cependant, ajouta-t-il en voyant le visage du scribe s'allonger, ainsi que je le disais je tiens à te garder ici afin de te surveiller et de... recourir à tes services en cas de besoin. »

Ay laissa planer le silence. Sachant que cela faisait partie d'une stratégie, Huy fit appel à toute sa volonté pour ne pas se laisser déstabiliser. Il jeta un coup d'œil vers la table où Kenna, comme toujours, était assis la tête penchée, au milieu d'une montagne de rouleaux. Son pinceau en jonc volant de l'encrier au papier, le secrétaire écrivait, oubliant ce qui l'entourait pour se concentrer sur le document qui prenait forme sous ses doigts. Les deux hommes s'étaient affrontés, par le passé ; mais Kenna n'avait pas que des défauts et Huy savait qu'il n'avait rien à craindre de sa part tant qu'il ne menaçait pas sa position. De son côté, Kenna avait enfin compris que Huy n'éprouvait aucun goût pour les intrigues de cour, et dès lors une amitié prudente avait commencé à naître entre eux.

« Je te nomme Adjoint des Archives Culturelles. Tu seconderas le scribe en chef Nakht. J'espère que tu es satisfait ? »

Cette question n'invitait pas au commentaire. Ay se montrait

simplement poli, ce à quoi rien ne l'obligeait. Il n'offrait pas un poste à Huy, il le lui attribuait. En cette affaire, donc, pas question de choix. Mais, tout bien pesé, c'était une fonction intéressante que beaucoup convoitaient, car elle conférait un statut élevé parmi les fonctionnaires. Quant à Nakht, que Huy ne connaissait pas personnellement, il passait pour un homme fin et cultivé, réputé pour accorder sa confiance à ses collaborateurs au point de les laisser mener leur tâche comme ils l'entendaient – la vérité étant qu'il était un tant soit peu enclin à la paresse. Ay se voulait aussi généreux qu'il avait été impitoyable. Mais Huy devinait bien pourquoi il lui donnait ce poste : celui-ci était assez stimulant pour le tenir occupé, sans lui fournir un réel pouvoir. Ay le considérait-il à ce point comme un danger potentiel ? Le petit scribe s'en étonnait, malgré lui, mais un fait demeurait : Ay était un homme prudent. Il ne courrait aucun risque sans absolue nécessité et ne laisserait pas déverrouillée une porte inutilisée.

Huy considéra le roi, qui, manifestement, n'en avait pas fini avec lui.

« Concernant tes autres talents, ta nouvelle affectation ne te laissera pas le loisir de les exercer en privé. Il se peut, comme je crois l'avoir mentionné, que de temps à autre je te demande d'entreprendre des investigations pour mon compte. Mais, par ailleurs, les enquêtes devront céder le pas à tes devoirs d'attaché aux Archives Culturelles. En fait, sauf indication contraire de ma part, elles n'occuperont plus aucune place dans ta vie. »

Sous le regard scrutateur du roi, le scribe parvint à conserver un visage impassible. Ce n'était pas facile. Tandis qu'il écoutait, diverses émotions l'envahissaient. Par-dessus tout, une immense ironie à l'idée que, dès lors qu'il redevenait un fonctionnaire à part entière, on lui défendait d'exercer le métier qui lui avait permis de survivre une fois sa carrière brisée. Ainsi, on l'autorisait désormais à être scribe, mais plus à résoudre des énigmes...

Cette scène s'était déroulée un an plus tôt. Les saisons avaient passé sans guère apporter de changement. Sa tâche s'avérait agréable, et Nakht était un homme aimable et accommodant qui s'était entouré d'un groupe tout aussi charmant d'hommes et de femmes cultivés. Absorbé par les soins qu'il prodiguait à Senséneb, Huy tâchait de ne pas voir les fêlures naissantes dans leur amour, ou alors de les réparer. L'absence d'enfant les rapprochait, mais quelquefois Huy pensait malgré lui à Héby, né de son mariage avec Aahmès en d'autres temps. Il n'avait pas vu son fils depuis tant d'années qu'il ne pouvait être pour celui-ci qu'un étranger.

Ay avait mis à leur disposition un appartement dans le quartier du

palais, mais Huy, s'y sentant nerveux, avait requis la permission de s'installer en ville. Les rues populeuses serpentaient tels des labyrinthes, bordées de maisons branlantes auxquelles leurs propriétaires ajoutaient des étages à mesure que s'agrandissait leur famille, faute de place sur les côtés. Certaines voies étaient à peine larges de deux coudées, mais Huy aimait ces petits îlots où riches et pauvres vivaient côte à côte. Les buttes irrégulières, formées de monceaux d'ordures, maintenaient la cité au-dessus du niveau le plus haut de la crue. Senséneb et lui avaient trouvé un appartement doté d'une vaste antichambre ; dans la pièce principale, quatre colonnes carrées surmontées de chapiteaux sculptés de lotus soutenaient le plafond. À une extrémité, le sol surélevé permettait de s'asseoir confortablement. Outre un bureau pour Huy, l'appartement comptait trois chambres à coucher, une salle de bains à l'arrière et une cuisine noircie par la fumée, à moitié sous le niveau de la rue. Le jardinet avait été laissé à l'abandon par le précédent locataire, mais, grâce aux directives de Senséneb encore aveugle, Huy l'avait transformé en une oasis de verdure et de fleurs dont les vives couleurs changeaient au rythme des saisons.

Ainsi l'année avait passé et Huy, désespéré, avait le sentiment de s'encroûter. Il se rendait compte qu'il vieillissait et cherchait un moyen d'oublier cette dure réalité, quand Chaemhet vint lui rendre visite.

Teyé !

Chaemhet s'éveilla en sursaut. Sous l'effet de son rêve, il avait enlacé son épouse avec tant d'ardeur qu'il l'avait tirée du sommeil. Ayant recouvré ses esprits, il se tourna de son côté du lit pour ramasser son appui-tête tombé à terre.

Comme toujours, l'odeur familière de Mia le réconforta. Il lui caressa doucement le dos. Elle soupira d'aise et se détendit. Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, Chaemhet sentit peu à peu le profond silence de la nuit apaiser le tumulte de ses pensées. Par la fenêtre, il distinguait la multitude d'étoiles lointaines constellant le ciel et, sur la rive opposée du Fleuve, à peine plus gros que des têtes d'épingle, les feux de camp orangés des ouvriers des tombeaux.

Teyé... Le souvenir de leur rencontre revint le hanter ; celle-ci n'avait pourtant rien que de très banal. À l'avènement du roi Ay, la direction du Harem du Sud avait été confiée à Chaemhet. Pour tout fonctionnaire aspirant à jouer un rôle majeur au sein du palais, cela représentait un pas de plus vers la responsabilité d'une maison royale. Chaemhet ne l'entendait pas autrement. Son prédécesseur, un eunuque kouchite entre deux âges, s'était éteint de consommation. Sur sa recommandation personnelle, le pharaon avait nommé Chaemhet, dont le père avait été un ami très proche du mourant.

Cette désignation lui avait valu quelques plaisanteries de la part de ses collègues, mais Chaemhet avait pris ses devoirs au sérieux et, pendant quelque temps, n'avait même pas porté les yeux sur les trois cents recluses dont il avait la charge. Elles passaient de longues heures à tisser, et il lui incombait de préparer la vente des riches étoffes qu'elles fabriquaient. Il organisait également un roulement pour les présenter devant Ay. Au cours des deux années suivant le couronnement, peu de concubines furent appelées par le roi. Certaines ne l'avaient jamais vu, sans même parler de partager sa couche. La plupart de ces jeunes filles, d'une beauté tantôt originale, tantôt barbare, étaient des étrangères, cadeaux de princes et de chefs d'État. Certaines avaient des cheveux d'or – c'étaient celles-là que Chaemhet trouvait les plus étranges : des femmes vulgaires à l'ossature large, dont la peau laiteuse rougissait et brûlait au soleil. Les autres, au teint

mat ou olivâtre, venaient des pays voisins ; quelques-unes étaient noires et avaient les traits épais d'Ouaouat et de Kouch.

Il avait remarqué Teyé pour la première fois pendant les préparatifs de la fête d'Opet, où le gynécée jouait un rôle non négligeable. Les Morts étaient conviés à festoyer avec les vivants, et leurs âmes, quittant les Champs d'Éarrou[12], regagnaient la Terre Noire pour y être honorées. Le palais leur offrirait cette année cinq cent cinquante galettes plates, cent miches de pain blanc, cinquante jarres de bières rouge et noire brassées par les dames du harem. Lors du banquet donné pour l'occasion, Teyé dirigerait l'orchestre féminin chargé de divertir les invités.

Chaemhet était déjà l'intendant d'Ankhsenamon quand se produisit leur première rencontre. En tant qu'organisateur du festin, il avait toute latitude de s'entretenir avec les concubines chargées d'en assurer le bon déroulement, en dehors du protocole. Il considérait son mariage comme une complète réussite et se félicitait d'être un chef de famille, un homme rangé, pris dans la routine d'une carrière somme toute prometteuse. Cette banalité même le rassurait. Il n'avait jamais aimé la polémique ni défendu des opinions subversives. Il tenait à son confort et se croyait bien protégé par les murailles qu'il avait dressées autour de lui, lorsqu'il fit la connaissance de Teyé. Il fut immédiatement frappé par sa beauté et apprit avec stupeur qu'elle avait vingt ans – une vieille femme, selon les critères du harem où les plus jeunes étaient âgées de quatre ou cinq ans. Il s'étonna qu'une telle personnalité ne se fût pas fait connaître à lui auparavant, d'autant qu'elle était un présent de Keftiou[13]. Elle était entrée au harem peu après la nomination de Chaemhet, et aurait dû, comme toute nouvelle venue, se présenter à lui. Mais, lui expliqua Teyé, elle était alors trop farouche, trop pleine de nostalgie pour sa patrie. Arrachée à sa famille et à l'homme auquel elle était promise, ne connaissant pas la langue de ce nouveau pays devenu le sien par la force des choses, elle se voyait condamnée à une vie de chasteté en groupe, rompue par de rares et violents moments d'intimité avec un étranger qui ne connaîtrait même pas son nom.

Teyé sut sonder Chaemhet et devina que cette vie soigneusement planifiée laissait peu de place au plaisir des sens. Armée de cet indice, il lui fut facile de trouver la faille. Il lui suffit, en fait, d'un regard pour le rendre fou. Mais elle sentit seulement qu'ils avaient quelque chose en partage lorsqu'ils préparèrent ensemble le banquet d'Opet, dont ils devaient être les maîtres de cérémonie.

Elle le comprit bien avant Chaemhet, qui, lui, était obnubilé par le coût du festin. Ay aimé à connaître le poids précis du grain. Sous ses immédiats prédécesseurs, et notamment Akhenaton – le Grand Criminel –, le pouvoir avait cessé de se répercuter à travers la Terre

Noire pour se concentrer dans une nouvelle capitale, la cité de l'Horizon, dont les ruines n'étaient plus habitées que par les démons. À cette époque, une gangrène insidieuse avait affaibli l'État, le pharaon en place négligeant les rouages administratifs pourtant vitaux pour le pays au jour le jour. Bien que le nouveau roi Ay eût révoqué des milliers de fonctionnaires pour les envoyer vers l'exil ou vers la mort, la plaie n'était pas encore cicatrisée. Une cellule de jeunes collecteurs d'impôts avait été instituée pour compenser les pertes que la corruption avait infligées au Trésor Blanc. Ils s'étaient abattus tel un fléau sur la Terre Noire, mais, en dépit de leur zèle, ils ne pouvaient accomplir de miracle. Les dernières récoltes avaient été maigres. Ay faisait mesurer tous les mois le niveau du Fleuve, car ses revenus dépendaient plus encore de la crue que des mines d'or.

Vu ces circonstances, Chaemhet avait grand mal à obtenir les sommes colossales nécessaires aux réjouissances. Toutefois, il trouva un allié dans le *khoul*^[14] du pharaon, qui poussait celui-ci à réaffirmer constamment son pouvoir face à son rival, Horemheb. Ay résista, fulmina et temporisa, mais finit par céder, dans son désir d'offrir au peuple des festivités grandioses qui lui permettraient de démontrer sa puissance.

Cette nuit-là, Chaemhet revécut mille fois dans son cœur l'instant triomphal où il avait quitté le palais, fort de la promesse du roi. C'était l'apothéose de sa carrière et de sa vie ; il avait envie de la célébrer dignement, mais Mia n'était pas la compagne idéale pour fêter ce bonheur intense. Il écouta le souffle paisible de sa femme, qui lui tournait le dos. Elle ne se serait pas opposée à ce qu'il prît une seconde épouse ; simplement, il n'en avait jamais éprouvé le désir. Et maintenant, il n'avait pas trouvé mieux que de s'éprendre, entre toutes, d'une femme appartenant à Pharaon !

Sous la légère morsure des premiers rayons du soleil, Chaemhet fut saisi d'un besoin impérieux de partager son triomphe avec celle qui s'investissait autant que lui dans cette mission. Il regarda le dieu Rê modifier la couleur des maisons à mesure qu'il s'élevait dans le ciel, raccourcissant les ombres, et son cœur se réjouit. À cet instant précis, il eut la vision des yeux brillants de Teyé – des yeux sombres, presque trop grands pour l'ovale délicat de son visage encadré par un flot de boucles noires. Sans réfléchir, il se rendit aussitôt là où il était sûr de la trouver – la salle où elle répétait avec ses musiciennes.

Elle avait le dos tourné et dirigeait ses femmes, installées sur une estrade. La musique, qui résonnait sur les murs de pierre et le plafond haut, semblait prêter vie aux dieux gigantesques peints entre les demi-colonnes. L'orchestre se composait de deux doubles flûtes, deux chalumeaux, deux tambours et deux chanteuses. Alors que Chaemhet s'approchait, Teyé interrompit le morceau pour donner une indication

d'une voix vibrante, puis rejeta sa chevelure en arrière tout en redonnant la mesure. Son corps semblait habité par un rythme nerveux, pareil à celui de la Grande Verte que Chaemhet n'avait jamais vue, mais qu'il imaginait d'après les descriptions qu'il avait entendues. Un vaste désert d'eau jamais en repos, qui fractionnait la lumière en milliers de scintillements, se ruait en avant puis reculait, réduisant le Fleuve placide aux dimensions d'un nain.

Les musiciennes avaient vu entrer Chaemhet. Sa présence n'ayant rien d'insolite, elles ne manifestèrent aucune surprise. Il attendit patiemment la fin de la répétition. Il aurait juré que Teyé savait qu'il était là, pourtant elle ne se retourna pas avant que les instruments fussent posés pour la dernière fois. Les chanteuses apaisèrent leur gorge sèche en buvant à longs traits de la bière tiède.

Et puis elle se retourna.

Chaemhet ne s'était jamais véritablement remis du regard qu'elle lui avait lancé alors – un regard comme on en reçoit rarement dans toute une existence. Il eut la sensation d'être enveloppé d'une lumière chaude et dangereuse. Dans les yeux de Teyé, il lisait bien davantage que tous les langages du monde ne sauraient exprimer. Rien de ce qu'elle lui avait dit par la suite n'avait été aussi fort que le message de son regard en cet unique instant. À compter de ce moment-là, elle avait pris possession de lui. Ou plutôt, elle avait fait de lui un homme libre, un homme heureux. C'était un sentiment complexe, mais il ne trouvait que ces mots-là en sentant son cœur prendre son essor tel un oiseau s'envolant de sa cage.

Rien de plus ne s'était produit. Il restait encore trop à faire, et trop peu de temps avant Opet. Mais au jour dit, la fête fut une totale réussite.

Ay avait commandé un repas principal de mille couverts. Chaemhet avait dû passer au crible le zoo de la capitale pour adjoindre des singes supplémentaires à ceux déjà formés au rôle de porteur de torche. La seule anicroche fut causée par l'un d'entre eux qui, la nuit venue, se brûla les pattes et, dans un hurlement de terreur, jeta le brandon enflammé par-dessus la tête des dîneurs. Affolé, il détalait en bondissant sur les tables, renversant les coupes et les gobelets de bronze, brisant la vaisselle en faïence et en terre cuite. Sa panique se communiqua aux invités les plus proches, aussi fallut-il quelque temps pour rétablir l'ordre, bien que la torche eût immédiatement été éteinte et le fauteur de troubles remplacé par un vieux babouin docile, qui aidait d'ordinaire aux pressoirs.

L'atmosphère de la grande salle était saturée jusqu'à l'écoeurement par les cônes à parfum que toutes les femmes et quelques hommes portaient sur leur perruque d'apparat. La graisse imprégnée d'effluves était constamment remplie par des jeunes filles, nues à l'exception de

lourds pendants d'oreilles et d'une ceinture de perles, qui circulaient parmi les convives. Certaines servaient des mets succulents présentés sur des plats en bois massif ; d'autres proposaient du vin – par ordre du roi, seulement les meilleurs crus maréotiques. Quelques-unes encore, munies de coupes en bronze à larges bords, restaient bien en vue au milieu des centaines de tables du bas, guettant l'appel à l'aide d'un dîneur ayant trop fait bombance. Un certain Paouah, réputé pour sa gloutonnerie, fut malade par cinq fois au cours du festin. Après s'être vidé, il continua à manger et à boire jusqu'à ce qu'on l'emporte enfin, tout puant.

Chaemhet était partout à la fois. Il se frayait un chemin entre les tables, lui-même presque grisé par les odeurs de bœuf rôti, d'huile de palme et de vin. Il s'était interdit toute boisson à l'exception d'un ou deux gobelets de bière rouge, peu alcoolisée, et ne mangerait qu'à l'issue de la fête. Il était soulagé que tout se déroulât si bien et, plus d'une fois, il jeta de loin un coup d'œil vers Ay, qui présidait les tables d'honneur dans la tribune avec un mince sourire révélant sa satisfaction.

Les parures des invités étincelaient de mille feux dans la lumière vacillante des flambeaux, et même dans la pénombre, sur les côtés de la salle que leur halo ne pouvait atteindre, on voyait luire les boucles d'oreilles et les colliers d'or. La soirée s'avancant, quelques couples s'éclipsèrent dans l'ombre, où des divans garnis de coussins de lin avaient été disposés. Plus tard, ils regagnèrent leur table et reprirent la conversation tout en poursuivant leur repas.

Pendant les longues pauses séparant les principaux plats de viande, des acrobates souples et légers exécutaient des sauts périlleux sur une estrade, au milieu des tables. Des filles solides, aux cuisses fines et musclées – des compatriotes de Teyé –, s'élançaient sur les épaules massives de Kouchites pour former des pyramides humaines aussi stupéfiantes qu'éphémères. Toute la soirée, le brouhaha des conversations fut accompagné par la musique de l'orchestre, dont la virtuosité, pensa Chaemhet, eût mérité un plus digne public. Cette musique-là se devait d'être écoutée en silence. Mais lui-même avait rarement le temps d'y prêter l'oreille.

Enfin, tout fut fini. Ay se leva et partit en compagnie de ses épouses après qu'on eut servi les précieux fruits du *depeh*^[15] dans des paniers aussitôt vidés. Ce fut le signal du départ pour les plus nobles invités ; mais aux tables du bas, beaucoup s'attardèrent, leur maquillage coulant, leur cône à parfum fondu dégoulinant sur leur perruque ; ils ne pensaient qu'à s'empiffrer jusqu'à ce que l'aurore leur rappelle impitoyablement que le plaisir ne dure qu'un temps. Chaemhet, lui, se sentait frais et dispos. Il s'était changé deux fois au cours du banquet et ressentait la calme supériorité de l'homme sobre

au milieu des ivrognes.

Les gardiens des portes avaient ouvert les grands portails nord pour laisser entrer la lumière du soleil levant. De longs rais tombèrent sur la salle, suivis d'une brise qui dissipa bien vite les relents d'alcool et de sueur qui s'étaient infiltrés dans tous les recoins pendant que le soleil cheminait dans la Barque de la Nuit[16]. Une jeune femme, grasse avant l'âge, s'était accroupie en une triste posture et vomissait dans une coupe en cuivre, s'y accrochant comme si sa vie en dépendait. L'homme qui l'escortait avait passé un bras autour de ses épaules, mais les frôlait à peine en un geste timide de réconfort. Embarrassé et nerveux, il jetait des regards autour de lui, aspirant plus que tout à quitter sa compagne et à s'en aller. Chaemhet envoya une des servantes les assister par ses bons offices.

Il était inutile de rester pour superviser le nettoyage, qui avait déjà commencé. Les assiettes s'entrechoquaient avec un tintement mélancolique dans la froide clarté du matin. Chaemhet était libre de s'en retourner chez lui, pourtant il s'attardait. Le banquet était un franc succès dont l'honneur rejaillirait sur Ay. Alors, le pharaon ne manquerait pas de se rappeler l'intendant. Celui-ci restait-il pour savourer son triomphe ?

Les acrobates étaient partis depuis longtemps, mais les musiciennes rangeaient leurs instruments dans des paniers et retouchaient avec lassitude leur maquillage avant de regagner le harem. Peut-être retardaient-elles le moment du départ, elles aussi, avides de demeurer quelques instants encore dans le monde du dehors. Les pas de Chaemhet le portèrent vers les femmes, mais Teyé n'était pas parmi elles. Mesurant sa déception, il sut qu'il n'était resté que pour être auprès d'elle, certain qu'elle ne partirait pas sans ses compagnes. Mais après tout, rien dans le protocole ne le lui interdisait. Même sans escorte, les femmes retournaient au harem : elles n'avaient aucun autre endroit où aller.

Chaemhet envisagea de s'enquérir de Teyé, puis hésita. Il n'avait plus aucune raison valable de se soucier d'elle, plus aucune excuse pour rechercher un tête-à-tête. Pourtant, il s'attarda près des musiciennes, sous prétexte de critiquer l'équipe de nettoyage qui s'affairait à la table voisine.

Il eut conscience de sa présence avant même de la voir. Était-ce son parfum ou son aura ? L'avait-elle appelé dans son cœur ? Le plus troublant était ce mélange de soulagement et d'anxiété qu'il sentit monter en lui à l'idée qu'elle était là. Un moment plus tôt, il était déçu, mais indemne. Il se trouvait maintenant confronté à une force qui l'arrachait à sa forteresse et le jetait, nu, sur le sable.

Il se tourna pour lui faire face, rencontra de plein fouet son regard envoûtant et sut qu'il avait capitulé avant même de livrer bataille.

Mais il n'était pas prêt à renoncer à tout pour cette femme-là... pas encore. Il connaissait trop bien les risques qu'il courrait en s'embarquant dans une liaison avec une concubine royale.

Allongé sur son lit, Chaemhet contemplait la nuit en souhaitant que le ciel s'éclaire enfin. Il se sentait moite, sous le drap, et se serait levé s'il n'avait craint de réveiller Mia. Il battit des paupières pour apaiser ses yeux brûlants. Jusqu'alors, il avait su tirer son épingle du jeu. Son épouse ne se doutait de rien, en dépit de son cœur soupçonneux. Lorsqu'il imaginait sa carrière anéantie à cause d'une femme, les jambes lui manquaient. Mais pour l'instant il était apprécié, écouté, il pouvait s'élever encore plus haut. Dès le lendemain, il romprait. Teyé comprendrait, elle si discrète, si pleine de sollicitude ! Il ne savait par quel miracle nul n'avait découvert leur secret. Il est vrai que leurs rencontres n'étaient guère fréquentes – une fois tous les dix jours, pendant deux heures de la *barque-seqtet* quand la cité était endormie. Le cœur de Chaemhet revint une fois de plus à l'instant fatidique.

Sans un mot, elle s'était contentée de lever vers lui un regard interrogateur, à la fois plein d'espoir et un peu narquois. Un regard à rendre fou. Elle savait. Elle avait tout compris et il ne pourrait rien y changer.

« Tu as accompli un travail remarquable, dit-il d'une voix solennelle.

— Pour la plus grande gloire de mon seigneur et maître », répondit-elle sur le même ton.

Mais, dans leurs yeux, les mots cascadaient telles les eaux d'une cataracte. Malgré lui, Chaemhet regarda alentour pour voir si on les observait. Pourtant, leur conduite n'était nullement répréhensible. En vertu de ses fonctions passées et présentes, Chaemhet était parfaitement libre de converser en public avec une dame du harem.

« J'ai une chambre pour moi toute seule, à présent, murmura Teyé.

— Vraiment ?

— Une faveur accordée aux femmes plus âgées. Le roi ne requiert plus ma présence. Tu es bien placé pour le savoir.

— C'est vrai. »

Teyé avait partagé la couche du pharaon à maintes occasions. Il fut un temps où il la traitait en favorite. La connaissant enfin, Chaemhet ne s'en étonnait pas. Une telle femme était mille fois préférable à une petite princesse timide et sans grâce, venue de quelque province reculée.

« Tu ne nous rends jamais visite ! continua-t-elle, élevant la voix juste assez pour que les autres femmes, prêtes à partir, tournent la tête.

— Je ne suis plus le directeur du harem, lui rappela Chaemhet,

essayant de ne pas balbutier.

— Non, et notre sort t'est devenu indifférent.

— Je ne doute pas que l'on vous traite avec égards.

— Comme te voilà pompeux ! Est-ce ton rang élevé qui t'a rendu ainsi ?

— Je suis heureux que vous vous souveniez de moi.

— Tu restes à jamais dans nos cœurs. »

Une des femmes pouffa de rire, et les autres ne purent retenir un sourire.

« Reviens nous voir ! » dit Teyé.

Elle l'avait quitté sans attendre de réponse, sans même un regard en arrière.

Cela avait suffi. Il avait saisi le premier prétexte pour se rendre au harem deux jours plus tard, à l'heure où peu de gens étaient dans les parages.

Teyé possédait effectivement sa propre chambre. Elle ne montra pas qu'elle l'attendait et il n'avait pu l'avertir de sa venue. Jusqu'au dernier moment, il s'était senti sidéré par la folie qu'il s'apprêtait à commettre et, durant cette première visite, il crut évoluer dans un songe. Il ne resta pas longtemps, mais, comme un guerrier pendant la bataille ou un dormeur dans son rêve, il remarqua chez Teyé une multitude de détails : un minuscule grain de beauté juste au coin externe de l'œil gauche ; ses pieds étroits, légèrement tournés en dedans ; les doigts de sa main droite, légèrement plus longs que ceux de la main gauche. Ses dents blanches luisaient quand elle souriait, ce qu'elle faisait souvent, et deux parmi celles de devant se chevauchaient. Chaemhet mourait d'envie de la toucher, toutefois il s'était maîtrisé : il répugnait à se soumettre au pouvoir de cette femme, sachant d'expérience qu'un harem était un nid de vipères. Par précaution, il rendit visite à plusieurs autres recluses, puis, avant de partir, à son successeur, Géoua, un nain dont le pagne de cérémonie se tendait sur une imposante bedaine. Mais dès lors, son désir grandissant de jour en jour, Chaemhet ne pensa plus qu'au moyen de revoir Teyé en cachette.

La première étape consista à faire intervenir Imbou, son fidèle serviteur, un homme doux et taciturne qui lui était attaché depuis l'enfance et qui eût volontiers donné sa vie pour lui. Celui-ci fut chargé de trouver une chambre confortable du côté du port où, au milieu d'une population toujours changeante, nul ne poserait de question. Imbou accomplit sa mission et joua le rôle du locataire, payant le propriétaire qui ne venait jamais sur place. C'était un pilier des séances de *senet* qui avaient lieu presque toutes les nuits à la taverne du quartier sud, dans l'enceinte du palais. Chaemhet y jouait, lui aussi, et le connaissait vaguement. À sa profonde horreur, il

s'aperçut que ce petit détail de son plan l'excitait encore plus. Tous ses actes avaient pour lui l'irréalité d'un rêve. Son *khou* lui répétait sans relâche que non content d'être infidèle à son épouse, il cocufiait le roi.

En outre, du point de vue diplomatique, si Teyé était une concubine, elle était aussi un présent. Chaemhet, haut fonctionnaire de Pharaon, abusait de la confiance d'un État vassal en avilissant son cadeau.

S'il était découvert, il risquait d'être enterré vivant.

Tel était le châtement. Pourquoi, alors, acceptait-il de courir ce risque suicidaire ? Son *ab* lui disait qu'il ne risquait rien. Teyé n'était plus la favorite et ne l'était pas restée longtemps. Probablement Ay l'avait-il oubliée. S'il avait jamais aimé une femme, c'était la Grande Épouse Royale. En outre, ces jours-ci il était accaparé par sa nouvelle reine et le désir forcené d'avoir un héritier. Personne ne prêtait plus attention à Teyé.

Certes, convenait sa raison, mais qu'en était-il de ses ennemis ? Pourquoi prêter le flanc à des attaques ? Teyé demeurait une concubine royale. Ay ne pourrait fermer les yeux devant une telle insulte ! Un bref instant, Chaemhet songea à Sahourê, le Grand de la Troisième Maison. S'il venait à l'apprendre, quel usage ferait-il de cette information ?

Son cœur vola tel un papillon vers Teyé. Et elle, pourquoi prenait-elle un tel risque ? Son destin ne serait pas la mort – aucun habitant de la Terre Noire n'eût offensé un pays vassal en tuant un présent humain –, mais elle serait condamnée à vivre en recluse dans sa chambre. Privée de soleil, de tout contact avec ses semblables, elle se fanerait et dépérirait en quelques saisons.

Elle aussi serait enterrée vive, à ceci près que son agonie serait plus lente, car Teyé, elle, serait nourrie.

Ainsi, le Grand Intendant réfléchissait tandis que ses yeux la scrutaient l'obscurité, aspirant à voir naître l'aube. Il savait qu'il ne pouvait plus se passer de Teyé. Maintenant qu'il l'avait possédée, il ne parvenait plus à refréner son désir. Elle avait débridé en lui des instincts insoupçonnés. Ils n'avaient rien en commun ; elle était barbare et inculte, en dehors de sa musique, qui semblait faire partie d'elle au même titre que sa créativité sexuelle. En la matière, elle déployait une imagination à l'opposé du devoir conjugal tel que le concevait Mia. L'une était une cascade d'eau vive, l'autre un canal stagnant entre des champs. Auprès de Teyé, les mots devenaient inutiles tant leurs corps se comprenaient.

Chaemhet ignorait par quels subterfuges elle réussissait à s'échapper du harem. Sa troupe de musiciennes préparait les cérémonies prévues au calendrier de la cour ; peut-être prenait-elle les répétitions pour prétexte. Elle était peu sage, si elle comptait sur le

silence de ses compagnes ! Combien de femmes s'étaient-elles aperçues de son absence ? Avait-elle acheté la complicité du nain ? La possibilité existait, bien qu'elle n'eût jamais réclamé d'argent à Chaemhet. Autant de questions qu'il n'osait lui poser.

Un jour pourtant, ils étaient étendus sur le grand lit qui constituait le mobilier de la pièce avec une table de toilette et un tabouret. C'était la fin du jour, et le soleil filtrait à travers la fenêtre en longs rayons d'un jaune intense, presque opaque. Alanguis par la chaleur, les amants enlacés se caressaient doucement, savourant la tendresse après la passion.

« Qu'est-ce qui t'attire en moi ? demanda Chaemhet.

— Tu m'étais destiné de toute éternité. »

Il crut se perdre dans son regard. Saisi par une peur mêlée d'excitation, il sut qu'il venait de s'enfoncer un peu plus dans les eaux troubles qui risquaient de l'engloutir. Il enfouit son visage au creux du cou de Teyé et huma lentement son parfum. Il n'était pas rassasié d'elle, il ne pouvait plus vivre sans elle. La jeune femme rit, l'étouffant dans une étreinte presque maternelle sous la masse noire de ses cheveux. Elle savait.

Dans sa chambre, Chaemhet ouvrit les yeux. Il avait fini par sombrer dans le sommeil et la place de son épouse était froide. Mia s'était levée pour procéder à sa toilette et peut-être prendre son petit déjeuner. Chaemhet sentait l'odeur appétissante des gâteaux au miel à peine sortis du four, et de la purée de haricots en train de frire. Le soleil apportait l'apaisement à son cœur las. Il resta quelques moments encore dans la tiédeur des draps, heureux que ses démons nocturnes eussent disparu le temps d'un nouveau voyage des barques solaires. Comme pour la plupart des hommes, la lumière du jour dissipait ses angoisses et lui donnait une assurance illusoire... jusqu'à la prochaine nuit.

Il se tourna pour regarder par la fenêtre, mais ses yeux confirmèrent ce que son cœur savait déjà. Rê venait à peine d'éclairer l'horizon. Chaemhet n'était pas en retard, malgré son insomnie. Il rejeta le drap, se leva en dénouant l'étroit pagne lombaire qu'il portait au lit et savoura la caresse du vent sur son corps en sueur.

Imbou s'approcha, muni d'une serviette dont il l'enveloppa pour le sécher, puis l'aida à enfiler une tunique. En traversant l'appartement vers la vaste pièce à ciel ouvert, donnant sur le Fleuve, où le couple prenait le repas du matin, son travail de la journée se déroula dans son cœur. Quelques points de détail restaient à régler en rapport avec le très prochain départ de la Deuxième Épouse et de sa suite, néanmoins les principales dispositions avaient déjà été prises et le reste pouvait être confié aux soins des sous-intendants en toute

quiétude.

Durant ses heures de veille, Chaemhet avait pris une décision. Il y songeait depuis longtemps mais l'avait chaque fois remise à plus tard, comme font si souvent les hommes confrontés à la vérité. Connaissant la réputation de son ami Huy, il avait résolu de lui demander conseil. Peut-être ses craintes étaient-elles sans fondement. Ragaillardisé à cette idée, il sourit à son épouse, qui elle aussi parut l'accueillir avec plaisir.

« Tu es bien matinale ! constata-t-il.

— C'est vrai », dit-elle sans cesser de sourire.

Chaemhet se servit du lait chaud et du miel. Un serviteur lui proposa des dattes et des petits légumes marinés au vinaigre, qu'il refusa d'un signe de main. L'insomnie lui avait coupé l'appétit.

Il observa Mia et pensa qu'il connaissait ce sourire-là. C'était une invite à une question.

« Tu as une nouvelle à m'annoncer ?

— Oui.

— Est-elle bonne ? »

Elle se pencha vers lui et posa une main déjà moite sur son bras.

« Oui, en vérité !

— Je suis tout ouïe.

— Bientôt, tu devras préparer le pavillon de naissance. J'ai consulté la sage-femme, qui m'a confirmé que j'attendais un enfant. Après m'avoir ointe d'huile-*béhen*, elle m'a annoncé que dans trois cycles lunaires cet enfant verrait le jour. »

Le cœur de Chaemhet se divisa et lui fit entendre deux voix. L'une lui disait : « Réjouis-toi ! » et l'autre, forte et pleine d'espoir : « Dans la matrice réside aussi la mort pour le fœtus, comme pour celle qui le porte. »

Huy écouta Chaemhet et sentit immédiatement que celui-ci ne lui avait pas tout dit. Il avait scellé les étroits couloirs cachés au fond de son cœur, où les démons étaient tapis. Mais le peu qu'il avait entendu suffit à lui faire considérer son vieil ami à demi oublié avec un mélange de compassion et de tristesse.

« Que puis-je faire ? demanda Chaemhet, heureux d'avoir confié ses tracas, mais conscient que ce soulagement serait de courte durée.

— Si tu souhaites recouvrer ton indépendance, il faut surmonter ta faiblesse et couper court à cette liaison.

— Je dois rompre avec les deux.

— Non.

— Mais pourquoi... ?

— Sûrement pas en même temps, et peut-être n'est-il pas indispensable de mettre un terme à ton mariage. Cependant, tu dois te détacher de Teyé. Vous êtes devenus vos propres geôliers.

— C'est une prison bien douce.

— De même que la boisson, répliqua Huy, qui avait fait l'amère expérience de cette prison-là et n'en était pas encore sorti, quoiqu'il aperçût la lumière au bout du tunnel. D'ailleurs, puisqu'elle est si douce, pourquoi ne souhaites-tu pas y rester ? »

Chaemhet lui lança un regard meurtri. Il savait, hélas ! que Huy avait raison.

« Lui as-tu parlé ? reprit le scribe.

— Pas encore.

— Pourquoi ?

— J'appréhende sa réaction.

— Qu'as-tu à craindre ?

— Elle ne me laissera pas partir.

— Elle ne peut te retenir contre ta volonté. Quel pouvoir a-t-elle sur toi ? »

Sans mot dire, Chaemhet baissa les yeux. Huy comprit : Teyé ferait un scandale. Mais comment le pourrait-elle sans en pâtir ?

« Vous êtes prisonniers l'un autant que l'autre, dit-il à son ami. En s'accusant, elle s'attirerait le courroux du pharaon.

— Elle s'y résoudrait peut-être.

— Rares sont ceux qui souhaitent leur propre perte.

— De telles personnes existent.

— Seulement celles qui sont lasses de la vie et de la solitude. »

Chaemhet aurait voulu se confier davantage, expliquer à Huy que cette femme l'envoûtait. Mais son amour-propre l'en empêchait ; et, de toute manière, cela n'aurait servi à rien. Lui seul pouvait se dégager des rets que Teyé avait tendus autour de lui, et malheureusement le courage lui manquait.

« Que veut-elle ? soupira-t-il.

— Toi, tout simplement, répondit Huy.

— C'est un espoir impossible.

— Depuis quand Hathor permet-elle aux hommes de rester lucides ?

— Les femmes sont plus lucides que nous sous le fouet d'Hathor. »

Huy était trop conscient de la justesse de ces paroles pour le contredire. La grosseur de Mia n'arrangeait rien. Bien entendu, Chaemhet avait feint d'en être heureux, mais Huy devinait ses sentiments et en était navré, tout en les comprenant. La vie ne laissait pas de repos.

« En quoi puis-je t'aider ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas... Dis-moi ce que je dois faire.

— Je te l'ai dit, mais tu ne t'y sens pas prêt. »

Chaemhet regarda en lui-même et se remémora ces après-midi arrachés au temps, tous ces instants magiques qu'elle et lui s'étaient

tissés dans leur petite chambre. Il songea à cette passion dont il ne pouvait se passer et à l'ascendant que Teyé exerçait sur lui. S'il rompait, le trahirait-elle pour se venger ? Avait-elle autant besoin de lui que lui d'elle ? Il l'ignorait, et son angoisse durerait aussi longtemps que cette incertitude. Une pensée ténébreuse, dont il se garda de parler, commençait à s'insinuer dans son cœur.

« Il doit bien exister une solution... dit-il enfin.

— Prends ton mal en patience. Le temps est le meilleur des médecins. Il guérit tout.

— Les proverbes ne sont que du vent ! répliqua Chaemhet.

— C'est que, vois-tu, je t'imagine très mal en assassin. »

Le Grand Intendant tressaillit et se mordit les lèvres.

« Malgré mon désir de te venir en aide, je crains de ne pouvoir t'être d'une grande utilité, poursuivit Huy comme si de rien n'était. Le roi m'a ordonné de me cantonner à mes devoirs de scribe. Il est vrai qu'autrefois j'aidais les autres à résoudre leurs problèmes pour gagner mon pain, dans la faible mesure de mes moyens. Mais, bien souvent, j'étais tout autant qu'eux le jouet des événements. L'issue réside entre les mains des dieux.

— C'est toi qui parles ainsi ? Toi, qui as vécu à la cour de l'ancien roi ?

— Et que d'ennuis cela m'a valu ! Tu as été bien inspiré de ne pas te joindre à nous, en ce temps-là.

— Je ne me souciais que de ma carrière.

— N'est-elle plus ta préoccupation première ?

— Elle est devenue ma prison.

— Nous vivons dans toutes sortes de prisons – une pour chacun des dix jours de la semaine.

— Serais-tu devenu paresseux ? lâcha Chaemhet d'un air pincé.

— Paresseux, non, mais blasé, sûrement. J'ai depuis bien longtemps l'impression d'être revenu de tout.

— Pourtant, tu avais foi en son Enseignement ! Il disait que nous n'étions pas des pions entre les mains des dieux...

— Il se trompait.

— Crois-tu ? »

Huy écarta les mains, refusant de se laisser entraîner sur ce terrain.

« Son idéal s'est évanoui dans le désert oriental, avec Mosé[17] et ses disciples. Je ne les ai pas suivis.

— Que sont-ils devenus ?

— Cela ne concerne plus la Terre Noire. Ils sont partis et, nous, nous sommes toujours ici.

— Pourquoi disais-tu que tu me voyais mal en assassin ?

— J'ai lu en toi, répondit Huy en souriant. Tu es un homme de bon sens. Un tel geste serait concrètement de peu d'utilité. Comment t'y

prendrais-tu ? Laquelle supprimerais-tu, et comment pourrais-tu vivre aux côtés de l'autre, après cela ? »

Penché en avant dans l'ardeur de la discussion, Huy ne livrait rien des soucis qui résidaient dans son propre cœur. Les conseils étaient toujours plus faciles à donner qu'à recevoir.

« Écoute-moi, l'exhorta-t-il. Renonce à Teyé. Reste auprès de Mia, mais prends une autre épouse. Trouve-toi tes propres concubines. »

Laissant Chaemhet se pénétrer en silence de cette conclusion, Huy leur servit du vin. Il ne pouvait rien faire de plus.

Chaemhet n'avait pu déléguer autant qu'il l'escomptait les tâches requises par le départ d'Ankhsenamon. Bien que Teyé l'obsédât, sa carrière conservait pour lui une importance vitale ; or, de l'attention qu'il portait à la Deuxième Épouse dépendait son ascension.

Il croyait comprendre la jeune reine. Cette femme menue au doux visage possédait une immense fierté. Elle ne prenait aucune part à la vie sociale du quartier palatial, toutefois une sorte d'amitié était née entre elle et Ti, la Première Épouse. Celle-ci l'encourageait dans son espoir d'avoir un héritier. Ay n'invitait Ankhsi à partager sa couche qu'une fois tous les cinq jours, et son étreinte se réduisait à une pénétration, devant des serviteurs témoins de cette union. Aussitôt après, ils raccompagnaient la reine jusqu'à ses appartements. Ay lui marquait de la bonté et la comblait de présents, mais dans son cœur elle doutait que de telles circonstances fussent propices à la procréation d'un héritier. Et voilà que cette visite officielle, la première depuis son retour sur le trône, entraînait une séparation. Chaemhet ne savait comment l'interpréter. Ay espérait-il, par l'abstinence, restaurer ses forces déclinantes ? Si une nouvelle vie palpitait dans la matrice de la reine, Chaemhet eût été parmi les premiers informés.

Le jour du départ pour la capitale du Nord se leva en une aube radieuse. Chaemhet envoya son sous-intendant s'assurer que tout était en ordre sur la barque royale où le groupe accomplirait ce voyage de dix jours. Les rayons dorés effleuraient à peine le sommet des falaises du Grand Lieu, sur la rive opposée du Fleuve, quand son subordonné arriva au port. Construite pour Nebmaâtré Aménophis[18] quarante crues plus tôt, la nef immense virait lentement. Son capitaine dirigeait la manœuvre afin de placer la lourde coque dans le sens du courant. Derrière la proue relevée, plus haute que les mâts de charge et plaquée d'or pur, le pilote se tenait à son poste sur la plate-forme bordée d'une balustrade montant à mi-corps. Derrière lui encore, de part et d'autre du bas-mât, cinquante rameurs au total avaient pris place. Et, derrière le mât, resplendissait la cabine royale peinte en blanc et or, prolongée par un vélum bleu pâle à longues franges d'argent. Le sous-intendant descendit sur le quai, attendit que le

navire fût solidement amarré, puis se hâta de franchir la passerelle. À bord, il épousseta les étagères pour en ôter le sable, tapota les coussins ventrus et vérifia que le vin était maintenu au frais dans les jarres en terre cuite entreposées dans la cale, avec toutes les autres provisions nécessaires à l'expédition. Pour finir, il s'assura que, sur les quatre vaisseaux impériaux constituant l'escorte, tout était paré pour cette importante mission.

Comme les autres membres de la suite royale, Senséneb devait se trouver à bord avant la Deuxième Épouse. Ses bagages ayant été embarqués la veille, elle vaquait à ses ultimes préparatifs. Elle fit ses dernières recommandations à Oupouatmosé et Tarékap, le couple qui tenait la maison, concernant les soins à donner aux plantes et aux animaux. Senséneb avait toujours aimé les bêtes. Outre les deux chiens, les deux chats et les deux oies ramenés de Méroé, elle avait une gazelle apprivoisée, achetée sur le marché proche du zoo de la capitale du Sud, qui la suivait partout. Huy avait opposé un refus catégorique au bébé macaque dont son épouse avait été tentée de faire l'emplette lors de cette même visite au marché. En grandissant, les singes ne créaient que des ennuis.

« Au revoir, aimé de mon cœur, lui dit-elle.

— Au revoir, ma belle et tendre. »

Ils se regardèrent, ne sachant qu'ajouter. Senséneb se réjouissait d'entreprendre ce voyage tout en regrettant de quitter Huy. De son côté, celui-ci avait hâte d'être seul et s'en sentait coupable. Ils unirent leurs mains, contemplèrent leurs doigts entrelacés, puis relevèrent la tête avec au fond des yeux comme un air d'excuse. Chacun se demandait s'il possédait encore le pouvoir d'atteindre les pensées de l'autre. Cette faculté qu'ils avaient eue jadis s'était émoussée au fil de la vie commune. Désormais, Huy et Senséneb ne pénétraient plus le cœur de l'autre. Peut-être ne le voulaient-ils pas, ou ne l'osaient-ils pas. À moins que, tout simplement, cela leur fût devenu impossible. Ils échangèrent malgré tout les mots qu'ils employaient avant chaque séparation :

« Mon cœur appellera le tien.

— Et le mien lui répondra. »

Huy ne pouvait descendre au port pour la voir partir. Ils se frottèrent le nez sur le pas de la porte, s'embrassèrent une dernière fois, puis elle prit place dans une voiture à porteurs envoyée par le palais pour la chercher. Alors, comme il aimait toujours le faire, Huy parcourut à pied les quelques rues tortueuses qui le séparaient des Archives Culturelles. Il devait rédiger un rapport pour Nakht concernant la réfection des statues votives du temple de Sekhmet, nécessaire depuis trop longtemps. Non sans ironie, le scribe médita sur l'étrange coïncidence voulant que Senséneb parte pour la capitale du

Nord, placée sous la triple influence de Sekhmet, la déesse-lionne, de son époux Ptah et de leur fils Néfertem, tandis que lui se consacrerait à la tâche aride de décrire l'état de leurs statues. Que de chemin parcouru, depuis l'époque où il ne vivait que pour son métier ! Désormais, il ne pouvait se défendre d'une insatisfaction qui l'incitait à la nonchalance. Il repensait sans cesse aux confidences de Chaemhet. Cette situation était à surveiller et, comme elle concernait indirectement le roi, Huy se sentait en droit de le faire. De plus, il avait de l'affection pour Chaemhet et ne voulait pas qu'il lui arrivât malheur. Cette histoire aurait-elle des conséquences ? Peut-être pas... Ce n'était sûrement pas la première fois qu'une concubine et un courtisan avaient une liaison et parvenaient à garder le secret. Toutefois, comme son ami, il connaissait le châtiment que valait un tel crime, s'il était découvert. Ce qui l'intriguait le plus était que cela fût arrivé. Sans être très lié avec Mia, il avait formé l'impression qu'elle était l'épouse idéale pour un homme se destinant à la carrière de Chaemhet. Elle était belle, féconde, intelligente et dotée d'un esprit qui charmait les amis et les collègues de son mari. Elle donnait des réceptions coûteuses, mais sans luxe ostentatoire ; elle avait gagné la bienveillance d'Ankhsi et l'approbation du roi. Si elle ne contentait pas Chaemhet au lit, pourquoi ne prenait-il pas une autre épouse, une autre concubine ? Une seule femme suffisait amplement à Huy, mais son ami était un homme influent.

Le scribe soupira en sortant du dédale de ruelles, tout en haut de la colline où le bâtiment massif se dressait tel un navire échoué. Son raisonnement était simpliste et ne tenait pas compte de l'essentiel : Chaemhet ne désirait pas n'importe quelle femme, mais Teyé. Et celle-ci, semblait-il, partageait ses sentiments. C'était, hélas, un problème insoluble.

Dans le port tout en bas régnait une grande effervescence. De là où se tenait Huy, les trompettes des hérauts rendaient un son grêle, assourdi par la chaleur qui n'avait cessé de croître depuis que le scribe s'était mis en route. Leur sonnerie annonçait l'arrivée de la Deuxième Épouse. En plissant les yeux, Huy discerna le vélum de lin flottant dans la brise fraîche. Les silhouettes miroitaient dans la brume de chaleur, mais il distingua celle d'Ankhsi, descendant de sa chaise à porteurs pour parcourir la courte distance la séparant de la passerelle. On avait tapissé sa route de joncs, frais et verts. Senséneb se trouvait certainement à bord, car le scribe ne la voyait nulle part. Bizarrement, une partie de lui-même commençait à éprouver de la mélancolie. Son absence durerait cinq cycles du char lunaire. Qui sait ? Peut-être leur serait-elle bénéfique.

Une nouvelle sonnerie de trompettes salua l'entrée du pharaon. Même de cette distance, Huy aperçut la haute silhouette maigre

trônant sur un char de cérémonie tiré par deux bœufs blancs. Ay arborait la couronne bleue de la guerre, puisque son épouse s'en allait vers le septentrion. Pas aussi loin, certes, que les frontières où guerroyait Horemheb, mais la référence à cette zone instable de l'Empire était capitale aux yeux des ambassadeurs et des négociants étrangers, venus eux aussi assister à ce départ solennel. Ay avait près de lui le *desheret*, la couronne rouge de la Basse-Égypte. Il en ceignit le front d'Ankhsi, qui se tenait debout devant lui. Alors elle embarqua, précédée d'un soldat portant l'effigie d'Ouadjet, la grande déesse-cobra protectrice du Nord, qu'il déposa à la proue du navire tandis que le roi et sa suite se retiraient.

Huy détourna les yeux pour contempler, au-delà des faubourgs, les champs fourmillant d'activité sur la terre sortie des eaux. Des centaines de silhouettes se penchaient sur une houe, creusaient des tranchées ou réparaient les minces canaux d'irrigation rectilignes ; d'autres élevaient des murets d'argile pour délimiter les champs, dont la démarcation avait été détruite par la crue. Certains construisaient des systèmes de levage pour les seaux en cuir qui serviraient à transporter l'eau vers les terres trop hautes pour être imprégnées par l'inondation. Le sol encore humide luisait doucement au soleil. La plupart des fermiers et des paysans étaient enfoncés jusqu'aux chevilles dans le limon.

Ce spectacle captiva tant et si bien Huy que, lorsqu'il se retourna vers le port, la grande nef formant un quinconce avec les vaisseaux impériaux s'engageait déjà au milieu du Fleuve. Les rameurs sondaient les flots à la recherche du courant le plus rapide, leurs avirons évoquant les membres frêles d'un gros coléoptère. Sous le regard du scribe, les navires s'élancèrent en avant. Sur les quais où la foule se dispersait, une seule silhouette attentive continuait, comme lui, à scruter l'horizon. Bien que trop loin pour l'identifier, Huy savait que c'était Chaemhet. Le scribe s'attarda encore, le temps de voir la nef suivre la large boucle que dessinait le Fleuve juste au nord de la cité, puis il se dirigea à contrecœur vers les vastes portails des Archives Culturelles.

Dix jours plus tard, Chaemhet était assis dans son bureau de la Deuxième Maison, où l'atmosphère était bien calme depuis le départ de la reine. Il attendait un pigeon voyageur confirmant l'arrivée à bon port d'Ankhsenamon et de sa suite. À défaut, un vaisseau impérial, qui même à contre-courant ferait le voyage en deux jours, reviendrait avec des lettres dès qu'ils auraient atteint la capitale du Nord. Les pigeons étaient trop souvent victimes des éperviers.

Il avait rêvé d'avoir du temps libre pour rejoindre Teyé plus fréquemment, et pourtant, maintenant que l'occasion s'en présentait, il

ne la saisisait pas. Que penserait-elle, en se voyant ainsi délaissée ? Il se le demandait, mais restait passif. Il rendit visite à ses fils, à l'école des scribes, examina leur travail et s'entretint avec leur tuteur. Il emmena son épouse se promener le soir et, dès son premier jour de congé, il fit préparer sa nacelle pour aller chasser le gibier d'eau avec Mia. De son bâton de jet, il abattit cinq canards qui tombèrent dans les roseaux.

Par-dessus tout, il pensait à l'enfant qui grandissait dans la matrice de sa femme. Mia n'avait pas beaucoup grossi ; son ventre s'arrondissait à peine sous les robes à plis qu'elle portait désormais. Lui-même n'aurait rien remarqué. Il voyait rarement son épouse dans sa nudité. Chaemhet avait décidé de se réjouir de cette future naissance et de s'en remettre à la volonté des dieux. Avec Mia, il offrit les oblations traditionnelles à Hathor, Thouëris et Rénoutet. Il avait honte d'avoir imaginé que cette grossesse pût s'achever dans la mort, le délivrant de ses chaînes du même coup. Il enfouit cette pensée au plus profond de son cœur pour ne plus l'en laisser sortir. Il ne reverrait pas Teyé. Il ne lui enverrait pas de message par l'entremise d'Imbou. Il en avait fini de faire le chien couchant. Il n'avait pas besoin d'elle. Peut-être son silence le lui signifierait-il mieux que tout.

Chaemhet cherchait à l'oublier par une activité incessante, mais, malgré lui, l'image de sa maîtresse le hantait. Que pensait-elle ? Comment réagirait-elle ? Elle serait bien obligée de se résigner ! Il évitait les réunions où se produisaient les musiciennes du roi. Mia levait parfois un sourcil interrogateur, mais ne disait rien. Impossible qu'elle eût des soupçons... Chaemhet redoublait de prévenances à son égard.

À mesure que les jours passaient, il se sentait plus fort, plus confiant. Finie, l'angoisse de la décision à prendre, et sans le moindre drame ! Cela passerait tout naturellement, comme une fleur coupée, dans un vase, ne donne que l'illusion de la vie qu'elle a possédée. Il pouvait désormais vivre en paix avec lui-même. Il fuyait Huy, honteux de s'être épanché. Il eût été plus sage de tenir sa langue ! Une faiblesse partagée est une faiblesse dévoilée.

Le pigeon avait sans doute été la proie d'un prédateur, mais le vaisseau arriva enfin de la capitale du Nord, porteur des premières nouvelles. Chaemhet tria les différentes instructions rédigées par Ankhsi au cours du voyage. Une lettre de Senséneb y étant enclose à l'attention de Huy, il griffonna une note afin de ne pas oublier de la lui adresser. Il regrettait d'avoir coupé les ponts, finalement. Peut-être irait-il voir le scribe dans quelque temps, quand cette affaire serait de l'histoire ancienne. Huy sortait peu et se tenait à l'écart de la vie mondaine, mais c'était un homme pour qui l'amitié n'était pas un vain mot. Chaemhet avait eu l'idée de l'inviter à dîner ainsi que Sahourê, le

Grand de la Troisième Maison, avec qui les deux hommes avaient fait leur apprentissage à l'école des scribes, mais il hésitait. Sahourê se montrait toujours extrêmement affable, cependant le poste de Chaemhet représentait pour lui le degré suivant sur l'échelle sociale. En matière d'avancement, il fallait se méfier de ses meilleurs amis.

Les missives de la reine contenaient des instructions de routine que Chaemhet classa par ordre d'importance, comptant tout régler dès qu'il serait revenu de sa tournée d'inspection du milieu de matinée. Tandis qu'il finissait de mettre en ordre ces documents, il entendit des voix dans le vestibule. Presque immédiatement, son secrétaire apparut, suivi – à la profonde surprise de Chaemhet – du nain bedonnant qui lui avait succédé comme Directeur du Harem du Sud. Géoua lui avait déjà rendu visite deux fois pour lui demander conseil, mais en l'occurrence il n'arborait pas son sourire coutumier, dont l'absence altérerait son visage ingrat de façon saisissante.

« Salut à toi, Géoua.

— Salut à toi », répondit le nain, passant la main sur ses cheveux ras et prenant un siège.

Sur un coup d'œil de Chaemhet, son secrétaire quitta la pièce pour revenir peu après avec un plateau où était disposée l'offrande traditionnelle – bière rouge, petits pains blancs et dattes. Il le plaça sur une table basse, près du visiteur.

« Mon secrétaire doit-il rester ? s'enquit Chaemhet.

— Non, autant parler seul à seul. Il n'est pas nécessaire de consigner cette conversation, qui n'a aucun caractère officiel. »

Le secrétaire inclina la tête et se retira. Sans cérémonie, Géoua se servit généreusement de la bière et but avidement. Lorsqu'il leva le bras, Chaemhet remarqua qu'il transpirait abondamment. En cette fin de matinée, le soleil allait bientôt changer de barque.

Chaemhet attendit patiemment que son hôte fût prêt à parler. Géoua reposa le gobelet vide, s'essuya les lèvres puis le front dans la serviette en lin préparée à côté de la cruche et fixa le Grand Intendant avec un regard indéchiffrable.

« Je détiens une nouvelle susceptible de t'intéresser, dit-il enfin.

— Vraiment ? »

Au bout de quelques instants, Géoua annonça avec toute la subtilité dont il était capable :

« C'est une nouvelle qui vaut son pesant d'or.

— Dois-je comprendre que je suis censé t'acheter l'information dont tu parles ?

— C'est quelquefois l'usage, répondit cyniquement le Directeur du Harem.

— Pas à la cour du roi Ay. Tu t'adresses à un fonctionnaire de haut rang, lui rappela Chaemhet d'un ton sévère.

— Je sais. La chute serait d'autant plus dure. »

Il sembla à Chaemhet que ces mots mettaient une éternité à prendre un sens dans son esprit. Il jeta un regard vers le passage voûté. De l'autre côté, son secrétaire écoutait-il cette conversation ? Que n'avait-il eu la prévoyance de l'envoyer faire une course ! De toute évidence, c'était cette fois une affaire d'ordre privé qui amenait Géoua.

« Es-tu venu solliciter un conseil ? demanda-t-il pour gagner du temps.

— Tes conseils, je n'en ai plus besoin ! »

Les lèvres épaisses de Géoua enserrèrent la datte qu'il avait portée à sa bouche de sa petite main grasse et potelée – une main d'enfant. Il mastiqua bruyamment et cracha le noyau avec adresse dans une soucoupe en cuivre, sur la table.

« Je suis ton prédécesseur. Il n'y a pas si longtemps, tu me montrais plus de déférence et de gratitude. »

Le nain lui jeta un regard de mépris et répliqua d'un ton peu amène :

« Tu as mené la vie trop douce à ces femmes. Avec moi, elles ont intérêt à marcher à la baguette ! Je gardais les vaches, dans mon enfance.

— Tu as fait du chemin », répondit calmement Chaemhet.

Il avait fort envie d'appeler son secrétaire et de mettre un terme à cette entrevue. Mais l'affaire prenait mauvaise tournure et il ne pouvait se permettre d'éveiller l'hostilité de son désagréable visiteur.

« Ne le prends pas de haut avec moi ! s'indigna Géoua, haussant le ton. Ce n'est pas parce que je suis comme ça que tu vaux mieux que moi.

— Je ne pensais pas à ton apparence. »

Le Directeur du Harem cracha un autre noyau de datte et se resservit de la bière, qui ruissela sur les parois de la cruche.

« J'impose la discipline et je me mêle de mes affaires, voilà comment je conçois mon travail. Ça t'étonne, pas vrai ? Mais ne perdons pas de temps en propos acerbes.

— Alors expose-moi la raison de ta venue.

— Seulement contre deux *débens*^[19] d'or.

— C'est un prix exorbitant ! »

Cet homme était au courant. Comment l'avait-il appris ? Le jour où Chaemhet était allé au harem, il avait eu soin de lui rendre une visite officielle... Il devait découvrir coûte que coûte l'information que possédait Géoua, mais il tenta à nouveau de gagner du temps.

« Pourquoi cela aurait-il autant de valeur pour moi ?

— À cause de la dame dont je suis le messenger. »

La première réaction de Chaemhet fut la colère. Comment ! Teyé,

toujours si discrète, était allée faire des confidences à cette crapule ? Quel but poursuivait-elle ?

« Je ne te donnerai pas plus d'un demi-dében. »

Le nain parut moins déçu qu'ennuyé d'avoir surestimé son jeu. Il balançait ses jambes et fixa le Grand Intendant.

« Tu es dur en affaires. »

— Quelles affaires ? Je devrais te faire jeter dehors et rédiger un rapport ! Sous ce règne, les pots-de-vin n'ont plus cours. De tels usages appartiennent au passé.

— Les vieilles habitudes ont la vie dure, grogna Géoua. Quant à violer les usages, je me demande si je suis le seul ? »

Il regarda méchamment Chaemhet, qui à cet instant perdit le peu d'illusions qui lui restaient. Son secret était éventé. Malheureuse Teyé ! Qu'avait-elle fait ?

Sombrement, il tira sa bourse en cuir de sa ceinture et sortit des piécettes d'or, qu'il poussa sur la table. Géoua les ramassa et les laissa tomber par petites poignées dans sa propre bourse. « Ce petit chantage est de son invention, pensa Chaemhet. Il ne devait servir que d'intermédiaire. »

« Et maintenant, ta nouvelle, exigea-t-il froidement. »

— La voici : Ay a rappelé Teyé dans sa couche. »

Chaemhet ferma les yeux. L'information ne pouvait provenir que de Teyé. Géoua n'aurait eu aucune raison d'inventer une telle énormité, ni suffisamment de finesse. Il ne savait rien de leur liaison ! Teyé l'avait simplement envoyé transmettre ce message et il était parvenu à ses propres conclusions.

Voilà les ennuis que s'était attirés Chaemhet pour avoir rompu tout contact avec elle. Était-elle retournée dans leur chambre du port ? Il n'avait pas résilié le bail, mais il n'y avait pas remis les pieds et n'y avait plus envoyé Imbou. Regardant en lui-même, Chaemhet eut un sourire sans joie. Il mesurait la patience de Teyé, et était seul responsable du guépier où il s'était fourré. Il avait du mal à dissimuler son sentiment de culpabilité à Géoua, qui, détendu, souriait d'un air de connivence.

« Elle veut te voir, dit-il. »

— Pourquoi Ay... ? commença Chaemhet, pensant tout haut.

— Oui, n'est-ce pas ? Alors qu'il y en a tant d'autres plus jeunes. Il cherche sans doute une femme expérimentée, pour qu'elle lui rappelle tout ce qu'il a oublié. »

Chaemhet l'écoutait avec accablement. S'il n'avait commis un crime de lèse-majesté, avec quel plaisir il aurait fait jeter cet individu abject hors de son bureau ! Maintenant, en un sens, ils étaient complices. Il serait forcé de renouer avec Teyé, par peur des représailles. L'aurait-elle contacté, si Ay ne l'avait envoyé chercher ?

Pourquoi avait-elle choisi ce messager entre tous ? N'avait-elle pas une seule servante à qui elle pouvait se fier ? Non. Au sein du harem, on n'accordait sa confiance à personne.

Et au milieu de toutes ces émotions qui déferlaient dans son cœur en bouillonnant telle l'eau d'un chenal, il s'aperçut avec stupeur qu'il était jaloux à la seule pensée de Teyé dans les bras du roi. Certes, Ay n'avait plus de goût pour l'amour physique. La pénétration était simplement le mécanisme inévitable pour qui désirait un enfant. Pourtant, Chaemhet se représentait un tableau tout différent, où un roi libidineux saisisait la tête de Teyé entre ses mains, empoignait rudement sa chevelure soyeuse et la forçait à descendre vers son membre en érection. Chaemhet essaya de chasser cette vision dont la force le sidérait, consterné par l'excitation qu'elle faisait naître en lui. Oh, oui, il était jaloux ! Il aurait voulu non pas la tuer, peut-être, mais la frapper, l'humilier.

Conscient du regard insistant de Géoua, il ferma les yeux et respira profondément pour reprendre son calme. C'était une attaque de Seth. Il était un homme civilisé. Il ne tuerait personne, pas même dans ses fantasmes.

Géoua finit sa bière et se leva, essuyant ses lèvres humides.

« Je ne peux m'attarder davantage. Quelle réponse dois-je lui donner ? »

— En a-t-elle demandé une ? »

Géoua le regarda sans piper mot.

« Je n'ai pas de message à lui transmettre.

— Tu n'as rien à lui dire ? s'étonna le nain.

— Rien.

— Elle couche avec Ay ! Elle a l'oreille du roi... »

Quel mal pouvait-elle faire à Chaemhet sans se détruire du même coup ? À moins qu'aux yeux de Teyé, cela n'eût plus aucune espèce d'importance.

« Pas de réponse. Et maintenant, va-t'en. »

Quand Géoua fut parti, Chaemhet appela son secrétaire et fit mander Imbou. En attendant l'arrivée de son serviteur, il parvint enfin à dominer ses émotions. Il écrivit à Teyé, lui proposant un rendez-vous et tentant de justifier son silence, mais il s'enlisa dans ses explications et déchira la lettre. Aussitôt, il mesura quelle folie il avait failli commettre. Imbou était digne de confiance, mais si un tel message venait à tomber entre les mains de Géoua ou d'une femme du harem, son destin serait scellé. Il ramassa les fragments éparpillés sur son bureau et les réduisit en menus morceaux avant de les fourrer dans sa bourse. Il les brûlerait plus tard. Un autre plan commençait à se former dans son cœur.

Il se leva à l'entrée d'Imbou et, entraînant son serviteur à l'écart,

lui donna ses instructions.

Huy avait achevé à grand-peine son rapport sur les statues, aussi entendit-il avec agacement Nakht insister pour que plusieurs sections fussent lavées et récrits. Il ne put rentrer chez lui qu'à une heure tardive. Les chiens lui firent fête – bien plus que lorsque Senséneb était là – et une odeur alléchante de *foul*[20] montait de la cuisine, pourtant la maison paraissait vide. Pourquoi n'aimait-il jamais autant Senséneb que lorsqu'ils étaient séparés ?

Il fut accueilli par Psaro, le serviteur revenu avec lui de Méroé.

« Mon maître a de la visite.

— Qui est-ce ?

— Une dame que je ne connais pas. Son nom est Mia.

— Où est-elle ?

— Je l'ai conduite sur la terrasse ; il y fait plus frais.

— Attend-elle depuis longtemps ?

— Non.

— Dis-lui que je ne serai pas long. »

Huy se rafraîchit et se changea à la hâte, tout en se demandant quelle raison incitait l'épouse de Chaemhet à venir le voir. Celui-ci était certain de ne pas avoir éveillé de soupçons, mais il était possible qu'il se trompât.

La visiteuse était assise sur le toit en terrasse, face au nord, offrant son visage à la brise apaisante du soir. Elle était vêtue d'une robe à plis dénudant ses seins et d'un mantelet. Elle portait une perruque courte, tressée de fils d'or et de turquoises, et peu de maquillage. Elle n'avait pour tous bijoux qu'un large collier de perles rouges et bleues, maintenu en place dans le dos par un contrepoids en forme d'*ankh*[21], des pendants d'oreilles et des bracelets d'or. Huy remarqua qu'elle n'avait pas touché au vin et aux gâteaux au miel apportés par Psaro. Elle leva vers lui un regard anxieux.

« Mia... ?

— Tu es l'ami de mon époux, n'est-ce pas ?

— Le tien aussi, j'espère.

— Il ignore que je suis ici.

— Qu'y a-t-il ?

— Depuis longtemps, commença-t-elle, détournant les yeux, je sens en lui de la réserve. Il m'est difficile de t'en parler, mais...

— Je suis sûr que si la moindre chose le tracassait, il s'en serait ouvert à toi », répondit le scribe non sans embarras.

Cette conversation lui déplaisait au plus haut point. Il n'avait pas revu Chaemhet depuis un certain temps et préférait ne pas se mêler de ses soucis conjugaux.

« Pourquoi viens-tu me voir ? s'enquit-il. Est-il arrivé quelque

chose ?

— Oui... Non. Dans la journée, il a réclamé Imbou et, plus tard, un message de son secrétaire m'a informée qu'il rentrerait seulement dans la soirée, car Ay désirait s'entretenir avec lui. Cependant, il n'est pas auprès du roi.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai de nombreux amis au palais. »

Une pensée vint subitement à Huy :

« Fais-tu surveiller ton époux ?

— Huy ! se récria-t-elle, atterrée. Je me sens pleine de désarroi et, connaissant ta réputation, j'ai pensé que tu pourrais m'aider.

— Il m'est désormais interdit d'exercer mon ancien métier.

— Je le sais. Je ne suis pas venue dans l'idée de t'engager et sache que je n'espionne pas mon mari. Seulement, j'ai besoin de... de m'assurer qu'il me dit la vérité.

— Depuis quand éprouves-tu ce besoin ?

— Depuis déjà quelques semaines. Chaemhet se conduit étrangement. Chaque fois qu'il m'enlace, je sais que son cœur est ailleurs. Non que cela se produise très souvent.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Je ne sais pas, dit-elle, désespérée. Que tu me rassures, je crois. Je n'ai personne d'autre vers qui me tourner.

— Mais, en dehors de son travail, je ne connais rien de la vie de ton époux, prétendit le scribe, qui détestait mentir mais ne voulait pas être entraîné dans les démêlés du couple. Veux-tu que je lui parle ?

— Non ! Comment le pourrais-tu, sans lui révéler que je suis venue te voir ? »

Assis à côté d'elle, Huy avait conscience d'être terriblement maladroit. Il répondit, en lui prenant la main :

« Toi, parle-lui.

— Je n'ose pas.

— Pourquoi ?

— J'ai peur de la vérité.

— L'incertitude est sûrement bien pire.

— Pas toujours. Et s'il était furieux contre moi ? S'il demandait le divorce ? C'est ce que je redoute. »

Pitoyable, elle se détourna de lui. Il comprenait son embarras. Humiliée par Chaemhet, elle souffrait d'avouer au scribe des détails si intimes de sa vie privée, faute d'un meilleur confident.

« Je regrette de n'avoir rien dit de tout cela à Senséneb. Le courage m'a manqué.

— Pourtant, tu viens chez moi le soir même de son départ. Qu'est-ce qui t'en a enfin donné la force ? »

Le regard douloureux, elle ouvrit sa paume pour révéler l'objet

qu'elle étreignait.

« Ceci. »

C'était une magnifique amulette : un nœud d'Isis en or et en cornaline.

« Prends-la, dit Mia d'une voix dure et soudain aiguë. Retourne-la, et vois par toi-même l'inscription gravée au dos. »

Il dut plisser les yeux pour déchiffrer les minuscules hiéroglyphes :

Le sang d'Isis, la force d'Isis et les paroles d'Isis auront le pouvoir de protéger cet être grand et divin, de le préserver contre celui qui pourrait lui porter atteinte et qu'il tient en abomination.

« C'est la prière habituelle, constata-t-il en relevant la tête.

— Attends de lire la suite. »

De nouveau il baissa les yeux, tournant l'amulette vers la lumière du crépuscule.

Que cette amulette te protège. Que ce gage soit un lien entre nous. Que ce gage préserve ta matrice du fruit de nos amours, qui pour nous entraînerait la destruction. Je t'appartiens, Teyé, comme tu m'appartiens. Nous sommes la tige et les pétales d'une même fleur. Chaemhet.

Huy ne savait que dire. Le vent projeta sur le sol une vieille feuille racornie, coincée dans quelque trou depuis de nombreuses saisons. Toujours à court de mots, Huy la vit se loger entre deux briques de terre crue avant d'être emportée et de disparaître dans l'obscurité.

« Qui est cette Teyé ? interrogea Mia.

— Je ne la connais pas.

— Il ne t'a donc rien dit à son sujet ?

— Nous étions ensemble à l'école des scribes. M'aurait-il fait des confidences si personnelles alors que nous venions à peine de renouer connaissance ? »

Huy s'en voulait de mentir, mais la vérité n'aurait fait que compliquer les choses, pour eux comme pour lui. Il contempla Mia. Une jolie femme, et riche de surcroît... Son père avait longtemps vécu à la cité de la Mer[22], où il avait fait fortune dans le commerce du cèdre. Pourquoi Chaemhet courait-il le risque de la perdre – et de pareille façon ? Il fallait être possédé pour voler au-devant du danger en faisant graver une telle inscription.

« Où as-tu trouvé ce pendentif ? demanda-t-il.

— Chez nous.

— S'il a été fabriqué à l'intention de Teyé, que faisait-il chez toi ?

— Je n'en sais rien. Chaemhet n'a sans doute pas eu le temps de le lui donner. »

Cette hypothèse laissait Huy extrêmement sceptique.

« Où était-il, au juste ?

— Au milieu des amulettes, dans la niche des dieux domestiques. »

Une excellente cachette. Huy songea à ses propres statuettes d'Horus et de Bès, qui, après avoir vu bien du pays, gardaient sa porte du haut de leur plinthe. Il les regardait rarement mais savait qu'elles étaient là, et ainsi en allait-il dans chaque foyer de la Terre Noire. En revanche, il ne possédait pas d'autre amulette que l'œil d'Horus qu'il portait au cou. Senséneb avait conservé celle, en forme d'appui-tête, qu'elle avait rapportée de Méroé. Elle ne lui avait jamais révélé sa provenance et il n'avait pas insisté. Certains secrets se devaient d'être respectés.

Mais si Chaemhet et Mia recouraient à des amulettes pour renforcer la protection de leurs dieux domestiques, et si son ami avait fait faire un nœud d'Isis pour Teyé, le choix d'un tel emplacement ne manquait pas d'astuce. Par contre, prendre tant de risques en offrant ce présent était absurde. Et pourquoi ne l'avait-il pas dissimulé dans son bureau de la Deuxième Maison ? Huy essayait de cerner les motifs de Chaemhet. Là-bas aussi, on risquait de trouver le bijou, mais Teyé était un prénom assez répandu. Avoir une maîtresse et lui offrir un talisman pour la prémunir contre une grossesse non désirée était un secret embarrassant, mais inoffensif. Même si cela éclatait au grand jour, Ay n'y verrait pas une raison suffisante pour se passer d'un serviteur zélé. Cependant, si le roi exigeait de connaître la maîtresse... Huy avait beau chercher en lui-même, il avait la sensation de tourner en rond.

Le soleil s'était couché et l'atmosphère avait fraîchi. Mia se leva.

« Je dois partir.

— Je suis navré de n'avoir pu t'aider.

— Au contraire, cela m'a fait du bien de te parler. »

Il s'apprêtait à lui rendre l'amulette, mais elle repoussa impulsivement sa main.

« Non ! Je préfère que tu la gardes. Laissons-le se demander ce qu'elle est devenue. Il n'osera pas me poser la question en face et, moi, cette chose me dégoûte. »

Un lourd silence s'installa entre eux.

« Que vas-tu faire ? s'enquit le scribe.

— Rien.

— Tu ne le quitteras pas ?

— Non, dit-elle, refoulant ses larmes. Le pire, c'est que j'attends un enfant. Dans quel genre de famille mon bébé va-t-il voir le jour ?

— Je n'ai aucune crainte à ce sujet.

— Oh, Huy ! Je n'arrive pas à croire cela de lui. »

Huy aussi avait peine à y croire. Même sachant ce qu'il savait, il ne

discernait pas la place de cette amulette dans l'histoire que lui avait confiée Chaemhet. Il faudrait tâcher de lui en parler.

Il glissa la petite pierre dans sa bourse.

Chaemhet s'était renseigné discrètement sur les allées et venues de Teyé – les heures où elle sortait du harem et les lieux où, avec sa troupe, elle donnait ses représentations. Il lui fut donc facile d'entrer en contact avec elle et d'organiser un rendez-vous par l'entremise du fidèle Imbou. C'est ainsi que Chaemhet, vêtu très simplement pour se fondre dans la foule, était assis dans leur chambre du port, l'estomac noué à chaque pas résonnant au-dehors. Il reconnaissait ceux de Teyé entre tous – à condition qu'elle vînt. D'après Imbou, elle était d'accord pour le rencontrer. Il regrettait d'avoir à recourir aux services de son domestique, de l'avoir mis à ce point dans la confiance, mais tel était le prix à payer pour cette liaison. Il n'y avait pas d'autre issue.

À bout de nerfs, Chaemhet se leva, se rassit, fit les cent pas, puis se servit du vin qu'il ne but pas. Il avait peine à supporter cette solitude, que ne troublait même pas l'invisible présence d'un serviteur. Si Teyé arrivait, au moins il ne serait plus seul. Face à son propre cœur, prendre une décision lui semblait impossible. Teyé, par son attitude, trancherait pour lui... d'une façon ou d'une autre.

Plongé dans ses réflexions, il ne l'avait pas entendue approcher quand, enfin, la porte s'ouvrit. Elle savait faire son entrée et resta immobile sur le seuil, droite et hautaine, avant de refermer la porte derrière elle et de se diriger vers le tabouret, à bonne distance de lui. Elle s'assit d'un mouvement gracieux, les traits impassibles mais le regard de braise. Jamais Chaemhet n'avait contemplé tant de beauté. L'image de Teyé dans les bras du roi revint le tourmenter, attisant son désir.

« Je me réjouis que tu sois venue.

— Nous nous sommes retrouvés en des heures plus heureuses », répondit-elle avec froideur.

Il résista à l'élan qui le poussait vers elle, sûr d'essuyer une rebuffade. Qu'une femme eût tant de pouvoir sur lui le consterna.

« Pourquoi ton cœur a-t-il changé ? demanda-t-elle, après l'avoir scruté en silence.

— À cause du message de Géoua. Tu ne t'attendais pas à ce que j'y reste indifférent !

— Le message de Géoua ?

— Oui.

— De quoi parles-tu ? » interrogea Teyé d'un air perplexe.

Chaemhet se troubla.

« Mais... Géoua est venu me trouver et m'a appris... m'a appris que... »

Elle le laissa bredouiller stupidement sans tenter de l'aider, sans même l'encourager par une question, et se borna à l'observer de ses grands yeux insondables.

Transpirant et rougissant, Chaemhet jeta un coup d'œil sur la coupe de vin qu'il s'était servie, mais au lieu de boire, il servit également Teyé pour se donner une contenance.

« Il m'a dit que le roi te voulait dans sa couche. »

Elle continua à le fixer, énigmatique, puis esquissa un sourire.

« N'en a-t-il pas le droit ? Je suis sa concubine.

— Je sais, admit Chaemhet, baissant la tête.

— J'ai été ravie de me sentir à nouveau désirable, reprit-elle d'un ton léger. Tu me négliges. Il est clair que tu ne veux plus de moi.

— Ce n'est pas vrai ! »

Il avait protesté sans réfléchir. Les yeux soudain expressifs de Teyé lui révélèrent qu'il avait commis un faux pas.

« Alors pourquoi as-tu agi ainsi envers moi ? Rien, pas un mot, pas le moindre message de ton serviteur toujours grave et obséquieux !

— Pourquoi Géoua est-il venu me voir ? »

La jeune femme le toisa dédaigneusement.

« Cet homme n'est pas aveugle. Il a eu des soupçons et s'est dit que ce petit jeu pouvait être payant.

— Il a pris un grand risque !

— Qu'aurais-tu fait, si tu avais été innocent ? riposta-t-elle avec une franchise brutale qui lui fit l'impression d'un coup de fouet. Tu l'aurais jeté dehors ? Tu l'aurais dénoncé à la police mézai pour tentative de corruption ? »

Chaemhet ne répliqua pas. Comment Géoua avait-il deviné... ? Il s'était montré si prudent ! Mais, visiblement, pas assez.

« Combien t'a-t-il soutiré ? » interrogea-t-elle.

Le voyant persister dans son mutisme, elle l'accabla d'un rire railleur.

« Écoute ! Je sais que le nain n'est pas dans son élément, dans la cour modèle instaurée par Ay. Il prend de l'argent partout où il peut et chaque fois qu'il le peut. Un jour ou l'autre, il tombera. Mais ce n'est certes pas toi qui causeras sa chute.

— Comment peut-il être au courant, pour nous deux ?

— As-tu imaginé qu'il le tenait de moi ?

— Oui ! répondit-il avec fureur. Comment, sinon... ? »

Elle dégusta quelques gorgées de vin, puis annonça calmement :

« Maintenant, je m'en vais. »

Elle se leva et se dirigea vers la porte. En un clin d'œil, il l'avait rattrapée et la retenait par le bras. Au seul contact de sa peau, il sentit son ardeur se déchaîner et les traits d'Hathor le transpercer. Sa main se fit caressante, presque suppliante.

« Ne pars pas », dit-il d'une voix rauque.

Teyé ne tenta pas de se dégager. À la sentir si proche, il aurait voulu la prendre sur-le-champ, mais quelque chose l'en empêchait.

« As-tu changé d'avis ? » demanda-t-elle d'une voix plus douce.

Comme si c'était la première fois, Chaemhet remarqua ses lèvres pleines et satinées. Il contempla ses boucles sombres sur ses épaules nues, si brunes. La jeune femme se tourna vers lui et leurs corps s'effleurèrent. Il la prit dans ses bras. À l'intérieur de lui, le dieu Min dressa son mât ; elle était assez près pour le sentir.

Elle l'enlaça, les yeux souriants. Pourquoi éprouvait-il tant de gratitude à se savoir pardonné ? Avec un soupir, il l'attira contre lui, s'enivra de son parfum, de sa présence, heureux de sentir à nouveau les bras de Teyé autour de lui. Que valaient la réflexion et le bon sens, comparés à ce délice ? Un tel bonheur méritait quelques sacrifices.

Il entendit la voix de Teyé, semblant venir de très loin :

« Me veux-tu encore pour tienne ?

— Oui.

— Dis que tu es à moi... »

Seul dans ses appartements, au-dessus du harem, Géoua repensait avec satisfaction à cette journée fort lucrative. Les pièces étaient exiguës, les plafonds bas et tous les meubles de petite taille, excepté ceux destinés aux invitées : quelques sièges, deux ou trois tables en bon bois de palmier, mais rien de trop grandiose, et le lit. Géoua ramenait fréquemment des courtisanes, dont les tarifs n'étaient accessibles qu'aux dignitaires du palais et aux prêtres de haut rang. Mais même lorsqu'il passait la nuit seul, il aimait se vautrer sur l'énorme matelas rempli d'herbes aromatiques et de fleurs de *seshen*[\[23\]](#).

Pour l'heure, il était assis à sa propre table, isolé de l'obscurité environnante par le halo d'une lampe à huile. Il versait les recettes de la journée dans son coffre. L'or portait le sceau personnel du Grand Intendant, toutefois c'était sans conséquence. Géoua pourrait le faire fondre ou le dépenser peu à peu. Cela lui permettrait d'acquérir de nombreux *khar*[\[24\]](#) de blé. Son devin ayant prédit une mauvaise crue pour l'an prochain, ce serait un excellent investissement. À l'argent de Chaemhet, il ajouta la somme que Teyé lui avait remise. Il avait craint, un moment, que l'intendant refusât de payer ; en ce cas, il en aurait été réduit à communiquer le message gratuitement, ou à ne pas le transmettre, ce qui lui eût valu de fâcheux désagréments si ces deux-là le découvraient. Mais tout s'était déroulé à la perfection, et s'ils étaient assez sots pour se compromettre, ce n'était pas à lui de les en dissuader. Ceux qui se laissaient mener par Min et par Hathor méritaient bien d'être tondus comme des moutons. Chaemhet,

pompeux et arrogant, croyait faire la pluie et le beau temps ; il apprendrait sous peu ce qu'il en coûtait d'être l'esclave de ses passions.

Dans le profond silence de la nuit, Géoua percevait de temps en temps les piaffements d'un cheval dans les écuries du harem ou l'aboïement d'un chien. Il referma le coffre, le remit en place dans sa niche murale qu'il dissimula derrière une brique, fixant celle-ci à l'aide de chevilles en bois. Pour fêter sa bonne fortune, il avait envoyé son serviteur chercher sa prostituée favorite, qui ne tarderait guère à arriver. Il alluma une seconde lampe et prépara une cruche de vin de Dakhlah. Il but une rasade d'alcool de figue qui embrasa sa gorge, puis mâcha quelques feuilles de menthe pour se rafraîchir l'haleine.

À peine avait-il terminé ces préparatifs qu'on frappa un coup léger à la porte. Déjà ! Il s'empressa d'aller ouvrir, son souffle s'accélérait à la pensée de la nuit à venir. Il aimait les femmes aux formes opulentes, comme Oubenrech qui venait d'au-delà de la Grande Verte.

Souriant, il ouvrit largement la porte. Avant même de voir qui se tenait derrière, il ressentit une violente piquûre à l'estomac, puis une douleur insoutenable. La pointe du *khepech* le transperça avec tant de force qu'elle heurta sa colonne vertébrale. Il suffoqua lorsque la lame recourbée ressortit en opérant un mouvement latéral et, les yeux exorbités, vit ses entrailles glisser de la plaie tels des serpents.

Encore vivant, encore debout, il entendit une voix psalmodier :

« Je suis l'Enfant, je suis l'Enfant, je suis l'Enfant, je suis l'Enfant. Salut, Abou-our, dis-tu le jour venu : tu sais que le billot est prêt et que tu es voué à la pourriture. »

Géoua tenta d'implorer, de supplier, mais le sang étouffait ses paroles. Il tenait encore sur ses pieds, lucide, quand à nouveau la lame le pénétra.

« Ainsi, depuis vingt jours vous piétinez ? »

Ay était furieux, quoiqu'il fallût bien le connaître pour s'en rendre compte. Ses traits anguleux étaient plus figés que de coutume, les rides au coin de ses paupières semblaient plus marquées et ses longs doigts froissaient les documents épars sur son bureau sans trouver le repos.

Mal à l'aise, Huy se tenait à côté du jeune capitaine mézai avec qui il partageait cette verte semonce. De l'instant où le roi l'avait convoqué, le matin suivant la mort de Géoua, le scribe n'avait ménagé aucun effort pour démasquer le meurtrier, néanmoins il ne disposait pas du plus petit indice. En revanche, ceux qui avaient un mobile étaient légion. Géoua n'avait su inspirer que la haine et la nouvelle de sa mort provoquait un soulagement unanime. Huy avait découvert que le nain jouait volontiers les maîtres chanteurs, et ses petites manigances ne semblaient avoir épargné que de très rares personnes dans l'enceinte du palais.

Huy se remémora le début de l'enquête. Paser, le capitaine mézai – un homme de haute taille, aux épaules carrées, son cadet d'une dizaine d'années –, était arrivé chez lui peu avant l'aube, porteur d'un message marqué du sceau royal. Ils s'étaient présentés devant le pharaon sans tarder.

« Ah, Huy ! s'était exclamé Ay en le voyant. L'occasion de déployer tes anciens talents t'est offerte plus vite que nous ne le pensions. Un meurtre a été commis au harem. Paser est chargé de l'enquête judiciaire, cependant je lui ai demandé d'opérer en collaboration avec toi. »

Le capitaine arborait un visage de marbre et avait manifesté à Huy une froideur opiniâtre tout le temps qu'ils avaient passé ensemble, rendant l'ingrate besogne encore plus déprimante.

Ils avaient quitté les appartements du roi pour se rendre chez Géoua. Au centre du lit massif, le Directeur du Harem du Sud baignait dans son sang. Son élégante tunique était en lambeaux. Il gisait sur le ventre, son visage bouffi reposant sur le menton, la tête en arrière, la bouche et les yeux ouverts. Une profonde blessure barrait son estomac, et une estafilade creusait une entaille en travers de son front.

Mais il n'était pas mort dans son lit ; cela, du moins, la traînée de sang poisseux qui partait de la porte l'apprit à Huy.

Sur un banc près de la fenêtre, une jeune femme plantureuse vêtue de la robe moulante des prostituées attendait, le maquillage zébré de larmes. Son expression pathétique permettait d'imaginer la petite fille qu'elle avait été. Huy, qui la connaissait, alla s'asseoir auprès d'elle et prononça son prénom avec douceur :

« Oubenrech...

— Huy ! s'exclama-t-elle avec surprise.

— Comme la Cité des rêves paraît loin ! dit-il, évoquant le bordel dont il était un client familier en des temps si reculés qu'ils semblaient appartenir à une autre vie[25]. Je vois que tu as fait ton petit bonhomme de chemin. »

Elle hocha la tête, mais ses poings crispés l'un dans l'autre trahissaient son désarroi. Huy lui prit la main et la caressa.

« C'est toi qui l'as trouvé ?

— Oui. Il m'attendait.

— Tu le voyais souvent ?

— Tous les dix, quinze jours. Il savait se montrer généreux.

— Où était-il ?

— Sur le lit.

— As-tu croisé quelqu'un ?

— Non. Le serviteur était venu me chercher. J'ai tout de suite couru donner l'alarme.

— Je comprends.

— Je n'ai rien vu du tout... »

Huy sut qu'il ne tirerait rien de plus d'elle ; en outre, Paser lui lançait déjà des regards ulcérés. Haussant les épaules, il laissa au Mézai le soin de poursuivre l'interrogatoire pendant qu'il inspectait les lieux. La faible hauteur des plafonds ne le gênait pas, mais Paser et la plupart de ses hommes étaient obligés de se courber. Huy n'avait aucune idée de ce qu'il devait chercher parmi les meubles de taille réduite qui encombraient les pièces, mais après avoir parcouru tout l'appartement dans l'espoir de trouver une piste, il remarqua, dans la petite pièce qui faisait office de bureau, une brique maintenue dans le mur par des chevilles. Il l'ôta prestement et, comme il s'y attendait, vit un coffre dans la cavité qu'elle dissimulait. Malgré le sceau brisé sur le couvercle, il découvrit à l'intérieur diverses pièces en cuivre et en argent, ainsi que des petits lingots de bronze. Pas une fortune, mais un butin bon à prendre si le mobile avait été le vol.

Pourquoi le sceau était-il brisé ? s'interrogea Huy, les sourcils froncés. Il se pouvait que Géoua eût tout simplement oublié de le recacheter avant de le ranger, mais c'eût été surprenant, même de la part d'un autre que lui. Le scribe garda le problème en réserve dans

son esprit, bien décidé à y réfléchir sitôt qu'il en aurait le loisir.

Il fut heureux, au début, de reprendre son ancien métier, bien que Nakht se montrât peu aimable en le dégageant de ses obligations aux Archives. À cela s'ajoutait un plaisir un peu caustique d'avoir été réclamé par Ay. Les Mézai de la capitale du Sud étaient bons pour patrouiller dans les rues et pour protéger les intérêts du pharaon – surtout sous le nouveau régime. Toutefois, dans leurs rangs, rares étaient les cœurs capables de discerner les vraies questions et de se fier à l'instinct, qualités indispensables pour résoudre une énigme. Mais plus Huy sondait le terrain, plus celui-ci s'avérait stérile. Les exactions de Géoua reposaient moins sur des crimes réels que sur la peur. Une multitude de fautes vénielles furent dévoilées et plusieurs fonctionnaires se virent déchus de leurs fonctions ; au grand soulagement de Huy, ce fut Paser qui, avec délectation, se chargea de cette triste besogne. La piste refroidissait de jour en jour et pour finir le scribe dut s'avouer vaincu. Le petit nombre de courtisans dont le nain n'avait pas entaché la réputation étaient anxieux de se laver de tout soupçon. Pendant ce temps, la colère silencieuse du roi grandissait. L'assassinat d'un haut fonctionnaire était pour lui un affront personnel, un défi à son autorité. Huy savait que, faute d'arrêter le coupable, on trouverait un bouc émissaire. La prostituée Oubenrech était la suspecte idéale. Paser l'avait déjà interrogée cinq fois et ne faisait pas mystère de ses soupçons. Le scribe et lui risquaient de payer de leur vie un éventuel échec, comme c'en était jadis la coutume. Par bonheur, Ay comprenait la futilité de soumettre des fonctionnaires expérimentés à une telle pression. Sa froide lucidité savait percevoir, sans cruauté ni pitié, ce qui servait au mieux ses intérêts. En l'occurrence, cela aurait pour heureuse conséquence d'épargner Oubenrech. À moins qu'après tout Paser jugeât préférable de désigner un coupable, même au prix d'une injustice.

L'enquête avait remis Huy et Chaemhet en présence. Le scribe n'avait pu se résoudre à aborder le sujet de l'amulette. Il avait bien conscience que Chaemhet l'évitait, honteux de s'être livré. Cependant, il ne pouvait se dérober à un entretien ordonné par Ay.

L'entrevue avait débuté non sans gêne de part et d'autre. Huy avait réussi à ce qu'elle eût lieu hors de la présence de Paser, ce dont Chaemhet lui fut reconnaissant. Ils se rencontrèrent à son bureau de la Deuxième Maison. Huy remarqua que Chaemhet était complètement seul.

« Ton secrétaire est absent ?

— Il se trouve en ce moment chez le Scribe Royal. Aujourd'hui est arrivé un rapport de ton épouse concernant la santé de la reine Ankhseamon.

— Est-elle souffrante ? s'inquiéta Huy.

— Non, tout va bien. Sa visite est un succès. Le Vizir du Nord est tombé sous son charme.

— Le contraire serait étonnant !

— Huy, tu es ici en mission officielle.

— C'est exact.

— J'espère que ce que je t'ai révélé en toute confiance n'influera pas sur ta façon de mener cette enquête.

— Sois assuré que non. Cependant, j'ai à te parler. Pour avoir été le prédécesseur de Géoua, tu as sans doute eu de fréquents contacts avec lui ?

— Non. Je ne l'ai vu qu'une ou deux fois, comme n'importe qui te le confirmera. Ces rencontres étaient de pure forme et concernaient strictement les affaires du palais.

— Tu es retourné au harem ?

— En deux ou trois occasions.

— Mais pas pour voir Teyé ?

— Je ne suis pas à ce point stupide ! De plus, comme je te l'ai dit, mes relations avec elle n'ont aucun lien avec le meurtre. »

Huy crut voir de la dissimulation dans les yeux de son ami. Mais peut-être se trompait-il.

« Selon toi, pourquoi l'a-t-on assassiné ?

— Je l'ignore.

— C'était un homme qui vendait chèrement son silence. »

Pour la première fois, Chaemhet regarda Huy bien en face.

« S'il comptait tenter sa chance avec moi, il n'en avait pas pris l'initiative.

— Lui en avais-tu fourni l'occasion ?

— Qu'entends-tu par là ?

— Savait-il que Teyé et toi aviez une liaison ?

— Non.

— Tu en es sûr ?

— J'étais son supérieur. Il choisissait ses victimes parmi ses subalternes, à moins de posséder une preuve accablante.

— Alors c'est une chance que tu ne sois pas tombé en son pouvoir, car ton secret t'aurait coûté cher. »

Chaemhet accusa le coup en silence, puis répondit :

« J'ai menti en prétendant que je n'étais pas stupide, car j'ai commis une folie. Mais à présent, c'est fini.

— Tu as agi sous l'emprise d'Hathor. L'amour fait perdre toute raison. Tu dois mettre fin à cette liaison, sans quoi elle causera ta perte. »

Chaemhet le regarda d'un air suppliant.

« Je m'y efforce.

— Pourquoi t'obstinais-tu à m'éviter ?

— Je craignais de t'en avoir trop dit. Ne devines-tu pas l'humiliation que m'inspire ma propre faiblesse ?

— Alors montre-toi fort !

— Facile à dire...

— Tu patauges comme un hippopotame blessé ! s'écria Huy, cédant à la colère. Tu fonces tout droit vers ceux-là mêmes qui peuvent t'achever ! »

Chaemhet songea à l'or que, dans sa panique, il avait remis à Géoua. De l'or marqué de son sceau ! Quelle erreur monumentale ! De lui-même, il s'était précipité dans le piège que lui tendait le nain. Pourtant, Huy n'en avait pas fait mention. Il fallait avancer avec prudence.

« Pourquoi t'emportes-tu ?

— Tiens, voilà pourquoi ! »

Exaspéré, Huy sortit l'amulette de sa bourse pour la poser entre eux, sur la table. Chaemhet la fixa sans comprendre et bien que le scribe l'observât attentivement, il aurait juré que son ami ne jouait pas la comédie.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Prétends-tu que tu ne le sais pas ?

— Je suis censé connaître cet objet ?

— Pardi !

— Parle plus bas, on va t'entendre...

— Lis l'inscription qui y est gravée. »

Chaemhet tendit une main prudente vers l'amulette comme si elle risquait de le piquer et la saisit avec délicatesse. Il regarda le scribe, qui détourna la tête. Alors il déchiffra l'inscription. Huy le scruta intensément. Il vit toute couleur désertir son visage horrifié, son sang refluant par les canaux de son corps vers son cœur, où il serait en lieu sûr.

Livide et les traits défaits, Chaemhet avait l'aspect d'un spectre. Il semblait figé dans sa lecture à tout jamais, incapable de détacher ses yeux de l'incantation. Enfin, il parvint à en arracher son regard et, atterré, interrogea Huy :

« En vérité, qu'est-ce que cela signifie ? »

Devant cette stupeur qui paraissait si sincère, Huy se sentit désarçonné.

« Tu ne le sais pas ?

— Je n'y comprends rien... C'est de la sorcellerie !

— Tu ne destinais pas cette amulette à Teyé ?

— Pas du tout !

— Comment oses-tu nier, alors que tu la tiens entre tes mains ?

— C'est la première fois de ma vie que je la vois.

— Allons, me prends-tu pour Géoua ? Tu sais bien que je ne le

répéterai pas.

— C'est la vérité ! protesta Chaemhet, qui semblait se débattre comme un homme emporté par le courant. Je suis victime d'une machination ! Qui t'a ordonné de me harceler ?

— Personne.

— Comment es-tu entré en possession de cet objet ?

— Rends-le-moi, exigea Huy, sentant le contrôle de la situation lui échapper.

— Pourquoi ? interrogea Chaemhet avec colère.

— Puisque tu ne l'as jamais vu, il ne t'appartient pas. Je trahirais la confiance de la personne qui me l'a confié si je le laissais entre tes mains.

— Me diras-tu, au moins, d'où te vient cette chose immonde ? »

Huy n'eut pas besoin de réfléchir une seconde pour décider de ne rien lui révéler. Mia ne souhaitait pas entrer en guerre ouverte avec son époux. Elle avait laissé l'amulette à Huy afin qu'il se charge à sa place de confondre Chaemhet. À son corps défendant, c'était bien ce que le scribe tentait de faire.

« On l'a trouvée, éluda-t-il.

— Qui ça, « on » ? persista Chaemhet, refusant d'être abusé.

— Je ne te répondrai pas. Tout ce qui t'importe est de savoir que cela restera entre nous. Fie-toi à moi. »

Si Chaemhet soupçonnait Mia, il ne le dit pas. Pour finir, il écarta les paumes en un geste de résignation.

« Soit, je m'en remets à toi puisque je n'ai pas le choix. Mais en retour, crois-moi quand je t'affirme que je n'ai jamais vu ce talisman. Réellement, penses-tu que j'aurais été assez fou pour faire graver une telle inscription ?

— L'amour mène parfois à la folie.

— Non. Il aveugle, mais il ne rend pas fou. Du moins, pas au point de pousser un homme à rechercher une mort certaine.

— Je t'avoue, mon ami, que je ne sais plus que penser.

— Je t'ai parlé en toute franchise.

— Puisse Maât apporter à cette affaire une heureuse conclusion.

— Je le souhaite ardemment. »

Il n'y avait rien à ajouter. Les deux hommes s'étaient regardés en échangeant un timide sourire d'adieu, ne sachant quelles seraient les circonstances de leur prochaine rencontre.

Tout en repassant dans sa mémoire le fil de l'enquête, Huy écoutait distraitemment la diatribe du roi – car c'était bien de cela qu'il s'agissait, même si Ay s'exprimait sans hausser le ton. Il était assis sur son siège d'or et d'ébène, derrière le bureau en cèdre massif surchargé, comme toujours, de rouleaux de papyrus. C'est quand il méditait un

plan qu'il se livrait à des allées et venues incessantes, frottant ses mains en un bruissement de feuilles sèches. À côté du scribe, Paser demeurait impassible, mais Huy sentait que l'homme se réjouissait de sa déconfiture, bien qu'il partageât aussi le blâme pour cet échec. Non, Oubenrech n'était pas tirée d'affaire... Huy se sentit navré pour elle. Victime de sa gentillesse, elle ne cessait d'être une dupe. Peut-être Paser avait-il exhumé assez de corruption pour satisfaire le roi ? Huy se croyait à même de démontrer l'innocence de la prostituée, mais à quoi bon, si le pharaon était déterminé à frapper, pour l'exemple ?

Ay énumérait les nombreux détails qui, soutenait-il, permettaient de remonter jusqu'au meurtrier. Huy savait pour sa part que c'était impossible. Il croisa le regard compatissant de Kenna assis à sa table, un pinceau en jonc calé derrière l'oreille, ses mains tachées d'encre pour une fois inactives... À nouveau, Huy s'abîma dans ses pensées, concernant un autre des principaux protagonistes de ce drame.

Sahourê... Sans le taxer d'arrivisme, il fallait reconnaître qu'avec beaucoup moins de talent que Chaemhet mais une égale capacité à éviter les ennuis, il s'était élevé presque aussi haut, et sur la même échelle. Il devait en partie sa position de Grand de la Troisième Maison à sa famille, car sa mère était une cousine de l'avant-dernière épouse du roi. Là résidait bien sûr une cause de tension. La création de la Deuxième Maison avait relégué celle-ci au troisième rang. La Troisième Épouse, Giloukhipa, était une princesse du Mitanni, allié dont ils étaient désormais coupés par les guerres aux frontières du nord. Les liens diplomatiques étant provisoirement affaiblis, Ay ne risquait pas d'infliger une offense en la faisant déchoir de son rang. De plus, bien qu'elle lui eût donné six enfants, tous étaient morts en bas âge et le temps de la fécondité était pour elle révolu.

Giloukhipa avait dû renoncer au titre de Deuxième Épouse, et la reine Ankhsenamon avait désormais la préséance sur elle, de plein droit. La Mitannienne s'y était résignée. Toutefois, Sahourê avait baissé dans la hiérarchie en même temps que sa maîtresse. N'avait-il pas de quoi nourrir un grief contre celui qui avait pris sa place ?

Sahourê, Chaemhet et Huy étaient ensemble à l'école des scribes. De très jeunes gens, pour qui l'avenir s'annonçait rassurant et tracé d'avance. L'exemple du passé ne leur donnait aucune raison d'en douter. Depuis des millénaires, la Terre Noire était ancrée sur l'immuabilité. À leur tour, ils deviendraient des rouages de la grande machine, évolueraient avec elle telles les herbes au gré du Fleuve, sereins dans leur anonymat, heureux de perpétuer la stabilité et le calme de leur belle nation. Mais le règne du Grand Criminel avait voué aux flammes toutes les valeurs établies. Le pays, à ce jour, en tremblait encore sur ses bases. Au dire des prêtres, cette souillure ne disparaîtrait qu'à la mort de toute la génération qui l'avait connue.

Chaemhet et Sahourê s'étaient sortis indemnes de ce désastre. Au long des douze années écoulées depuis, ils avaient bâti des carrières exceptionnelles. Quant à Huy, il n'avait pas envie de repenser à la tourmente qui avait été tout près de le briser.

Bien entendu, le fait d'avoir été compagnons d'études ne signifiait pas qu'ils étaient amis. Chaemhet et Huy étaient très liés, à l'époque. Sahourê restait en marge ou, plutôt, au centre de tout, mais sans en faire vraiment partie. Dans les fêtes, il jouait les boute-en-train ; pourtant il arrivait et partait seul. Son attitude envers les gens était toujours ouverte et affable. Qu'y avait-il en réalité, derrière ce masque souriant ? Pas une seule fois, Huy n'avait vu Sahourê s'emporter ou pleurer. En tout cas, dans l'âge mûr l'homme était aussi solitaire qu'à l'adolescence. Contrairement à ses pairs, il n'avait pas fondé de famille et était resté célibataire.

Le matin où Huy comptait lui rendre visite débuta sous de bien étranges auspices. Le ciel avait échangé son bleu dur habituel contre un gris pâle et terne, où le soleil n'était qu'un disque blanc sans éclat. Tandis que le scribe parcourait les rues, de nombreux passants levaient la tête vers Nout avec anxiété, comme s'ils s'attendaient à une catastrophe imminente. Vu la fraîcheur de l'air, Huy avait troqué sa tunique de lin contre une autre, en laine légère. Les marchés manquaient d'animation. Les bâtiments, privés de leur couleur vibrante, avaient un air sinistre et délabré. Des hommes portant des abris en papyrus roulés sur leur dos portaient pour les champs, où des silhouettes courbées travaillaient dans l'urgence.

Huy coupa par le port et s'arrêta pour observer les scribes mesurant le niveau des eaux, qui avaient entamé leur décrue. Les degrés du puits communiquant avec le Fleuve indiquaient une baisse d'une demi-coudée. Huy connaissait un des hommes de vue et ils se saluèrent d'un signe de tête. Un matou galeux croisa sa route en bondissant pour se glisser dans un étroit passage entre deux dépôts de marchandises, sur le quai. Une fois à l'abri, il s'immobilisa, aux aguets, ne révélant plus sa présence que par un bout de queue fouettant l'air. Huy tourna vers l'est et s'engagea dans une des rues sinueuses qui montaient vers le quartier du palais.

Les murailles rouges aussi hautes que des falaises lui parurent oppressantes, ce jour-là, avec leurs colosses de pierre au regard lointain. Dans la grisaille, on eût dit les murs d'une prison. Huy emprunta la Troisième Porte, puis l'avenue rectiligne conduisant à l'édifice où le bureau de Sahourê était situé. Il commençait à sentir la caresse du soleil sur son dos et, tout en marchant, leva la tête vers les nuages, où apparaissait enfin une échappée de bleu. Un tel début de matinée ne présageait rien de bon. Machinalement, Huy effleura son œil d'Horus avant de pousser la grande porte en cèdre, aux charnières

de bronze.

Le scribe fut surpris par le froid qui régnait à l'intérieur, au lieu de l'agréable fraîcheur coutumière. Il y avait peu de monde. Huy indiqua au préposé chargé de l'accueil qu'il était attendu, et par qui.

« Archives Culturelles ? demanda l'employé, qui l'avait reconnu.

— Non. Émissaire du roi.

— Ah ! C'est en rapport avec la mort de Géoua ?

— Oui.

— Eh bien, Sahourê n'y est pour rien !

— J'en suis convaincu.

— Il ne ferait pas de mal à une mouche. Et d'ailleurs, il ne connaissait pas Géoua.

— Vraiment ? Le Directeur du Harem semblait pourtant connu de tous.

— Méprisé de tous, tu veux dire.

— Il n'en était pas moins un serviteur du roi. À travers lui, le meurtrier a porté atteinte au souverain.

— Il lui a plutôt rendu un signalé service. »

Heureux de ne pas être accompagné de Mézai, Huy considéra avec un brin d'étonnement cet employé si franc.

« Tu devrais surveiller tes propos, lui recommanda-t-il.

— Je te parle ainsi parce que tu es seul, car il est bon que tu le saches. Sahourê ignore la perfidie.

— Ta loyauté envers ton maître est tout à ton honneur.

— Il est digne de louanges. »

Franchissant le vestibule, Huy réfléchit au plaidoyer un peu trop véhément de l'employé. Lui avait-on fait la leçon ? Un homme tel que Sahourê pouvait juger utile de faire vanter ses mérites avant ce genre d'entrevue.

Le scribe pénétra dans une grande pièce très lumineuse. Elle était peinte en jaune et ses fenêtres, plus larges que la moyenne, étaient orientées au nord. On apercevait le joyeux désordre des toits de la cité, avec leurs piles de bouse séchée et leurs tas de petit bois, leurs cordes à linge et leurs statuettes des divinités du foyer. Sur nombre d'entre eux, des femmes et des hommes filaient, secouaient des draps, jouaient avec des enfants ou guettaient anxieusement l'apparition du soleil.

En haut des murs du bureau, une frise bleu et vert décrivait une chasse à l'hippopotame. Ici, un animal blessé mugissait avec fureur dans les marais ; là, un autre renversait une fragile nacelle en papyrus et broyait un chasseur entre ses énormes mâchoires, tandis que, de l'embarcation voisine, les compagnons du malheureux observaient la scène avec une inquiétude compassée, tout en agitant leurs lances, prêts à le venger. Les détails du Fleuve – les berges frangées de

roseaux, les oiseaux blancs, les eaux tumultueuses – avaient été représentés à plus petite échelle pour accentuer l'impression d'un grouillement de vie. Des centaines d'hippopotames étaient abattus tandis que, sur les rives, des crocodiles verts agglutinés en une foule compacte attendaient un destin similaire.

Les meubles, clairs eux aussi, étaient fabriqués dans un bois blond que Huy ne connaissait pas et qui réverbérait la lumière. Sur le bureau, les documents étaient rangés en rouleaux nets à côté des casiers à pinceaux et des encriers agencés avec une symétrie parfaite. L'impression de clarté et d'ordre qui émanait de cette scène était presque écrasante.

Près d'une des fenêtres, des tabourets bas et une table étaient disposés de façon moins formelle. Une cruche de vin indiquait que Sahourê avait pris le premier rafraîchissement du matin. D'évidence, il venait de se lever pour s'avancer vers la porte à l'annonce de l'arrivée de Huy. Celui-ci n'eut pas à attendre un instant, mais fut immédiatement invité à entrer.

Sahourê en imposait par sa stature. Il était grand, même pour un habitant de la Terre Noire, mais il n'avait pas la minceur habituelle des hommes de haute taille. Tout en lui était saisissant. Plus carré d'épaules que Paser, il avait des jambes épaisses et de longs pieds. Dans ses mains énormes, un pinceau avait la fragilité d'un fêtu de paille. Son estomac eût paru trop lourd, n'étaient son torse et ses reins puissants. Son visage également était large et charnu. Son nez était un monument, ses yeux, deux hémisphères de lumière sombre. Seules ses lèvres, dissimulées en partie sous une barbe fine, étaient petites et minces, malgré le sourire affiché en permanence. Le volume de sa voix allait de pair avec sa carrure. Huy avait oublié combien cet homme était fort et bruyant. De même, il avait oublié sa désagréable habitude de se tenir trop près de son interlocuteur, lui donnant l'impression de l'écraser sous sa masse.

« Huy ! Que de temps a passé, depuis notre dernière rencontre ! On me dit pourtant que tu es dans notre capitale depuis un cycle de saisons. Tu as manqué à tes devoirs en me négligeant à ce point ! »

Huy hésita à lui rappeler qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie, ce que Sahourê savait fort bien, car sa réflexion eût été embarrassante pour chacun d'eux. À son vif soulagement, le Grand Intendant n'attendait pas de réponse. Il s'empressa de servir lui-même du vin à son hôte, ignorant le geste esquissé par l'échanson pour s'en charger.

Huy n'avait pas envie d'alcool, mais était forcé de boire, par politesse. Ainsi, Sahourê faisait en sorte de donner à cette entrevue un tour moins solennel. Bien plus, en suggérant que Huy avait failli à ses obligations en s'abstenant de lui rendre visite, il mettait le petit scribe

en situation d'infériorité, même si, de son côté, Sahourê n'avait pas cherché non plus à renouer avec lui depuis son retour de Méroé. Tout cela agaçait prodigieusement Huy.

Mais, changeant de tactique, Sahourê coupa court à l'échange de compliments auquel s'attendait le scribe. Ayant invité son visiteur à s'asseoir, il se pencha en avant et dit de but en blanc :

« Je sais que, par ordre du pharaon, tu enquêtes sur l'affaire Géoua. En quoi puis-je t'aider ? »

Aussitôt, il se tourna vers son secrétaire, qui était entré avec Huy, pour lui chuchoter des instructions. Après quoi il se retourna vers son hôte, un sourire aux lèvres, et s'installa confortablement tandis que le secrétaire sortait en hâte et que l'échanson remplissait leurs coupes. Sahourê était vêtu d'un long pagne jaune – sur lequel débordait son ventre –, agrémenté de franges bleues, vertes, orange et or. Le cuir blond de ses sandales pointues tranchait sur ses pieds sombres. Ses bracelets d'or étincelaient dans les rayons du soleil enfin vainqueur. Tout ce qui entourait Sahourê était un peu trop éclatant au goût de Huy.

« Bien ! reprit le Grand Intendant, se composant un air grave. Tu as toute mon attention. »

Huy avait profité du bref échange avec le secrétaire pour examiner rapidement la pièce. Il savait désormais ce que cachait cet ordre trop parfait : en réalité, Sahourê n'avait strictement rien à faire.

« Tu as raison, je viens à propos de Géoua.

— Oui. Le nain assassiné.

— Le connaissais-tu ?

— Pas du tout, affirma Sahourê avec un sourire.

— Il était pourtant, comme toi, un haut fonctionnaire du roi ?

— Nos charges respectives concernaient des domaines fort éloignés.

— Le roi appelle-t-il souvent la reine Giloukhipa auprès de lui ? » interrogea Huy, tentant une manœuvre différente.

Sahourê détourna les yeux.

« Non. La Troisième Épouse occupe la même position honoraire que l'Épouse Principale. »

Huy ne dit mot. Si Ay avait jamais aimé une femme, c'était Ti, qu'il avait épousée longtemps avant de rêver au Trône d'Or. De leur union étaient nées deux filles, grâce auxquelles il avait pu s'élever.

« Géoua était sans doute beaucoup plus souvent que toi convoqué par le roi, remarqua Huy, les yeux pétillant de malice.

— Ils communiquaient par messagers interposés, rectifia Sahourê, le sourire légèrement crispé. Géoua n'était pas l'intendant d'une Épouse Royale.

— Aimes-tu travailler ici ? » demanda le scribe, dégustant son vin

tout en se demandant s'il oserait prendre, avant d'y être invité, un des petits gâteaux au miel que le serviteur avait apportés.

Sahourê fronçait les sourcils.

« Suis-je tenu de répondre à cette question dans le cadre de ton enquête ?

— Je te la posais en ami », précisa Huy, un rien narquois.

Cette fois, le sourire de Sahourê ne parvint pas à masquer son embarras.

« J'ai travaillé des années pour accéder à cet honneur.

— Il est vrai. Ces gâteaux sont très alléchants...

— Sers-toi, je t'en prie ! »

Huy en choisit un gros, dans lequel il mordit à belles dents. Ce gâteau était excellent – léger, avec juste assez de miel pour donner du goût sans dégouliner sur les doigts. Décidément, le scribe commençait à apprécier cette conversation. Conscient que son interlocuteur était devenu plus circonspect, il reprit :

« Un honneur extrêmement gratifiant, je suppose. Tout de même, quelle frustration tu as dû ressentir quand le pharaon a pris Ankhsenamon pour femme !

— Pharaon est le dieu sur terre. Ses moindres désirs ont force de loi.

— Certes. Mais la déception est un sentiment humain... »

Huy était allé trop loin. Sahourê battit des paupières et répliqua :

« J'ai pour devoir de rester loyal envers le souverain et l'épouse royale que je sers. Je ne cherche pas plus loin. »

Mais la raideur de son attitude ne fit que confirmer les soupçons du scribe. Toute cette rancœur était-elle dirigée contre Ay ou contre Chaemhet ? On ne pouvait reprocher à ce dernier d'avoir intrigué pour l'emporter sur Sahourê – du moins, pas à la connaissance de Huy. En outre, même si Chaemhet était déchu de ses fonctions, rien ne garantissait que Sahourê obtiendrait son poste. Si Ay avait voulu le placer au service d'Ankhsenamon, il l'y aurait nommé dès le début.

Il était temps d'en revenir à Géoua, ce que Huy ne manqua pas de faire, mais durant le temps qui lui restait il ne put rien tirer d'intéressant de son compagnon. Celui-ci avait le don d'éluder si habilement les questions que Huy n'était pas plus avancé qu'avant. Malgré sa contrariété, le scribe ne trouva pas moyen de mettre son ancien camarade d'études au pied du mur, dans cette situation d'autant plus ambiguë qu'ils étaient censés être amis. Il ne se faisait toutefois aucune illusion sur ce point, pas plus que Sahourê.

Les deux hommes se séparèrent froidement. Il semblait à Huy qu'un élément déterminant lui avait échappé – détail qu'il ne mentionnerait pas dans son rapport. Ay exigerait qu'il reprenne l'interrogatoire et, en tant qu'agent officiel du roi, il se sentait pieds et

poings liés. En effet, les détails troublants qu'il entrevoyait confusément sortaient du cadre strict de cette affaire, et aux yeux du pharaon l'enquête prendrait fin sitôt le mystère du meurtre éclairci.

Le cœur de Huy revint au moment présent. Ay concluait sa harangue. Comme c'était à prévoir, il leur accordait de mauvaise grâce quelques jours de plus. Huy n'en était pas moins inquiet. À supposer que Sahourê fût impliqué dans le meurtre, comment le prouver à temps pour sauver Oubenrech ? Et, au fond, le scribe doutait que l'intendant fût coupable. Pourquoi sa rancœur contre Chaemhet se serait-elle retournée contre Géoua ? Non, Sahourê n'avait eu aucune raison de le tuer. Même Paser n'avait pu déterrer le moindre scandale malodorant à son sujet. Peut-être Géoua s'y était-il lui aussi cassé les dents.

Mais si Sahourê avait découvert avec qui Chaemhet avait une liaison, alors, en vérité, Seth-le-démon s'était mis de la partie.

Les jours s'écoulaient insidieusement. La saison de *peret* progressait sans que Chaemhet y prît garde. Bientôt sonnerait l'heure du retour pour la reine Ankhseamon. De nouveau, il se réfugierait dans le travail, cherchant à oublier son dilemme dans ce faux-fuyant réconfortant. Il se sentait toujours déchiré entre sa femme et sa maîtresse. Le ventre de Mia était rond. Le temps de la délivrance approchant, on répétait des incantations magiques et le prêtre de Thouëris étudiait le dessin des veines, sur les seins de la future mère, pour déterminer le sexe de l'enfant à naître.

Chaemhet n'avait guère revu Huy. L'enquête n'avait abouti à rien, mais rares étaient ceux qui le savaient. Le scribe était retourné à ses fonctions aux Archives Culturelles, après avoir essuyé un ultime sermon sur son incompetence. Déçu, le pharaon s'était néanmoins abstenu de toute exécution sommaire. Paser avait été muté dans un poste mézai de la petite ville de Tanis, près du Delta. Oubenrech, la prostituée, s'était vu infliger cinq plaies et cent coups de bâton. Géoua avait eu droit à un modeste enterrement, organisé en hâte. En raison de sa petite taille, le processus était beaucoup moins long que le rituel de soixante-dix jours. Il n'avait pas de famille pour le pleurer, et l'État avait pris en charge les frais d'embaumement. Il reposait désormais à l'extrême limite du Grand Lieu, dans un étroit tombeau, avec des offrandes de pierre pour apaiser son *ka*. La prière apposée au fronton enjoignait aux passants de prononcer son nom afin de perpétuer sa vie dans les Champs d'Éarrou. Mais en réalité, le sentier presque effacé qui y menait était rarement emprunté, hormis par les ouvriers des tombes. Géoua serait oublié et personne ne le regretterait. Tous ses biens avaient été transférés dans les coffres de l'État, et son poste était désormais occupé par un scribe entre deux âges, exhumé de la Maison de la Correspondance en récompense de ses longues années de bons et loyaux services. Ay ne voulait pas voir son harem éclaboussé par un nouveau scandale et, longtemps, personne ne fut autorisé à y entrer ou à en sortir.

Chaemhet en éprouva un certain soulagement, mais, au vu des lettres que Teyé s'arrangeait pour lui faire parvenir, il était clair qu'elle n'avait nulle intention d'être abandonnée. Ce qui le rongait le

plus, c'était la mystérieuse amulette. Il savait Huy digne de confiance, mais craignait de la voir tomber entre d'autres mains. Si Huy commettait la moindre imprudence... Mia connaissait-elle l'existence du bijou ? Elle n'y avait jamais fait allusion, et lui-même s'était bien gardé d'évoquer ce sujet. On ne réveille pas le crocodile qui dort ! Peut-être espérait-il que, s'il feignait assez longtemps de ne pas s'en préoccuper, son problème se résoudrait tout seul et disparaîtrait. Mais, au fond de son cœur, Chaemhet savait qu'il subsisterait tant que Teyé vivrait.

Sahourê n'était pas passé à l'action, néanmoins c'était un piètre réconfort. Aussi longtemps que l'accès du harem demeurait interdit, il ne pouvait rien, même s'il nourrissait de sombres visées. Chaemhet avait tenté de cultiver ses bonnes grâces en l'invitant deux fois à dîner, et Sahourê avait réagi avec la jovialité impénétrable qui était chez lui une seconde nature. Cependant, il ne lui avait pas rendu la politesse. Quant à Huy, il n'avait plus jamais reparlé de Teyé et semblait désireux de se démarquer de l'affaire. En vérité, celle-ci ne le concernait en rien ; il avait fait la preuve de son amitié en gardant le secret.

Dans les champs, déjà apparaissaient les premières pousses vertes, tel le léger duvet sur les joues de l'adolescent dont la voix commence à muer. Le Fleuve scintillait au soleil et le peuple était heureux. À cette époque de l'année, comment envisager l'avenir avec tristesse ? Chaemhet s'obstinait à ignorer son problème mais, comme une épine au pied, celui-ci se rappelait constamment à lui. Cette indécision faisait désormais partie de sa vie. Il se laissait guider par les événements, surtout s'ils lui fournissaient un prétexte pour retarder encore l'instant de la décision.

Les paysans récoltaient les premières moissons quand Ay mit fin à l'isolement du harem. Aussitôt, Chaemhet devint nerveux – à juste titre. Dès le lendemain, un des petits garçons qui servaient de messagers dans la cité se présenta à son bureau. Comme le secrétaire l'expliqua d'un ton d'excuse mêlé de curiosité en le faisant entrer, il tenait absolument à remettre sa lettre en main propre. Chaemhet devina avant même de l'avoir vue de qui elle provenait, et frissonna en songeant au risque. Il prit la lettre, dit à son secrétaire de donner à l'enfant un *hin*^[26] de bière rouge, puis, une fois seul, décacheta le message.

Quelques lignes étaient tracées sur un fragment de papyrus presque translucide à force d'avoir été réutilisé. Comme c'était à craindre, on suggérait une rencontre à l'endroit habituel, et le plus tôt possible. Le jour même ? Qu'il envoie la réponse par Imbou. Le temps avait été si long ! On avait hâte de le voir.

Le ton de la lettre était à la fois suppliant et menaçant. Cette fois, il

fallait se tirer de ce guépier. Chaemhet serait-il capable d'assez de fermeté ?

Il était impossible d'éviter une rencontre et vain d'atermoyer. De retour chez lui, Chaemhet profita de l'absence de Mia pour appeler Imbou et lui dicter le message à transmettre à Teyé – rien de plus que l'heure où il se trouverait à l'endroit convenu, ce soir-là. Il n'apprécia pas l'expression réprobatrice de son serviteur. Dorénavant, devrait-il également se montrer méfiant à son égard ? Non. Il avait trop besoin de lui pour ne pas le mettre dans la confiance. Il fallait une fois pour toutes en finir avec Teyé. Que de plaisirs déraisonnables se transformaient en un joug impossible à secouer !

Chaemhet en était venu à détester cette chambre familière. La simple vue du lit réveillait sa mémoire, évoquant péniblement le temps où il agissait sous l'emprise d'un démon. Le souvenir du dernier rendez-vous, commencé par des accusations et conclu par des ébats amoureux, affligea son cœur. Était-ce encore de l'amour ? Sûrement pas. Non, il ne se laisserait plus manipuler.

Il ne parlerait même pas de l'amulette à Teyé. À quoi bon ? Elle prétendrait tout ignorer, de même qu'elle s'était défendue d'avoir livré leur secret à Géoua.

Elle portait un long fourreau de lin blanc translucide, qui laissait deviner les contours de son corps. Nouée à la taille, une cordelière tressée de rubans marron rappelait les franges de la robe et les bracelets d'émail et d'or dont Teyé s'était parée. Sur le manteau court qui couvrait ses épaules, elle avait posé un collier bleu et vert, au doux éclat vernissé rehaussé par un liséré d'or. Sa perruque opulente tombait tels les pans d'un rideau sombre sur son dos et sur ses seins. Elle avait franchi la porte, altière et lointaine, mais dans ses yeux se lisait une invite. Circonspect, Chaemhet l'observait sans parvenir à soutenir son regard.

« Que de temps a passé depuis que nous nous retrouvions ici ! lui dit-elle. Je suis longtemps restée prisonnière.

— À présent Ay t'a libérée, remarqua-t-il sans feindre une satisfaction qu'il était loin d'éprouver.

— La surveillance est plus stricte. Même mes représentations à l'extérieur avec mes musiciennes seront limitées. Pour ce rendez-vous, j'ai surmonté maintes difficultés. Mais tu comptes tellement, pour moi ! »

Il tressaillit. Ces paroles amoureuses pesaient sur lui aussi lourd que des chaînes.

« Je me consume pour toi, Chaemhet... »

Elle se tenait très droite, près à le toucher, cherchant à le tenter afin qu'il la prît dans ses bras, mais il ne bougea pas. Il eut conscience

de l'humiliation de Teyé, impuissante à le séduire.

« N'as-tu rien à me dire ? » insista-t-elle.

Non, en vérité, ou si peu, et il ne pouvait le lui dire en face. Il chercha au plus profond de lui, en pure perte. Il la regarda, désespéré, se haïssant d'avoir encore le désir de sa peau douce, contre toute attente et en dépit de sa volonté.

« Je ne veux plus continuer ainsi, répondit-il.

— Je sais, dit-elle en baissant les yeux, si affligée, si seule qu'il en eut le cœur brisé. Et moi, je resterai prisonnière, prisonnière de la Terre Noire et du harem. Oh ! Comme je languis loin des vertes collines de mon pays ! J'aimerais tant y retourner et te le montrer !

— Je le voudrais bien, dit-il sans réfléchir, puis, voyant l'espoir renaître dans les yeux de la jeune femme, il ajouta très vite, pour se rattraper : Hélas ! C'est un impossible rêve. Crois-moi, j'en suis navré. »

Elle resta silencieuse. Mais, loin de se résigner, elle lui demanda en le regardant dans les yeux :

« Pourquoi serait-ce impossible ?

— Rappelle-toi où nous sommes, et qui nous sommes.

— En quoi cela devrait-il nous arrêter, si nous aspirons à changer de vie ? Nous nous appartenons... Nous avons échangé le serment.

— Je n'ai échangé le serment qu'avec Mia !

— Mais tu ne lui appartiens pas. »

Teyé se rapprocha, et l'espace entre eux devint plus court que la lame d'un poignard. De sa robe montait le parfum suave de la grenade. Pour la première fois, Chaemhet remarqua les minuscules turquoises fixées dans sa perruque.

« Il te serait facile de rompre tous les liens qui t'attachent à elle.

— Cela me rapprocherait-il de toi pour autant ? Tu es une concubine royale.

— Aussi longtemps que je fais partie du harem...

— À quoi veux-tu en venir ? »

Elle fit les cent pas, s'approcha de la fenêtre pour contempler la rue. Le soleil déclinant baignait son visage d'un éclat doré. Chaemhet voulait-il perdre tant de beauté et de passion ? Sa position sociale et la vie qu'il menait avec Mia valaient-elles ce sacrifice ? Il se reprit avec un sursaut, effrayé de se poser de telles questions. Il était un haut dignitaire de la Terre Noire ! Il avait une famille, deux fils nés de sa propre chair et qui rappelleraient son nom lorsqu'il serait au pays des Morts. Chaemhet prononça son Nom en lui-même. Il ne suivrait pas cette femme au risque de se perdre.

Mais peut-être rien qu'une seule, une dernière fois, pourrait-il posséder ce corps splendide ?

Comme si elle lisait en lui ses moindres désirs, Teyé dégrafa son

mantelet et le laissa tomber. Chaemhet but des yeux ses épaules et ses seins. Elle dénoua sa ceinture, et son fourreau glissa jusqu'au sol. Alors elle se tourna vers lui, nimbée d'or par la lumière. Elle le regarda comme une petite fille et lui ouvrit les bras.

« Tiens-tu à ce que ce corps appartienne à tout jamais au pharaon ? »

Et de nouveau Chaemhet succomba.

Plus tard, dans la pénombre, il ne songeait plus qu'au moyen de partir loin de cette chambre, conscient de payer chèrement le prix de sa concupiscence. Les effluves mêmes qui lui avaient paru si doux l'incommodaient, à présent. Leur haleine était malodorante et froide était leur sueur. Mais Teyé continuait à l'étreindre.

« Ce rêve est à notre portée, murmurait-elle. Tu es de taille à lui donner réalité. Un marchand de Keftiou, digne de confiance et possédant un navire, nous ferait descendre le Fleuve jusqu'au Delta, puis traverser la Grande Verte. Tu n'aurais pas à indiquer notre identité, tu sais ; pourvu que tu le paies généreusement, il ne poserait pas de question.

— C'est irréalisable, persista-t-il, se dégageant des bras qui l'enlaçaient. Je ne peux tout quitter du jour au lendemain. Et, jusqu'à nouvel ordre, Ay continue à te vouloir dans sa couche. Comment ton absence passerait-elle inaperçue ? »

En son for intérieur, Chaemhet se demanda par quelle ruse elle avait pu organiser ce rendez-vous. Il avait eu tort de ne pas l'interroger plus tôt. Maintenant, l'occasion était passée.

— Nous trouverions un moyen ! Ô, mon bien-aimé, pourquoi ne fuirions-nous pas ensemble ? Crois-tu qu'il lancerait ses vaisseaux-faucons[27] à notre poursuite ? Ou que ses chars voleraient vers le nord pour donner l'alerte à Perou-Néfer[28], afin qu'on nous y intercepte ?

— Ce n'est que trop probable. La fureur du roi ne connaîtrait pas de borne. Sais-tu quel sort nous attendrait, s'il nous reprenait ? »

Il se leva à seule fin de s'éloigner d'elle. Il traversa la chambre et se nettoya. Comment justifierait-il sa longue absence à Mia ? Peut-être ne lui demanderait-elle rien, préférant ne pas savoir. Accablé de honte, son *ba* se recroquevillait en lui.

« Le Fleuve est long. Le Fleuve est large.

— C'est impossible.

— Pourquoi couches-tu avec moi, si tu ne veux pas de moi ? »

Il ne sut que répondre.

« Je ne supporterai pas cette vie plus longtemps, dit-elle, soupirant dans l'obscurité et le silence. J'aimerais te montrer mon pays et vivre là-bas, libre, avec toi. »

Chaemhet considéra cette perspective avec une horreur muette. Certains de ses amis avaient séjourné dans les contrées barbares qui s'étendaient outre-mer. Il tenta de se représenter les villages misérables, les collines desséchées par le soleil, la culture primitive, et son pouls s'affola.

« Si seulement tu devinais ma solitude !

— On te chasserait de Keftiou. Tu as été offerte au pharaon.

— Mon île n'est pas aussi petite que tu le crois. Je connais des endroits où nous pourrions vivre à l'insu de tous.

— Jusqu'à la fin de notre existence, nous resterions des fugitifs.

— Peut-être. Mais tu ne tiens pas à moi et tu ne veux pas partir. Tu penses que ta vie est ici.

— Oui.

— Je préférerais mourir que continuer ainsi. Je préférerais que nous mourions tous les deux.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Prétends-tu m'apprendre ce qu'il y a dans mon cœur ? »

Chaemhet avait hâte de s'échapper, et tant pis si ses questions demeuraient sans réponse. Il s'habilla rapidement, réconforté au contact de ses vêtements dans lesquels il se sentait moins vulnérable. Il écoutait à peine ce que lui disait Teyé, aspirant plus que tout au silence et à la fraîcheur de la nuit. Il étouffait dans cette chambre, qui pour lui n'était plus qu'une prison.

Il ignorait comment Teyé projetait de regagner le harem, mais en atteignant la rue, il remarqua une litière sombre et deux porteurs adossés au bâtiment d'en face. Chaemhet ne leur laissa pas le temps de tourner la tête dans sa direction. Teyé les avait-elle achetés, eux aussi ? Quelle excuse avait-elle inventée pour se rendre dans ce quartier de la cité ? Eh bien, elle n'aurait plus à chercher de prétexte, car il en avait fini avec elle ! Dès le lendemain matin, il chargerait Imbou de résilier le bail. Ensuite, il enverrait un message à Teyé. Elle n'aurait qu'à se faire une raison. Une partie de son être se riait de lui : penser qu'un homme investi de tels pouvoirs s'était laissé mener par le bout du nez ! Mais il avait moins été l'esclave de Teyé que de son propre désir.

Il prit la fuite dans la ruelle étroite, butant sur les pierres, sursautant quand un chien enchaîné dans une cour aboyait furieusement sur son passage. La lune était haute et pleine et le dieu Khonsou baignait la cité de sa froide lumière d'argent. Dans chaque ombre au bas des murs, Chaemhet imaginait un espion. Loin au-dessus de lui, les étoiles luisaient dans le corps de Nout, celles qui ignorent la lassitude poursuivant leur course au milieu de leurs compagnes fixes.

Il allait d'un pas vif à travers les rues désertes. Une fois, croyant entendre un bruit derrière lui, il s'arrêta pour écouter. Pourtant, il eut

beau tendre l'oreille, il ne perçut que le silence et le rythme de son cœur battant la chamade. Il se força à ralentir, mais au bout de quelques pas il accéléra, le souffle court et la gorge sèche. Une douleur cuisante lui brûlait la poitrine. Quelque part derrière lui, dans les ténèbres, il devinait une présence.

La nuit rendait étranges et inquiétantes ces rues pourtant familières. Pourquoi n'y avait-il pas de patrouille mézai, de mendiant, ou même de passant comme lui-même ? Pourquoi n'avait-il pas emmené Imbou avec lui, commandé une litière ou une chaise à porteurs ? Non. Pour Imbou, passe encore, mais l'idée de s'en remettre à la discrétion d'un inconnu lui était intolérable. Nul ne devait savoir. Cela suffisait amplement d'avoir été percé à jour par Géoua ! Et même si celui-ci était mort, comment être certain qu'il n'en avait parlé à personne ?

Chaemhet songea au *ka* du défunt, solitaire et sans amour dans l'étroit tombeau, mangeant sa nourriture de pierre, buvant son vin peint, attendant en vain que son nom fût prononcé par des habitants du monde des Vivants. Géoua resterait-il dans sa maison d'éternité ou reviendrait-il hanter son meurtrier ? Chaemhet ferait porter une offrande à son tombeau – des miches de pain blanc et du lait. Non seulement cela apaiserait le défunt, mais une telle marque de respect envers son ancien collègue serait tout à son éloge.

Ses pensées l'avaient absorbé pendant que ses pas l'entraînaient, et soudain il s'aperçut qu'il était presque arrivé. Enfin, il ralentit. L'enceinte du palais se dressait, haute et noire, au-dessus de lui. Au portail, deux soldats montaient la garde, l'arme au clair, tandis qu'à proximité leurs camarades étaient assis autour des braises rougeoyantes d'un brasero. Il ne faisait pas froid, mais le feu prodiguait du réconfort et de la lumière.

À quelque distance de là, l'ombre qui avait veillé amoureusement sur le Grand Intendant au long des rues désertes s'enfonça à nouveau dans la nuit.

Les sentinelles reconnurent Chaemhet et le contrôle fut de pure forme, mais les quelques mots échangés avec ces hommes l'apaisèrent. Désormais, il était en sécurité. Les soldats s'interposaient entre lui et l'être ou la chose qui le suivait, si ces pas n'étaient pas le fruit de son imagination.

Il allait au milieu des gens et des lumières. Il était moins en retard qu'il le craignait. Mia ne lui demanda pas d'où il venait. Il fut frappé par son indifférence. Depuis quand était-elle ainsi ? En vérité, il avait négligé son foyer tant il était possédé par le désir des sens. Depuis combien de temps n'avait-il pas entraîné son épouse vers leur couche ?

Il avait oublié qu'ils attendaient des invités pour le dîner. Ceux-ci

n'étaient pas encore là et il eut le temps de se baigner avant de se changer, se débarrassant de l'odeur et du souvenir de Teyé. Il savoura la fraîcheur du lin neuf sur sa peau, revigoré rien qu'à le porter. Le serviteur qui l'assistait dans sa toilette lui massa le dos avec quelques gouttes d'huile et lui donna du parfum. La lumière de la lampe formait un halo réconfortant et, du salon, provenait la rumeur d'une conversation. Si les démons rôdaient encore dehors, au-delà du carré noir de la fenêtre, ici ils ne le suivraient pas.

Au même instant, ayant rejoint ses musiciennes à la fin de leur concert, Teyé franchissait l'enceinte du palais par une autre porte, dans sa litière.

Les moissons avançaient et tous ceux qui n'étaient pas retenus dans la cité par des affaires urgentes travaillaient aux champs, menant une course contre le temps pour couper les récoltes à maturité : blé, lin et orge. Dans le coin du jardin aménagé en potager, l'ail et les oignons croissaient avec exubérance et Huy, ne connaissant rien au jardinage, n'osait y toucher. Pendant ces mois les plus doux de l'année, le scribe envoyait les hommes et les femmes qui travaillaient en plein air, et par-dessus tout les bateliers, qui aspiraient la brise du Fleuve à pleins poumons.

Il s'en voulait de n'avoir pu élucider le meurtre de Géoua, toutefois il y avait assez à faire aux Archives Culturelles pour empêcher son cœur de remuer les cendres en quête d'une étincelle de vérité. La possibilité d'une tournée d'inspection dans les mines de turquoises du Nord-est l'incitait à redoubler de zèle. Par bonheur, il en avait été quitte pour une sermon. Il était soulagé d'avoir échappé au sort de Paser – l'exil dans une lointaine province, sa carrière brisée à tout jamais. Mais la mansuétude dont il bénéficiait n'endormait pas sa méfiance. D'évidence, Ay le jugeait encore utile et n'en avait pas fini avec lui.

Outre le meurtre de Géoua, le principal objet de ses pensées était le retour imminent d'Ankhsenamon et de sa suite. Il semblait incroyable que ce voyage, dont la durée paraissait interminable au départ, eût finalement passé en un clin d'œil. Selon la rumeur, Ay attendait avec impatience sa nouvelle reine. Le pharaon avait reçu plusieurs visites des médecins de la Maison de Vie, et l'on parlait d'un regain miraculeux de virilité.

Un vaisseau envoyé de Memphis avait volé sur les eaux afin de faire savoir quand la cérémonie d'accueil devait être préparée. Le matin du retour, Huy se leva tôt et se vêtit avec soin, rentrant son estomac ramolli par le manque d'exercice pour enfiler un nouveau pagne en lin blanc. Psaro le rasa de près et, son maître ne portant pour tout maquillage qu'un trait noir de *mesdemet*[\[29\]](#) autour des yeux,

insista pour qu'il se pare d'un mince collier d'or. Les domestiques étaient surexcités par le retour de Senséneb, et toute cette effervescence à nettoyer et à cuisiner mettait Huy de bonne humeur. La maison revenait à la vie. Il espérait que cette séparation aurait été bénéfique à leur couple, mais préférait éviter de s'interroger sur ses sentiments profonds, si tant est qu'il les connût.

Le vent s'était levé, soulevant dans les rues des tourbillons de poussière. Huy décida de ne pas se rendre au port à pied et commanda une litière, afin d'être protégé par les rabats de lin. Ce mode de locomotion inconfortable lui interdisait de regarder au-dehors, mais, du moins, il éviterait de se salir. Quand il arriva au port, le vent était tombé, ce dont il se réjouit car il était en avance. Sur les quais, les rares ouvriers le dévisagèrent avec curiosité, mais ils n'avaient pas le temps de bayer aux corneilles : tout le monde s'activait à éloigner les bateaux de charge des pontons afin que rien ne déparât la cérémonie d'accueil de la barge royale. Huy adressa un petit signe de tête au capitaine Païestounef, pour lequel il avait une grande sympathie, et s'installa dans une des tavernes de la place, où il commanda du pain de seigle et du lait au miel pour tromper l'attente.

À mesure que raccourcissaient les ombres, les badauds commencèrent à s'attrouper. Ils auraient été plus nombreux en une autre saison, car les moissons ne pouvaient être interrompues et peu de gens étaient disponibles, mais bien des ouvriers profitaient avec joie de cette occasion pour faire une courte pause. Les marchands ambulants vinrent grossir leurs rangs ; ils accouraient toujours lors de tels rassemblements, avec leur bâche, leur trépied et leur grand sac en cuir rempli de comestibles – épices, grenades ou poissons. Un petit marché surgit spontanément sous les yeux de Huy. Sur un étal étaient déployées des étoffes, un autre proposait des cruches et des pots à bière ; un homme qui avait entrepris de dresser une buvette fut chassé par le patron de la taverne voisine. Des chats et des chiens observaient cette agitation inaccoutumée avec une prudente curiosité.

Le commerce marchait au ralenti, et les nuées de mouches et de taons n'étaient pas pour arranger la situation. En voyant les insectes tourner autour des étals, Huy se rappela que son idéal de vie au grand air était purement sentimental. Il se félicitait de s'être oint d'huile de térébinthe pour se prémunir contre ce fléau. Les moustiques aussi étaient terriblement agressifs en cette saison et pendant la crue. Seuls les mois de *shemou* offraient quelque répit.

Le roi, accompagné de sa cour, arriva à la fin de la première heure de la barque-*matet*. Il apparut sur un char de cérémonie blanc et or, tiré par deux étalons fougueux empanachés de plumes d'autruche. Ces nobles bêtes étaient les descendantes des chevaux amenés par les Hyksos, les meilleurs du pays. Cette fois encore, le roi avait coiffé la

couronne bleue pour proclamer au monde entier, par le biais des ambassadeurs étrangers dûment assemblés, qu'il ne cesserait les hostilités au septentrion qu'après la reconquête de tous les territoires perdus par le Grand Criminel. Dans sa main, Ay arborait tel un dieu le sceptre-*ouas* à tête de chien.

Derrière le char du roi s'avançaient ceux de ses épouses, la reine Ti accompagnée d'Horichéri et de ses dames d'honneur, puis la reine Giloukhipa, avec à ses côtés Sahourê et une suite plus modeste. Partout resplendissaient le blanc et l'or, et les tuniques richement ornées flottaient au vent léger. À proximité du quai où accosterait la nef royale, Chaemhet, les traits tirés, attendait auprès des dignitaires de la Deuxième Maison.

Huy avait été désigné pour représenter les Archives Culturelles. De la position avantageuse où il s'était posté à l'annonce du cortège, il cessa de s'intéresser à Chaemhet, envers qui son amitié avait considérablement tiédi, pour se concentrer sur la reine Giloukhipa, qu'il observa en plissant les yeux. Elle portait une lourde perruque et, au-dessus d'une dépouille de vautour, la couronne blanche de Nekhbet, protectrice du Sud. En effet, la Troisième Épouse s'était vu conférer le titre honorifique de Grande Prêtresse de Nekhbet, malgré les rumeurs insinuant qu'elle vénérât toujours Ishtar et Tammouz, les dieux anciens de ses lointains ancêtres. D'autres, en revanche, affirmaient qu'elle avait adhéré en secret au culte d'Aton. Cependant, quand Mosé le Fou, porteur de cette foi, s'était enfoncé dans le désert du Nord-est suivi de disciples en haillons et d'ouvriers venus de l'est de la Grande Verte, Giloukhipa ne s'était pas jointe à eux. Ay avait envoyé un détachement à leur poursuite, mais la troupe les avait perdus sur le rivage de la mer Orientale et s'en était revenue, décimée par la maladie. Après cela, le pharaon avait cessé de se soucier d'eux.

La Troisième Épouse avait le teint plus sombre que les habitantes de la Terre Noire, et ses pommettes hautes, son nez fort et prononcé, ses lourds sourcils et son cou gracieux rappelaient les traits des femmes de son pays. Sa beauté paraissait éternelle et, de fait, rares étaient ceux qui connaissaient son âge. Huy supposait qu'elle vivait son quarantième cycle de saisons. Si noirs étaient ses yeux qu'on ne distinguait pas l'iris de la pupille, et ses pensées demeuraient un mystère. Ayant longtemps vécu sur la Terre Noire, elle en parlait couramment les langages. Ni les oreilles indiscretes ni les mauvaises langues du palais n'avaient réussi à produire davantage que de vagues rumeurs à son encontre. Bien des gens avaient vu avec regret Ankhseamon la supplanter, mais au pays des Deux-Terres, chacun dépendait du bon vouloir de Pharaon et nul n'y pouvait rien changer. Quant à Giloukhipa, elle supportait son sort avec la sérénité innée des peuples du désert.

En vérité, son cœur était indéchiffrable. Les secrets y étaient scellés comme dans un tombeau de pierre à l'intérieur d'un temple, dont les simples mortels ne pouvaient fouler le sol et qui opposait au monde extérieur de hauts murs aveugles et une porte close.

Une clameur montant de la foule salua l'arrivée de la nef royale et Huy tourna son regard vers les flots. La phalange de vaisseaux impériaux provoqua la débandade parmi les frêles embarcations du Fleuve, qui, une fois en sûreté près des berges, dansèrent sur l'onde tandis que leurs occupants se redressaient pour mieux voir le spectacle. Deux nacelles de papyrus se renversèrent et leurs passagers tombèrent à l'eau avec force éclaboussures, puis retournèrent l'esquif et remontèrent à bord, luisant sous le soleil. Ce jour-là, du moins, les crocodiles ne constituaient pas une menace : ce bruit et cette agitation les avaient fait fuir loin du port, où les ordures flottant sur l'eau les attiraient d'ordinaire en si grand nombre que des navires de patrouille devaient les disperser.

Un long laps de temps s'écoula entre l'apparition de la flotte et l'entrée au bassin. De la rive, on voyait luire les muscles d'airain des rameurs qui peinaient pour maintenir le lourd navire à contre-courant. Mais le timonier, un gigantesque Kouchite, travaillait sur la barque royale depuis l'époque de Nebmaâtré Aménophis ; pour prix de la vieillesse, il avait acquis l'habileté et l'expérience. Huy se sentit l'estomac noué quand les marins postés sur le flanc du bateau lancèrent les amarres. Dans un moment, on dresserait la passerelle et les passagers débarqueraient. Parmi eux, Senséneb... Malgré son plaisir de la revoir, il n'aurait pas juré qu'elle lui avait manqué. L'émotion qui l'étreignait à la pensée de la retrouver ne s'évanouirait-elle pas dès les tout premiers mots ? Le pire, c'est qu'il savait sans l'ombre d'un doute que son épouse éprouvait des sentiments similaires. De leur ancien don de communiquer par le cœur, il ne restait que cela.

Les hérauts embouchèrent leur trompette de cuivre et lancèrent une sonnerie de bienvenue, dont l'écho fut étouffé par la chaleur. Sur la passerelle s'avancèrent tout d'abord cinq porteurs d'offrandes, chacun présentant un cadeau du Vizir du Nord à l'intention du roi. Parmi ces somptueux présents se trouvaient deux statues, l'une en calcaire pour symboliser l'immense carrière qui s'étendait entre la capitale du Nord et la cité du Soleil[30] ; l'autre en albâtre, provenant des carrières du Sud. Les deux porteurs suivants étaient chargés de paniers, l'un rempli d'émeraudes et l'autre de grenats, extraits dans les mines du désert du Nord-est. Le dernier arborait un grand rouleau de papyrus, car la plante à papier poussait à foison sur les bras du Fleuve proches de la Grande Verte. Sur le document était inscrite, dans la langue hiératique de Sésostris et d'Amménémès, la liste des victoires

du général Horemheb, agrémentée de représentations de Pharaon piétinant ses ennemis dans la fange. Certains de ceux qui les virent confièrent par la suite que le souverain ainsi dépeint présentait une ressemblance troublante avec le général, mais si Ay le remarqua, il garda le silence.

Ensuite vinrent les messagers, leur palette de scribe accrochée à l'épaule gauche, suivis des musiciennes agitant leurs sistres. Le crépitement sec des crécelles marqua alors le signal de départ d'une autre fanfare. À l'approche de la suite d'Ankhsenamon, Huy regarda de tous ses yeux, la gorge serrée. Senséneb se trouvait parmi eux. Pourquoi était-il si tendu à la perspective de la revoir ? Il la découvrit soudain, à la cinquième ou la sixième place dans la procession de vingt personnes qui quittait la nef, et détourna la tête, conscient qu'elle scrutait la foule à sa recherche. Il ne voulait pas encore croiser son regard, mais il était soulagé de l'avoir aperçue.

La reine serait la prochaine à descendre.

Chaemhet s'avança à sa rencontre afin de l'escorter jusqu'à la litière, qui l'attendait. Tous deux arboraient une expression figée, comme il convenait en la circonstance, cependant les yeux d'Ankhsenamon lui souriaient. Aucune rumeur malveillante à son sujet n'était parvenue aux oreilles de la reine. Elle se tourna vers le roi et leva les bras. Ay lui rendit son salut. Puis elle salua les autres Épouses Royales. À deux reprises, les trompettes firent éclater leur note gutturale et monotone.

Enfin, la reine prit place dans sa litière dont le rideau blanc retomba. Les trompettes sonnèrent une dernière fois et, conduite par Pharaon, la procession royale se reforma lentement pour rebrousser chemin vers le palais. Huy remarqua dans la foule son ancien beau-frère, représentant la section Production d'Orge. Lui-même reprit sa place aux côtés des autres délégués, à bonne distance de Senséneb qui s'était jointe aux membres de la Deuxième Maison.

Le temps ne manquerait pas pour lui parler. L'heure n'en était pas encore venue.

« En vérité, tu n'arrives pas à te le sortir du cœur. Cela tourne à l'obsession ! »

Senséneb avait tenté de se montrer patiente, mais Huy, après avoir écouté d'une oreille distraite le récit de son voyage, lui avait infligé pour la troisième fois une analyse détaillée de l'affaire Géoua. Le scribe était assis devant son assiette, où le morceau d'oie rôtie préparée en l'honneur de la maîtresse de maison était resté intact. Il comprenait enfin que ce qui lui avait manqué le plus, c'était quelqu'un à qui confier ses inquiétudes.

« Je ne peux m'en empêcher, c'est plus fort que moi.

— Cette affaire n'est plus de ton ressort.

— Ay me l'avait confiée et j'ai échoué. Les facultés de mon cœur auraient-elles décliné ?

— Personne n'aimait Géoua. De vilains échos étaient même parvenus jusqu'à mes oreilles. Puisque nul ne le regrette, il ne faut pas avoir l'intelligence de Thot pour comprendre qu'on ne t'aidera pas à démasquer son meurtrier.

— C'était un personnage énigmatique.

— Par la force des choses ! N'ayant pas d'amis, à qui aurait-il livré ses secrets ?

— Tout le monde ressent le besoin de se confier, tôt ou tard. »

Huy se força à manger, de crainte de vexer Psaro qui lui savait un solide appétit. L'alcool de figue qu'il avait bu ce soir-là faussait le gouvernail de son jugement. Néanmoins, il sut se montrer raisonnable et n'avalait pas une goutte de vin au dîner.

« Même les domestiques ne m'ont rien appris, poursuivit-il.

— Ces gens lui étaient-ils loyaux ?

— Ils exécutaient la besogne pour laquelle ils étaient payés.

— Mais as-tu eu l'impression qu'ils appréciaient Géoua ?

— Non, cet homme n'était pas plus aimé chez lui qu'à la cour. »

Senséneb reposa son couteau et son pain. Après les fatigues du voyage, elle avait espéré un meilleur accueil. Certes, ses animaux lui avaient fait la fête, la maison étincelait de propreté et le dîner était délicieux à souhait, mais son époux lui manifestait bien peu de tendresse. Amèrement, elle regarda en elle-même et songea que ce

n'était pas nouveau.

« Et son serviteur attiré ? » suggéra-t-elle.

Huy sentit sa tristesse et lui prit la main, se reprochant sa froideur. Elle était partie pour Méroé avec lui, elle y avait été frappée de cécité. Sans doute, argumenta une autre voix en lui, mais il l'avait soutenue par ses soins attentifs et désormais elle était guérie.

Senséneb lui caressa la main, mais ils restèrent à table et la conversation continua de rouler sur Géoua.

« Ce serviteur veillait uniquement à organiser ses repas et à lui ramener des prostituées. Il n'a jamais joué le rôle d'un confident. »

Huy repensa à l'homme petit et fluet, dont les manières onctueuses ne laissaient rien pénétrer de sa personnalité véritable. Mérou était son nom, et il venait d'un village proche de la capitale du Sud. Il avait observé Huy tout au long de l'interrogatoire, de ses yeux prudents aux paupières lourdes et sensuelles.

« Quand as-tu vu ton maître pour la dernière fois ? avait demandé le scribe.

— Juste avant d'aller chercher cette Oubenrech.

— Et tu l'as conduite ici directement ?

— Oui. Elle était déjà venue, si bien qu'elle n'avait pas à se présenter au poste mézai. De plus, elle faisait partie des prostituées du palais.

— Donc, ensuite tu n'as pas revu Géoua ?

— Non. Comme il la connaissait, je l'ai laissée dans le vestibule et je suis retourné dans ma chambre, conformément aux instructions que j'avais reçues. Cela n'avait rien d'inhabituel. Mon maître aimait être seul avec ses femmes. Je crois que personne, à part elles, ne l'a jamais vu nu.

— Ne l'aidais-tu pas à prendre son bain ? s'était étonné Huy.

— Je préparais le bain, en effet. Mais il se lavait et se vêtait seul. »

Le scribe, se sentant stupide, avait posé l'incontournable question :

« Avait-il des amis ?

— Aucun, sauf ceux de sa propre espèce, avait répondu Mérou sans hésitation.

— Sa propre espèce ?

— Les nains.

— Je vois.

— Mais aucun de son rang.

— Et les compagnes de Nézemout ? avait hasardé Huy, pensant aux deux naines qui vivaient dans l'entourage de la seconde fille du roi.

— Personne n'entre dans son palais. Il est protégé par la Garde Noire d'Horemheb, qui redoute pour son fils. »

Depuis longtemps, Huy ne s'étonnait plus de l'ampleur des ragots

qui circulaient au sein de la cour.

« Ainsi, tu ne peux nommer aucun ami de Géoua ?

— Venant de moi, ce serait déplacé.

— Et personne ne lui rendait visite dans cette maison ? avait insisté Huy, la mâchoire crispée.

— À part les filles ? Non. »

L'affaire en était donc restée là. De nombreux nains étaient employés dans le quartier et bien plus encore dans la cité, où un groupe d'entre eux avait monté un atelier de fabrication d'*ousekh*. La confection de ces larges colliers de perles était une tâche fastidieuse, dans laquelle ils excellaient grâce à la petitesse de leurs mains. Cependant, Mérou n'avait pas menti : peu d'entre eux jouissaient d'une position assez élevée dans la société pour être les amis d'un homme aussi influent que Géoua.

Sur la terrasse de leur jardin, Senséneb et Huy avaient fini de dîner.

« Mon maître n'a rien mangé, reprocha Psaro en débarrassant.

— Un démon se démène dans mon estomac.

— Et je sais d'où il vient, répliqua le serviteur. Tu dois prendre du blé en poudre avec du lait de chèvre et du beurre fondu.

— Pas question ! »

Psaro appela Senséneb à la rescousse.

« Son cœur est pareil à une toile d'araignée. Aucune ligne droite.

— On rencontre rarement de tels méandres, acquiesça Senséneb, amusée, avant de s'adresser à Huy : Psaro a raison. Si tu as mal à l'estomac... »

Le scribe céda de mauvaise grâce.

Soucieux de ne pas commettre d'indiscrétion, il avait omis de mentionner l'amulette. Avait-il eu raison ? Mia lui avait fait confiance. Si elle souhaitait que d'autres soient au courant, elle leur en parlerait elle-même. Mia et Senséneb se fréquentaient. Échangeaient-elles des confidences ? Deux ou trois fois par le passé, Huy avait eu l'impression que Mia l'observait d'un air bizarre, et se demandait si son épouse lui avait raconté leurs soucis conjugaux. Mais Senséneb n'était pas du genre à s'épancher.

Les crampes d'estomac provoquées par l'alcool faisaient naître une association d'idées, trop vague encore pour qu'il pût la définir, et qui le turlupinait. Un détail en rapport avec les blessures infligées à Géoua...

« Je comprends que cet échec te pèse, mais il faut l'accepter, raisonna Senséneb en le voyant préoccupé.

— Des innocents en ont subi les conséquences », riposta Huy avec obstination.

Il songea à Oubenrech, qui ne pourrait jamais plus exercer son

métier, à Paser qui, pour antipathique qu'il fût, n'avait pas mérité l'exil dans une région désolée.

« Que pouvons-nous y faire, puisque c'est la volonté du roi ? Qui peut jurer que les dieux ne lui révèlent pas l'innocent et le coupable ?

— S'il savait sonder les cœurs, il n'aurait pas besoin de moi pour ses enquêtes...

— Cela suffit, maintenant ! coupa sèchement Senséneb. Tu t'es employé de ton mieux à résoudre ce mystère. À présent c'est fini, une fois pour toutes. »

Huy ne répondit pas. La mort de Géoua avait-elle tant d'importance ? Elle n'avait rien changé et personne n'en avait souffert. Bien au contraire, ce crime avait profité à beaucoup. La mort, même violente, n'était pas une inconnue. Elle rôdait à chaque coin de rue, hantait la Maison de Vie, s'attachait au lit des vieillards et, surtout, des accouchées. Il ne fallait pas la redouter, car elle n'offrait pas moins d'agréments que l'existence. Pour peu que son corps eût préservé son intégrité et que son nom ne fût pas oublié, le défunt moissonnerait à jamais dans les Champs d'Éarro, où aucun serpent n'était tapi. Alors, à quoi bon se tourmenter ? Les *Maximes de Ptahhotep*, écrites mille ans plus tôt, revinrent à la mémoire de Huy :

Sois joyeux durant toute ton existence ; ne réduis pas le temps consacré au plaisir. Ne perds pas ton temps dans les travaux quotidiens, lorsque tu as fait le nécessaire pour ta maison. Quand la fortune est faite, suis ton désir ; car la fortune ne sert à rien si l'on est maussade.

Ces paroles de bon sens ne lui furent cependant d'aucun réconfort.

« Que rumines-tu encore ? s'inquiéta Senséneb.

— Rien... »

Il respira à pleins poumons, savourant la fraîcheur nocturne. Il n'avait pas envie de rentrer, pas envie de se retrouver avec elle dans la chambre à coucher.

« Quel bonheur de se reposer et d'oublier ses soucis ! » soupira-t-elle, se faisant sans le vouloir l'écho de Ptahhotep.

Senséneb avait raison, mais le repos était étranger à la nature de Huy.

« Admettons que la mort de Géoua soit dénuée d'importance, dit-il soudain, se redressant d'un coup sur sa chaise basse. Ce qu'il savait, en revanche, est nécessairement capital !

— Je ne te suis pas. Où veux-tu en venir ?

— À ceci : depuis longtemps, bien des gens se seraient réjouis de sa disparition.

— Assurément.

— Pourtant, personne jusqu'ici n'était passé à l'acte.

— Non, il est vrai.

— C'est donc qu'il avait surpris un secret.

— Il avait réuni des informations compromettantes sur toutes sortes de gens. Tu m'as répété cent fois que...

— Je sais. Mais, en la circonstance, il était en possession d'une information si dangereuse qu'elle lui a coûté la vie. Il a visé trop haut.

— Ou alors, il a poussé une de ses victimes dans ses derniers retranchements. On peut plier longtemps sous la menace, et puis un jour, pour une vétille – un caillou dans la sandale, une bretelle qui craque –, on donne libre cours à sa violence, comme une digue cédant sous la fureur des eaux.

— Tu parles avec sagesse. Pourtant, quelque chose me dit que cet homme en savait trop. »

Huy se perdit dans ses pensées. Qu'avait appris Géoua pour s'attirer un tel sort ? Pour qui constituait-il une menace ? Là résidait la clef de l'énigme.

« Les crimes te fascinent comme une partie de *senet*, lui reprocha Senséneb avec douceur. Vois ! Tu te retranches en toi-même. Tu t'enveloppes dans tes déductions comme un conspirateur dans son manteau.

— Certainement pas plus que lorsque je t'ai rencontrée. Et pourtant, nos pensées étaient à l'unisson.

— Tu es né pour être scribe.

— Je le croyais.

— Alors, conduis-toi comme tel !

— Puisque les dieux m'ont accordé un don, pourquoi ne pas m'en servir ? »

Senséneb observa Huy. Ce n'était pas dans son genre d'affirmer qu'il avait un don, et encore moins d'y croire lui-même.

« Parlons-en, de ton fameux don. Admets au moins qu'il n'a pas toujours joué en ta faveur.

— Ce que je possède fait de moi ce que je suis, riposta-t-il, agacé.

— Ce que tu possèdes est transitoire. Chaque instant de la vie procède d'une évolution. À tout instant, tu es libre de changer.

— Nul n'est libre ici-bas.

— Ce n'est pas réellement ce que tu crois. »

Soudain il sourit et se détendit, conscient d'être trop sérieux. À cause de l'alcool, lui rappela douloureusement son estomac.

« Non, tu as raison. Mais, tout de même, quelle idée réconfortante ! »

Sous la lune, le jardin était d'un gris de cendres. Tout semblait mort dans cette froide lumière. Les animaux dormaient aux pieds de Senséneb. Pris de remords et de pitié, Huy contempla son épouse. Un vent glacé le fit frissonner. Il était temps de rentrer.

En se redressant, le scribe ressentit à nouveau une douleur aiguë au bas de l'estomac. Il tressaillit, et Senséneb, inquiète, se leva vivement pour le soutenir. Mais Huy réfléchissait, les sourcils froncés. Un détail en rapport avec les blessures de Géoua... Il était à deux doigts de la vérité.

Comme toutes les femmes, Mia ne cessa de vaquer à ses occupations quotidiennes qu'au moment des premières douleurs. Elle vérifiait les comptes avec son intendant quand les contractions commencèrent. Depuis plusieurs jours, elle sentait le temps tout proche. Sa peau avait légèrement la teinte de la malachite, son cou était brûlant et son dos glacé.

Les guérisseurs avaient appliqué le moyen éprouvé pour savoir si elle accoucherait d'une fille ou d'un garçon. Ils avaient pris de son urine dont ils avaient arrosé de l'orge et du froment plantés en terre. L'orge poussant plus vite, ils annoncèrent la naissance d'une fille. Chaemhet fit dresser la tonnelle surmontée de chaume sur la terrasse du toit, au-dessus de leurs appartements. Il avait sollicité les services d'une sage-femme réputée, qui avait parachevé sa formation à la Maison de Vie de Per-Bastet[31] et à Sais, très loin au nord. Il ne regarderait pas à la dépense pour faciliter la délivrance à son épouse. Nul n'aurait l'occasion de l'accuser de négligence.

On emmena Mia sous le pavillon de naissance, où on l'installa sur le siège d'accouchement, au-dessus d'un tas de feuilles de palme. Puis on la devêtit pour l'envelopper d'un bandage de joncs et de paille. Elle se sentait anxieuse.

Un jeune messenger courut chercher Senséneb, qui arriva alors que les contractions se rapprochaient.

« Aide-moi ! implora Mia en saisissant sa main.

— N'aie crainte, je reste auprès de toi. »

La sage-femme considéra Senséneb avec méfiance, la sachant médecin. Mais celle-ci, trop avisée pour lui mettre des bâtons dans les roues, lui adressa un petit sourire ainsi qu'à ses assistantes. Senséneb n'était pas de ces praticiens qui tenaient les sages-femmes en mépris.

« L'enfant doit vivre, dit Mia.

— Il vivra.

— Non, *elle* vivra ! J'ai perdu mes deux petites filles. Hathor m'en envoie une autre pour adoucir mes vieux jours. »

Mia était âgée pour enfanter, mais toutes les précautions avaient été prises. Désormais, elles ne pouvaient qu'attendre. Le prêtre invoqua Hathor et Thouëris, sans oublier Héket-à-tête-de-grenouille qui avait formé l'enfant dans la matrice, afin qu'elles accordent leur secours. Les assistantes soutinrent Mia par les bras et par les flancs. Toutes les femmes présentes savaient qu'au moment de la naissance,

la mort approchait, prête à emporter la mère ou l'enfant et peut-être les deux, car c'était à cette heure que la vie était le plus vulnérable.

Mia gémissait et se raidissait. La sage-femme s'agenouilla pour regarder sous elle.

« Cela prendra du temps », chuchota-t-elle à Senséneb.

Ces mots indiquaient un danger. Senséneb observa Mia, dissimulant son inquiétude.

« As-tu des ordres à me donner ? voulut savoir la sage-femme.

— Non. Tu connais ton métier. »

La sage-femme se détendit et dit en souriant :

« Nous amènerons au jour ce petit être tout neuf. Les déesses sont ici ! Je sens leur souffle sur ma nuque. »

Mia hurla et se débattit, ébranlant la tonnelle. Senséneb pensa à Chaemhet qui, chassé de la terrasse, attendait au-dessous dans l'appartement. Les fils ne savaient rien. On ne le leur annoncerait qu'une fois l'issue connue : vivante, ou morte. Il était inutile de les inquiéter avant.

Huy avait jeté un voile pudique sur l'infidélité de Chaemhet, et les usages interdisaient formellement à Senséneb de parler à Mia la première de ses problèmes. Cependant, elle était assez fine pour sentir que le couple traversait une crise grave. Chaemhet n'avait pas lésiné sur la dépense pour aider son épouse, mais dans quelle mesure n'était-ce pas pour alléger sa conscience ? Aussitôt, la jeune femme se reprocha son scepticisme et son cynisme. De quoi se mêlait-elle ? Elle eût mieux fait, pensa-t-elle tristement, de balayer d'abord devant sa porte.

Les assistantes de Mia s'affairaient, entretenaient le brasero, apportaient des serviettes chaudes et de l'eau bouillie. L'une débusqua un scorpion tapi sous une pierre et le pourchassa à grands coups de serviette jusqu'à ce qu'il se réfugie dans une crevasse du mur.

La respiration de Mia se faisait plus rapide et plus bruyante. Sous l'effet de violentes contractions, son visage jaune et bouffi luisait de sueur. Sans maquillage, il paraissait plus jeune mais aussi plus quelconque. Presque celui d'une inconnue.

« Senséneb !

— Je suis là, répondit celle-ci, s'agenouillant auprès d'elle en tâchant de ne pas gêner les mouvements de la sage-femme.

— Elle ne veut pas sortir ! Elle viendra mort-née !

— Non, affirma Senséneb en serrant la main moite et sans force. C'est difficile, voilà tout.

— J'ai déjà mis des enfants au monde. Jamais je n'ai connu une telle souffrance ! »

Dans les yeux de Mia, Senséneb lisait la peur en même temps qu'une volonté farouche de donner le jour à cette petite fille tant

désirée. Le vent du nord, souffle d'Amon, fit bruire le toit de chaume. C'était un bon présage.

Enfin la petite tête humide apparut.

« Bès, protecteur du foyer, écarte les démons de la mort ! » psalmodia le prêtre.

Sans cesser de prodiguer des encouragements à Mia, la sage-femme lui plaça sur le ventre le couteau magique taillé dans l'ivoire, pour éloigner le mal de l'enfant nouveau-né. Elle s'agenouilla, dissimulant l'expulsion derrière son corps volumineux. Ses mains travaillaient adroitement.

Enfin, elle présenta le bébé en pleine lumière. Une fille, petite, chétive, fripée. Mais, en dépit de toute réserve, cette laideur apparente recelait de la beauté. Tous firent le signe des deux mains, saluant la présence du dieu Khnoum créant le *ka* invisible de l'enfant sur son tour de potier. Dès l'instant de la naissance, il l'accompagnerait, fidèle comme une ombre, et serait son représentant dans la tombe après sa mort. La sage-femme coupa le cordon, qu'une assistante emporta avec le placenta pour les entreposer dans un vase. L'enfant n'était pas encore sauvée des griffes des ténèbres ; pour prophétiser ses chances, il faudrait peut-être lui donner du lait mêlé à une partie du placenta haché. Le reste serait séché puis conservé sa vie durant, afin de l'accompagner dans le tombeau, car, selon la maxime, *on devait repartir avec tout ce que l'on avait en venant*.

On nettoya la mère et l'enfant. On installa un lit sous le pavillon et l'on apporta des fards à Mia, afin qu'elle se prépare pour la visite de son époux. On la vêtit d'une longue robe de lin fin bordée d'une frange vert et or, et on lui fit boire du lait. Une servante courut chercher un chasse-mouches, et un babouin apprivoisé monta des appartements avec des draps pour le lit. Mia passerait sur la terrasse toute la période de purification. Elle en attendrait le terme avec impatience, car sa maison et ses meubles lui manqueraient.

On lui présenta l'enfant, et elle lui donna la tétée, comme elle le ferait pendant les trois prochains cycles de saisons. Malgré sa lassitude, dans son regard brillait une lueur de triomphe que Senséneb avait déjà vue dans les yeux de nouvelles accouchées, mais jamais avec une telle intensité.

Enfin elle fut prête.

« Que mon époux vienne à moi. »

Pour ne pas troubler ce moment d'intimité, seules deux assistantes devaient demeurer sur la terrasse. Toutefois, d'un signe, Mia retint Senséneb.

« N'as-tu pas envie d'être seule avec lui ? »

— Ce n'est pas comme si c'était la première fois, expliqua Mia, un sourire aux lèvres. Je me sentirais plus à l'aise si tu restais. Nous

n'avons pas eu une vie facile, ces derniers temps.

— J'en suis désolée.

— Ce n'est rien, répondit Mia, mais elle dissimulait mal son désarroi et caressait son bébé autant pour le réconforter que pour se donner du courage.

— Désires-tu en parler ?

— Il m'a... négligée. Mais non, je ne dirai pas de mal de lui. Quand un couple se défait, chacun est à blâmer et pourtant nul n'est réellement coupable.

— Je te trouve bien indulgente. »

Mia la regarda pensivement.

« Pardonne-moi. Je sais que ton existence n'est pas exempte de chagrin. »

Senséneb comprit que son amie faisait allusion à sa stérilité, qui, n'eût-elle été un médecin de haut rang, aurait pu lui valoir la honte. Elle en avait souffert, au début, mais désormais elle n'y attachait plus autant d'importance. Lorsqu'elle avait recouvré la vue, elle s'était sentie débordante de gratitude envers les dieux. Comment oser se lamenter, quand on possédait l'usage de ses membres, et des Neuf Ouvertures de son corps ?

« Ma vie me satisfait, mais lequel d'entre nous n'aspire pas à l'améliorer ? Sans cela, nous cesserions tout effort.

— Quelquefois, par nos efforts, nous créons un chagrin plus grand que celui auquel nous tentons d'échapper », remarqua Mia en réprimant un soupir.

Senséneb l'écoutait, attentive, espérant qu'elle continuerait à se confier. Elle ne pouvait lui être de quelque secours que si Mia lui parlait et sollicitait son aide.

Mais alors qu'elle paraissait sur le point d'en dire davantage, celle-ci hésita et se ravisa.

Chaemhet fut surpris de voir Senséneb, néanmoins il savait qu'elle ne serait pas restée sans en être priée par son épouse. D'ailleurs, il n'était pas mécontent de ne pas se retrouver en tête à tête avec Mia. Assise un peu à l'écart, Senséneb le vit sourire en contemplant le bébé. Il sembla préoccupé par sa petite taille et questionna Mia à ce propos. Mais aucun des deux époux n'eut pour l'autre un geste de tendresse et pas une seule fois leurs regards ne se croisèrent.

« La petite vivra-t-elle ? demanda-t-il plus tard à Senséneb, quand ils laissèrent Mia se reposer après le retour de la sage-femme.

— Oui, je le pense. Elle est toute menue, cependant rien n'indique qu'elle soit souffreteuse.

— Tant mieux. Mia avait tellement envie d'une fille !

— C'était la volonté des dieux.

— Tout n'est-il pas entre leurs mains ? » demanda-t-il, citant la

formule de rigueur avec une étrange mélancolie.

Senséneb partit peu après, car il lui fallait retourner à la Maison de Vie. Plusieurs victimes de la peste avaient été amenées des villages situés à la périphérie de la cité, et l'on craignait que Nergal[32], le dieu-fléau, n'eût déchaîné sa fureur. Chaemhet avait proposé de la faire reconduire en litière, mais Senséneb préférait marcher. C'était plus rapide et l'air frais lui ferait du bien. Elle avait besoin de réfléchir, aussi, et le mouvement l'y aiderait. Le mouvement et la solitude. Chaemhet s'était montré inquiet – les rues étaient peu sûres pour une femme seule et les Mézai avaient signalé une recrudescence de la criminalité. Mais de tels avertissements n'étaient pas rares dans la capitale du Sud, et tout le monde savait que le pharaon réprimait sévèrement le vol, réinstituant des châtiments tombés en désuétude.

Senséneb n'était pas allée loin quand elle entendit une course précipitée derrière elle. Sa première impulsion fut de fuir, mais elle conserva son calme et se garda de trahir sa peur en accélérant le pas. Elle se retourna et reconnut avec soulagement le petit messenger qui était venu la chercher pour l'accouchement de Mia. Lui avait-on donné ordre de la rappeler ? Un incident fâcheux était-il survenu ? Avait-elle oublié quelque chose ? Mais il la dépassa, avec cette concentration grave qu'ont les jeunes chargés d'une importante mission. Il courait si vite que la liasse de papyrus fixée à sa ceinture ballottait en tous sens, tandis que ses sandales claquaient sur le sol en terre cuite. Il devait en user une paire par semaine ! pensa Senséneb en le suivant des yeux. Dans le quartier du palais, les rues étaient tracées au cordeau, aussi put-elle le suivre du regard. Elle le vit ralentir, jeter un coup d'œil alentour puis emprunter l'entrée de service de la Troisième Maison.

Sans doute y portait-il la nouvelle de l'heureuse délivrance de Mia.

Teyé se tenait, pensive, dans sa chambre solitaire, où le lit drapé ressemblait à une table funéraire. Elle frissonna. Le vent avait fraîchi et sa fenêtre était exposée au nord. D'au-delà des murs montaient les sons assourdis du harem. La plupart des femmes se réunissaient dans les parties communes et les salles de tissage pour bavarder, faisant passer plus vite leur vie de perpétuelle attente. Teyé avait bien eu l'idée d'organiser une répétition, mais elle se sentait en proie à une lassitude qui l'empêchait de se concentrer ou d'accomplir les gestes les plus simples. Se morfondre ainsi lui broyait le cœur. Chaemhet trouverait-il la force de rompre avec son passé ? Non, sans doute jamais. Plus maintenant. Son corps aspirait au réconfort d'une autre chaleur, d'un autre épiderme. Elle caressa l'idée d'un rendez-vous galant. Un grand nombre, voire la majorité des femmes du harem cherchaient consolation entre elles, de temps en temps. Plusieurs liaisons de longue date donnaient naissance à toutes les jalousies, les

intrigues, les duplicités et les chagrins qu'elles auraient inspirés dans le monde extérieur. Elles ne semblaient qu'un simulacre, mais n'en étaient pas moins réelles pour autant. Teyé se remémora sa première expérience, peu après son arrivée, alors que, seule et craintive, elle avait la nostalgie de son pays. Par bonheur, son amante s'était montrée attentive, presque maternelle. Toutes ne connaissaient pas une si douce initiation : il arrivait souvent qu'une jolie nouvelle venue, trop jeune pour se défendre et sa virginité encore intacte, soit maintenue par ses sœurs tandis qu'une ancienne la pénétrait au moyen d'une hampe incurvée, en os ou en ébène poli, parfois cruellement longue et épaisse. « L'hommage de Min », comme elles l'appelaient. Pour certaines, ce serait l'unique pénétration qu'elles connaîtraient jamais.

Mais Teyé était trop nerveuse, même pour ce genre de plaisir. Impatiemment, elle guettait le retour de sa messagère.

Plusieurs femmes travaillaient au harem sans avoir le statut de concubine. Certaines étaient trop âgées pour partager la couche du roi. D'autres avaient appartenu à d'anciens pharaons. Elles supervisaient le tissage, la cuisine ou le brassage de la bière. Quelques-unes restaient oisives dans leur chambre ou près du bassin, s'engraissant par ennui en attendant la mort. Parmi celles-ci se trouvaient des femmes durement traitées par les dieux. Les estropiées. Celles privées d'une main, d'une jambe ou du visage par le mal qui ronge. Celles que leurs membres tors rendaient incapables de marcher. Les naines. Celles que leur cœur avait abandonnées.

On leur confiait de petits travaux : préparer la masse fermentée pour la bière, poser les fils sur le métier à tisser, chauffer les murs des poulaillers, nettoyer les viviers et les terrasses. Dans le nombre se trouvait parfois perdue une personnalité d'exception, qui montrait une gratitude sans borne si l'on savait la distinguer du lot et la traiter avec bonté. Teyé connaissait Roya depuis longtemps quand elle découvrit que la petite silhouette qu'elle voyait sortir chaque matin du dortoir pour nourrir les oies et changer leur paille avait conscience d'un horizon plus vaste que celui auquel la vie l'avait condamnée. Elle ne se rappelait plus très bien dans quelles circonstances elle avait parlé à la jeune fille pour la première fois. Peut-être avait-elle fait tomber quelque chose que Roya avait ramassé. Il y avait bien eu un point de départ à cette étrange relation, faite en partie d'amitié, d'entraide, d'autorité et de soumission. Teyé alors l'avait enfin regardée. Elle avait remarqué les boucles d'un noir de jais encadrant la tête trop grande et, dans le visage ingrat, les beaux yeux brillant d'intelligence. Elle s'était émue en voyant que la robe en lin brun avait été drapée avec une certaine recherche sur le petit corps, arrêté dans sa croissance. Elle avait contemplé les épaules enfantines, les bras trop

courts, les jambes arquées, les orteils recroquevillés qui contraignaient Roya à marcher sur la partie externe de la plante du pied. Et, après avoir observé tous ces détails, Teyé avait ressenti de la pitié, puis du respect.

On ne la voyait jamais hors du harem en compagnie de Roya, qui, officiellement, n'avait pas le droit de le quitter. Néanmoins, elle avait adopté la jeune fille dont elle avait fait sa servante attirée. Cela n'avait pas été sans susciter quelques haussements d'épaules, quelques sourires narquois, mais une fois propre, bien vêtue et parée de bijoux convenant à sa dignité, Roya avait su tenir tête aux railleuses. Les moqueries glissaient sur elle sans la blesser. Elle discutait avec Teyé, qui n'était jamais dédaigneuse envers quiconque. Elle nourrissait des idées très personnelles, des ambitions dont elle avait peine à parler, après les avoir si longtemps étouffées. Mais à mesure qu'elle s'attachait à Teyé, elle commençait à se livrer. Elle avait été abandonnée par ses parents, des ouvriers de la cité qui avaient suivi Mosé le Prophète dans le désert. Elle était alors une très jolie petite fille. Sa difformité n'était pas encore discernable quand, sur le marché aux esclaves, elle avait été achetée par une entremetteuse du Harem du Sud qui comptait la former au service d'une concubine. Lorsqu'on s'aperçut qu'elle ne grandirait pas, on abandonna cette formation, mais, comme le voulait la coutume, on la garda au harem. Puisque les dieux avaient fait en sorte qu'elle entre en ces lieux, il ne fallait pas aller contre leur volonté.

Teyé, elle aussi, en était venue à accorder une confiance entière à sa nouvelle amie. Elle était moins réservée, mais elle avait des projets dont elle n'aurait parlé à personne d'autre. Roya se révélait une alliée précieuse. Agile et forte, elle possédait une vivacité et une présence d'esprit remarquables. Vêtue de ses vieilles hardes, elle se glissait à sa guise au-dehors sans se faire remarquer. Elle n'avait pas passé en vain neuf années au harem – la moitié de sa vie ! Dans les rues de la cité, elle n'était aux yeux des passants qu'une mendicante ordinaire, à qui l'on devait montrer de la bonté pour s'attirer la faveur des divinités. C'est ainsi que Roya était devenue la messagère de Teyé et, quand celle-ci ne pouvait sortir avec ses musiciennes, une sorte d'alter ego.

Elles avaient longuement attendu l'occasion de mener à bien cette dangereuse mission. L'accouchement de Mia la leur avait enfin fournie.

Bien que Roya fût partie avant l'aube, le soleil était haut dans le ciel lorsqu'elle s'en revint, couverte de poussière mais le sourire aux lèvres. C'était les premières heures de la *barque-seqtet*, consacrées à la sieste.

« T'a-t-on vue rentrer ? fut la première question de Teyé.

— Non. J'ai escaladé la fenêtre de l'arrière-cuisine, celle par où ils

jettent les ordures dans le Fleuve. »

Teyé ne s'était jamais aventurée dans cette partie du harem. Depuis leur rencontre, Roya lui avait enseigné une géographie dont elle n'avait jamais rêvé, bordée par la rive du Fleuve, faite de canalisations et de puits d'irrigation, de passages qui n'étaient que d'étroites ouvertures entre les bâtiments, et de toits permettant de sauter d'une maison à l'autre.

« As-tu réussi ? »

Teyé sentait son cœur résonner au centre de son être. Comme c'était étrange qu'elle n'eût pas éprouvé d'anxiété avant cet instant !

« Oui ! » répondit Roya avec un sourire radieux.

Il y avait quelque chose d'enfantin dans sa façon d'appréhender la vie. Chaque aventure était un jeu. Elle se sentait forte depuis qu'elle avait été soustraite au vide de son existence passée, et elle était fière des nouvelles facultés qu'elle se découvrait.

« Comment t'y es-tu prise ?

— Facile ! Il n'y avait personne.

— Mais les gardes ?

— Ils m'ont donné du blé et m'ont dit d'aller jouer ailleurs. »

Malicieuse, Roya passa une petite main potelée dans sa crinière sombre. Cependant, si communicative qu'elle fût, sa confiance insolente n'était pas partagée par Teyé.

« Tu es bien sûre que personne d'autre ne t'a vue ?

— Moi, on me voit mais on ne me regarde pas, répondit Roya, perdant un peu de sa belle humeur. Qui me remarquerait ? »

Teyé lui sourit affectueusement.

« Tu as semé la discorde, petite fille de la nuit.

— Mais j'ai aussi agi pour le bien, objecta Roya. Je l'ai sauvé.

— Non, c'est moi qui l'ai sauvé. Tu n'as fait qu'obéir à mes ordres.

— Tu n'y serais pas arrivée sans moi, répliqua la jeune fille.

— Alors, nous l'avons sauvé toutes les deux. »

Roya laissa éclater son rire joyeux.

« Et maintenant ?

— Maintenant ? Le sort en est jeté. Seuls les dieux savent ce qui résultera de tout cela. »

« Mia t'a-t-elle fait des confidences ?

— Des confidences ? À quel sujet ? »

Senséneb se montrait délibérément obtuse. Elle n'aimait pas la manière dont Huy tâchait de la sonder. S'il l'interrogeait sur sa conversation avec Mia à peine accouchée, c'était seulement dans l'espoir de jeter de la lumière sur la mort de Géoua.

« Sur Chaemhet, dit Huy avec impatience.

— Non.

— Elle ne t'en a pas parlé du tout ?

— Elle a seulement dit que leur couple traversait une mauvaise passe, ce qui n'a rien d'exceptionnel. »

Senséneb avait regretté que Mia n'en dît pas plus, mais elle, elle était mue par son intérêt pour autrui, non par un froid désir de vérifier des hypothèses.

« Pourquoi ne renonces-tu pas ? s'irrita-t-elle. Géoua est mort et enterré, l'affaire est close. Les eaux se sont refermées sur le passé.

— Je n'aime pas laisser les choses au hasard.

— On jurerait entendre Ay !

— Est-ce donc répréhensible que d'aspirer à l'ordre ? »

Elle se désolait de cette tension qu'elle sentait monter entre eux et qui, ces temps-ci, surgissait à tout bout de champ. Depuis son retour dans la capitale du Sud, ils n'avaient pas passé ensemble une demi-heure sans se blesser. Quelquefois, ce n'était qu'une question de minutes. Senséneb se rappelait son séjour dans le Nord comme un répit. Là-bas, elle s'était sentie libre, elle s'était retrouvée. Elle pouvait parler à son cœur sans la tempête de sable que déchaînait la vie commune avec Huy. Cela lui faisait mal de se l'avouer, mais ils ne connaissaient plus l'harmonie. Qui sait, s'ils avaient eu des enfants... Et peut-être cela aurait-il été pire. Non sans tristesse, la jeune femme se préparait à l'idée de prononcer les Paroles de Séparation dans un avenir plus ou moins proche.

Les pensées de Huy suivaient-elles un chemin similaire ? Elle n'aurait su le dire, puisqu'elle ne lisait plus en lui. En tout cas, il parut s'adoucir.

« Tu as raison, je devrais abandonner. Il est vain de gémir quand

mugit la tempête. Mais je me fais du souci pour eux. Ce sont mes amis.

— Laisse-les trouver eux-mêmes l'issue de ce dédale. Ils te demanderont de l'aide s'ils en ont besoin.

— Chaemhet m'en a demandé. Du moins... d'une certaine façon, avoua le scribe avec embarras.

— Comment cela ?

— Il a une liaison, et je soupçonne que Géoua avait éventé son secret.

— Je ne peux le croire ! Alors que sa femme attendait un enfant ?

— Et pourtant...

— Qui est-ce ?

— Une des concubines.

— Une concubine royale ? se récria Senséneb, stupéfiée.

— Oui.

— Voilà ce que Géoua avait appris ! Pas besoin de chercher plus loin !

— N'allons pas trop vite en besogne. Géoua connaissait de nombreux secrets.

— Une des femmes avait sûrement conçu des soupçons, et lui en avait parlé.

— Cela paraît vraisemblable. Mais laquelle ?

— Quelle importance ? Le harem dégorge les rumeurs comme un égout les eaux usées. Chaemhet est-il devenu fou, pour courir un tel risque ?

— Le sait-il lui-même ? Le désir pousse quelquefois à d'étranges extrémités.

— Il fait oublier qu'il existe un choix.

— Souhaitons que sa folie soit temporaire. Son bébé l'aidera peut-être à recouvrer la raison.

— Sais-tu depuis combien de temps dure cette liaison ?

— Non, il ne me l'a pas dit. Mais quand même assez longtemps, je crois.

— Et cette femme, comment réagit-elle ?

— Elle voudrait le garder pour toujours.

— C'est de la pure démence ! Ils sont fous tous les deux. Au fond, elle doit bien se douter que c'est impossible !

— Il y a déjà eu des évasions au harem.

— Et de toutes ces tentatives, combien ont réussi ? »

Huy garda le silence, incapable d'en citer une seule.

« Qui est cette concubine ? Est-elle jeune ?

— Elle se nomme Teyé et n'est plus dans sa prime jeunesse. C'est une ancienne favorite, qui est maintenant la Directrice des Musiciennes du Roi.

— Ah ! Voilà comment elle s'y prend pour sortir.

— Oui.
— Je ne la connais pas.
— C'est aussi bien.
— Pourquoi ? s'enquit Senséneb en le dévisageant.
— Parce que tu focaliserais ta haine sur elle.
— Pourquoi la haïrais-je ? protesta-t-elle, outrée.
— Voilà que tu ressembles à la panthère du désert. Il ne faut pas t'emporter ! Pourquoi la haïrais-tu ? Mais, parce que Mia est ton amie.
— Si Mia avait un amant, le haïrais-tu ? »
Huy se tut, désarmé.

Quand on allait chercher l'amour au-dehors du foyer, c'était signe que l'on n'en trouvait plus chez soi. Pourtant, les gens restaient ensemble. Ils craignaient un changement qui n'était pas exempt de risque. Chaemhet était-il ainsi ? Quelle emprise Teyé avait-elle sur lui ? Entre eux, le désir était-il donc si fort ? Huy se demanda s'il en avait jamais ressenti. Pour Aahmès, sa première femme ? Sans doute. Mais c'était un souvenir lointain, à demi effacé. Il supposait que ce désir avait existé, car quelque chose l'avait poussé à échanger le serment avec elle. Et pour Senséneb ? Oui, incontestablement. Mais avec quelle rapidité il s'était flétri ! Pourtant, à cet instant même où ils se parlaient comme autrefois, il parvenait enfin, grâce à elle, à clarifier les pensées de son cœur. Qui était prêt à affronter le vide et la solitude, à moins d'avoir un compagnon absolument insupportable ? Or, Mia n'était certainement pas insupportable, aux yeux de Chaemhet. Elle venait de mettre au monde leur enfant. Une petite fille, dotée des tissus durs de son père et des tissus tendres de sa mère. Plus tard, leurs traits à tous deux se fondraient dans son visage. Nul ne devait violer les liens du mariage. Même le grand dieu Amon avait été contraint de prendre l'apparence de Akhéperenrê Touthmosis[33] pour engendrer Makarê Hatchepsout avec Ahmosé, sans quoi celle-ci ne l'eût jamais accepté, bien que le dieu apportât avec lui la douceur enivrante des parfums du Pount.

« J'aimerais que Chaemhet rompe et préserve son couple, expliqua Huy. Crois-tu que je l'aie encouragé ? Même s'il était libre, il encourrait la mort en prenant une telle maîtresse. »

Senséneb se plongea dans ses pensées, puis émit une hypothèse :

« Imaginons que Géoua soit simplement venu l'avertir, et qu'il n'y ait pas pris garde ? Géoua n'était sûrement pas le seul à savoir. Chaemhet doit plus que jamais se montrer prudent.

— Malheureusement, il se conduit avec une rare inconséquence.

— Pourquoi dis-tu cela ? »

Huy se décida enfin à lui parler de l'amulette. Tout l'y incitait, car Senséneb serait la dernière à trahir la confiance dont Mia avait fait preuve envers lui. De plus, elle porterait un regard neuf sur ce dernier

rebondissement. Pourquoi hésiter davantage ?

« À cause de ceci. »

Sans prendre le temps de réfléchir davantage, il chercha dans sa bourse de cuir l'amulette qui ne le quittait pas depuis que Mia la lui avait confiée.

Senséneb la retourna en tous sens pour l'observer. Elle lut l'inscription figurant au dos, puis, le regard sombre, la rendit au scribe.

« C'est du grand art.

— Oui, l'exécution est d'une finesse remarquable.

— Et la stratégie aussi. Qui te l'a donnée ?

— Mia. »

Huy lui exposa dans quelles circonstances l'amulette était parvenue entre ses mains. Après l'avoir écouté, la jeune femme réfléchit en silence. Il la contempla, songeur lui aussi, mais Chaemhet et Mia étaient loin de ses pensées. Il se disait que c'était bien agréable de bavarder ainsi, tout comme autrefois. Mais pouvait-on ressusciter le passé ? Celui-ci ne pouvait être interprété qu'à la lumière du présent et s'altérerait au fil du temps, avec la perception que l'on en avait.

Dans une partie de son cœur, Senséneb pensait de même.

« J'aimerais revoir cette amulette », dit-elle.

Il la lui tendit et, une fois encore, elle la retourna entre ses mains. Des mains petites, adroites, aux doigts déliés. Depuis combien de temps ne l'avaient-elles pas caressé ? Il regarda les siennes, carrées, aux doigts courts et épais – des mains de maçon ou de batelier, mais sûrement pas de scribe. Il lui sembla que c'étaient celles d'un étranger.

« Que croit Mia ? demanda enfin Senséneb, tout en continuant à jouer avec l'amulette comme si elle pouvait en percer le mystère.

— Qu'il destinait cet objet à Teyé. Mais peut-être se borne-t-elle à constater son existence, sans chercher plus loin.

— Si c'était vrai, même Chaemhet ne serait pas assez fou pour le laisser là où elle l'a trouvé.

— La cachette était astucieuse. Le meilleur endroit où dissimuler une lance, c'est parmi les joncs.

— Mais Mia est une si parfaite maîtresse de maison ! Ses meubles, ses bibelots... tout est à sa place. Elle se fait du souci à la seule idée de passer la période qui suit les couches sur la terrasse, et de ne pouvoir entrer chez elle avant que la purification soit terminée. Elle se demande dans quel état elle retrouvera sa maison, si elle n'est pas là pour tout superviser !

— Mais ce sont les domestiques qui enlèvent la poussière. Ils auraient pu ne rien remarquer ou ne pas s'interroger sur la présence d'une nouvelle amulette en nettoyant les niches.

— Et si au contraire ils l'avaient retournée, s'ils avaient lu cette

inscription ? Les serviteurs du palais savent lire, à la différence de ceux des villes ou des villages.

— C'est vrai.

— S'ils l'avaient découverte, n'aurait-ce pas été pire pour Mia ? Au moins, son humiliation n'est connue que d'elle seule.

— Elle paraissait prendre la chose assez froidement.

— C'est une femme qui sait dominer les démons de l'émotion.

— Oui, néanmoins...

— Surtout devant un homme et, de surcroît, un ami de son époux. Il fallait qu'elle se sente désespérée pour en arriver à se confier à toi.

— Elle m'a semblé embarrassée et humiliée, mais je n'ai vu en elle aucune souffrance, persista Huy.

— Qu'en sais-tu ? Une femme est habile à dissimuler ses sentiments à un homme, si elle en a décidé ainsi. »

Oui, en vérité, une femme savait s'y prendre pour convaincre un homme de faire ce qu'elle voulait, et même quand il voyait qu'elle le menait par le bout du nez, il ne pouvait pas résister. Huy s'abstint toutefois d'en faire la remarque à haute voix.

« Par pudeur, elle a sans doute préféré te cacher la pleine mesure de sa peine », continua Senséneb.

Elle parlait en connaissance de cause, elle qui lui taisait ses sentiments les plus profonds sans qu'il en devinât rien. Mais cela faisait sans doute partie du processus de séparation.

« Peut-être... » concéda Huy sans grande conviction.

Pour lui, Mia avait une froideur de pierre. Il comprenait, au fond, que Chaemhet fût allé chercher plus de chaleur ailleurs. Pourtant, ils avaient des enfants, dont une fillette âgée de quelques heures. Huy n'était pas assez intime avec Chaemhet pour lui demander quand, pour la dernière fois, il avait connu son épouse, mais il fallait deux saisons à Héket pour mouler un fœtus dans la matrice.

« Ton ami aime-t-il ses enfants ? demanda Senséneb à brûle-pourpoint.

— J'en suis certain. Ils sont la semence de ses os.

— Être certain n'est pas savoir.

— Je ne vais pas aller le lui demander ! À coup sûr, il me répondra oui !

— Mais quand un père aime ses enfants, cela se sent ! Parle-t-il souvent d'eux ?

— Il n'en a guère de raison.

— Il saisisait le moindre prétexte pour en parler à n'importe qui, s'il leur portait une affection sincère.

— Il les aime forcément. Tous les hommes aiment leurs enfants !

— Qu'en savons-nous, nous qui n'en avons pas ? »

Elle avait oublié que Huy avait un fils. Héby... Pas un jour ne

passait sans qu'il pensât à lui, même s'il ignorait à quoi il ressemblait désormais, et même si le souvenir de l'enfant qu'il avait connu s'effaçait dans sa mémoire. Mais, oui, il savait qu'il l'aimait. Pour ses qualités, parce qu'il était une partie de lui-même ou peut-être pour ces deux raisons. Il préféra ne pas rappeler son existence à Senséneb : Héby appartenait à une époque de sa vie qui n'avait rien à voir avec elle.

« Chaemhet est un égoïste, trancha Senséneb. Il n'aime que lui.

— Crois-tu qu'un homme soit tout noir ou tout blanc ? » lui demanda Huy d'une voix douce.

Elle lui lança un regard furibond, mais ne répondit pas. Il en fut heureux, sachant qu'il l'avait amenée à considérer la question sous un autre angle. Il sentit un souffle chaud et humide sur sa paume et, baissant les yeux, vit un des chiens le regarder de l'air suppliant d'un animal intelligent qui sent un malaise et voudrait qu'on le rassure. Le chien enfouit son museau dans sa main. Huy lui tapota le sommet du crâne, si doux, si chaud, qui s'adaptait au creux de sa main ; il chiffonna affectueusement les oreilles tombantes et les longs poils du cou. De même que son compagnon, c'était un bon chasseur. Autrefois, les deux chiens excellaient à rabattre de petits daims à la lisière du désert. Mais Huy n'aimait pas la chasse et n'en avait de toute façon guère le loisir depuis longtemps. Les chiens devaient s'ennuyer, ainsi privés d'exercice.

« Bekhai », dit-il doucement.

Bekhai regarda Huy par-dessous, avec cette expression inquiète dans ses yeux dorés. Il se lécha les babines, s'étira et bâilla, puis il se recoucha.

Malgré l'heure tardive, les grillons poursuivaient leur stridulation monotone et apaisante. Dans leur vol, de gros scarabées frôlaient dangereusement les lampes à huile, qui versaient une maigre lumière sur la table où Huy et Senséneb étaient toujours assis. De temps en temps résonnait un « floc ! » sourd tandis qu'un poisson troublait la surface du bassin. Dans la pénombre, les oreilles dressées, les chats allaient et venaient parmi les massifs de fleurs, explorant les murs à la recherche d'une crevasse par laquelle s'insinuer. L'un montrait un tempérament beaucoup plus aventureux que le second, plus grand et plus gras, qui semblait toujours accomplir ses patrouilles pour la forme.

Senséneb avait reposé l'amulette sur la table, mais ses doigts la tournaient et la retournaient sans relâche.

« Il l'aurait commandée pour conjurer une grossesse, réfléchit-elle à haute voix. Mais c'est un homme intelligent. Des moyens existent pour prévenir l'apparition d'un embryon dans le ventre maternel, et même pour l'éliminer une fois qu'il a commencé à se former. »

De telles interventions étaient pratiquées, mais surtout si l'enfant était le fruit d'une agression ou si la mère était trop jeune, ou trop étroite, pour le porter en toute sécurité. Les dieux acceptaient les prières de ceux qui ne voulaient pas d'enfant, mais une fois que la semence avait produit un rejeton, ils voyaient d'un œil mauvais qu'on l'extirpât, car c'était tourner en dérision ce qu'eux-mêmes avaient planté. Les dieux... songea Huy, non sans amertume. De combien de malheurs n'étaient-ils pas responsables !

« Moi, je crois que cette amulette a été placée là à dessein, pour que Mia la découvre, conclut Senséneb, poussant enfin le pendentif vers Huy à travers la table. Chaemhet connaît suffisamment le caractère de son épouse pour savoir qu'elle veille à la propreté des statuettes. Donc, il n'aurait pas placé l'amulette dans la niche s'il ne voulait qu'elle la trouve, comme par hasard. Quel procédé maladroit, entre mari et femme !

— Mia n'avait aucun doute quant à sa provenance.

— Lui as-tu posé la question ?

— Non, mais elle paraissait croire que Chaemhet ne l'aimait plus.

— T'a-t-elle demandé d'intervenir ?

— Non. Elle avait simplement besoin de parler. Elle regrettait de ne pas avoir eu le courage de s'en ouvrir à toi.

— Pourtant, elle est venue te trouver le soir de mon départ pour la capitale du Nord.

— Oui. Décèles-tu quelque chose dans cette attitude ?

— Non, soupira-t-elle. Mais on voulait qu'elle découvre l'amulette. Chaemhet...

— Il jure ses grands dieux que ce n'est pas lui.

— Il a déjà menti en maintes occasions. Et à toi aussi.

— Mais pas cette fois. Il n'aurait pas montré plus de frayeur face à un démon.

— C'est un être veule et pusillanime.

— Ne le juge pas trop sévèrement.

— Et pourquoi pas ?

— Qui n'a jamais fait preuve de faiblesse ?

— Mais si ce n'est pas Chaemhet, alors qui ? »

Huy y avait déjà songé. Un serviteur pouvait avoir été acheté. Mais ce dernier n'aurait été qu'un instrument entre les mains de celui dont ils cherchaient à découvrir l'identité. Les visiteurs du couple étaient nombreux. Mia aimait recevoir et faire admirer sa maison ; de par sa haute fonction, son époux était fréquemment en consultation avec ses collègues, chez lui aussi bien qu'à son bureau. Rien que l'emploi du temps des trois grandes maisons royales devait être vérifié constamment, et les déplacements du pharaon et de sa cour coordonnés dans les moindres détails. Il y avait les palais des autres

cités – ceux de la capitale du Nord, de la cité du Soleil, de la cité de la Mer, où se trouvaient d'autres résidences, d'autres harems. Il y avait la construction de l'hypogée, mise en chantier dès qu'un roi montait sur le trône. En un seul mois, toute une armée de fonctionnaires entraînait et sortait de chez le Grand Intendant.

Et c'était encore sans compter les amis et les intimes. De ceux-là, Huy devrait s'entretenir avec Chaemhet. Mais seulement quand ses devoirs aux Archives Culturelles le lui permettraient, et quand il y serait autorisé. Ay ne tolérerait pas que Huy reprît de lui-même son ancienne activité, même pour résoudre cette affaire. Et si le pharaon apprenait qu'il lui avait désobéi, Huy aurait signé son propre arrêt de mort. Le scribe n'aurait même pas droit à l'exil dans les provinces, puisque Ay se méfiait trop de lui pour le laisser s'éloigner.

« Abandonne ! le raisonna Senséneb. Le risque n'en vaut pas la peine. »

Ainsi, elle avait lu dans ses pensées ; d'ailleurs, celles-ci devaient se voir sur son visage au point qu'elle ne pouvait s'y méprendre. Elle s'était fait l'écho de sa voix intérieure, pourtant il lui opposa un dernier argument :

« Puis-je laisser mes amis dans la détresse, quand j'ai le pouvoir de les aider ?

— Ton aide ne leur inspirera peut-être aucune gratitude. Nous sommes tous embarqués sur le Fleuve de la Vie, qui nous emporte vers l'Océan de la Mort. À nous de gouverner du mieux que nous le pouvons, car là réside notre seule part de liberté. Nul d'entre nous n'a le choix de la destination finale. Non, dit-elle en souriant, je crois que tu n'as jamais su résister à une énigme. Néanmoins, c'est un prix élevé à payer pour satisfaire ta vanité intellectuelle. »

Huy baissa les yeux. Senséneb était encore plus proche de la vérité qu'elle ne le soupçonnait, bien qu'elle fût généralement très sûre de son propre jugement. C'était un de ses traits de caractère qui lui manqueraient, malgré son côté parfois agaçant.

Il songea aux Archives. Son travail y était intéressant, et le vieux Nakht méritait amplement sa réputation de paresse. Il était en passe de se décharger de toutes ses responsabilités sur Huy. Un projet était dans l'air concernant la restructuration totale des Archives Culturelles ; les papyrus les plus anciens seraient entreposés dans de profondes caves afin d'éviter qu'ils ne se dessèchent. Certains étaient déjà si fragiles qu'ils menaçaient de tomber en poussière au moindre contact, sans même parler de les dérouler. Il faudrait tout recopier afin de pouvoir continuer à consulter ces informations. Il était également question d'un voyage dans le Nord. Nakht n'aurait certainement pas envie de partir alors qu'il pouvait s'occuper tranquillement de ses vignes, et Huy venait juste après lui dans la hiérarchie.

Et pourtant... Pourtant, il avait été sincère en disant à Senséneb qu'il n'aimait pas laisser les choses au hasard. L'existence en comportait tellement ! En fait, elle pouvait être perçue comme une accumulation de hasards. Bien des gens avaient la chance de s'en réjouir, mais pas Huy. Il était épris d'harmonie et d'ordre – non pas l'ordre cruel et rigide qu'Horemheb instaurerait sur la Terre Noire si jamais il accédait au trône, mais un ordre fait de proportions, de respect, de solutions pondérées. Toute chose était ordonnée d'avance, affirmaient les prêtres. On ne pouvait rien changer à ce qui avait été décrété depuis qu'Atoum avait surgi de l'océan primordial de Noun et façonné les dieux. Mais foncièrement, l'ordre n'existait pas. Ou alors, seulement sous la forme d'un fin vernis, comme les feuilles d'or plaquées sur la statue d'un fonctionnaire subalterne. Au-dessous subsistait le chaos des sentiments débridés. Jamais le cœur de l'homme ne serait tout à fait capable de les contrôler, et jamais ils ne le vaincraient tout à fait. Mais s'il baissait les bras, il était perdu.

Ramener la vérité au grand jour, s'il le pouvait, telle était la façon dont Huy menait son propre combat. Quel qu'en fût le prix, il résoudrait l'énigme de l'amulette et de la mort de Géoua. Peut-être n'y avait-il pas grand-chose derrière, mais au moins, il saurait à quoi s'en tenir.

Il était prêt à parier qu'Ay ne le ferait pas assassiner. Aux yeux du pharaon, il avait de la valeur. De plus, cette affaire concernait un serviteur de haut rang. Le roi lui accorderait-il une seconde chance ? Pour l'heure, il ignorait que Huy se proposait de continuer ; peut-être ne l'apprendrait-il jamais. Le scribe devrait jouer serré car, aux Archives Culturelles, maints de ses subalternes ne seraient que trop heureux de s'élever par sa chute. Mais Huy avait été nommé par Ay et jouissait donc officiellement de sa protection. Il comptait bien s'en prévaloir aussi longtemps qu'il le pourrait.

« Si je continue, répondit-il enfin, ce n'est pas par vanité intellectuelle, comme tu le prétends, mais par soif de vérité. »

Elle sourit d'un air las et triste, mais aussi avec tendresse. L'amour pouvait-il renaître de ses cendres ?

« C'est vraiment une pièce splendide, dit-elle, se remettant à jouer avec le nœud d'Isis. Il ne doit pas y avoir beaucoup d'artisans capables d'une telle perfection dans la capitale du Sud. Celui qui l'a commandée était un homme de goût.

— Certes. Et sans doute était-il peu habitué à l'intrigue. Une personne mieux versée dans le mensonge aurait fait graver l'inscription sur une pierre médiocre.

— Cela désigne encore Chaemhet.

— Mais pourquoi aurait-il agi ainsi ?

— Pour reconquérir Mia.

— Je ne comprends pas, avoua Huy que cette réponse jetait dans un abîme de perplexité.

— Pour crever l'abcès. Forcer sa femme à lui tenir tête.

— Tu veux dire... pour qu'elle l'oblige à quitter Teyé, puisqu'il est trop faible pour rompre de son propre chef ?

— Exactement.

— Je ne crois pas que Chaemhet la provoquerait, même poussé par un démon intérieur dont il n'aurait pas conscience. Il m'a paru sincère, en affirmant qu'il n'avait jamais vu cette amulette. Bien sûr, c'est une opinion toute personnelle. Mais Chaemhet joue mal la comédie.

— Eh bien, l'amulette n'est pas arrivée là toute seule, et le résultat est le même. À moins qu'on ait voulu dénoncer Chaemhet à son épouse dans l'espoir de briser définitivement leur ménage. »

Il restait une autre hypothèse, se disait Huy. On avait pu tenter d'aiguillonner Chaemhet, pour le pousser à agir contre sa femme. Dans un cas comme dans l'autre, on visait à séparer les deux époux. Cela signifiait une chose : l'instigateur savait que tout n'était pas clair entre eux, mais il ne connaissait pas suffisamment Mia pour se douter qu'elle ne confondrait pas son mari grâce à la preuve si commodément fournie.

Senséneb posa sa main sur celle de Huy.

« Il y a bien longtemps que nous n'avions parlé ainsi.

— Oui. Trop longtemps. »

Ces mots parurent flotter entre eux, et ils se sourirent, timidement, prudemment, tels deux inconnus.

Masou, le secrétaire de Chaemhet, était un mince jeune homme qui avait gardé de son ancien état de prêtre le crâne et les membres rasés d'un serviteur des dieux, bien qu'il ne portât plus les sandales blanches. Minutieux, précis et discret, c'était un collaborateur presque trop parfait. Au cours de l'enquête officielle, Huy l'avait interrogé et, très vite, avait conclu qu'il ne savait rien d'important. Sa connaissance des affaires de son maître se bornait strictement aux questions professionnelles. Toutefois, il conservait un souvenir exhaustif des différentes dispositions concernant la Deuxième Maison depuis l'époque de son entrée en fonctions, qui avait coïncidé avec celle de Chaemhet. Chaque question avait suscité une réponse verbuse et détaillée, à tel point que le scribe avait fréquemment cessé d'écouter. Cette fois, Huy était résolu à supporter une seconde conversation avec Masou.

Chaemhet resterait chez lui pendant les premiers jours de purification de son épouse. Il la verrait peu, mais superviserait les changements nécessaires dans leurs appartements et, en compagnie de ses fils, apporterait des offrandes aux Gardiens de la Naissance. Son

absence fournirait à Huy l'occasion de s'entretenir avec Masou en privé. Toutefois, il ne faudrait pas éveiller les soupçons du secrétaire quant au caractère officiel de sa visite. D'après le peu dont Huy avait pu juger, Masou manquait de souplesse et la moindre irrégularité ferait l'objet d'un rapport. Que ce rapport fût soumis à l'attention de Chaemhet, voilà ce qu'il fallait éviter si possible.

L'inscription figurant à l'entrée du tombeau de Géoua devait être rédigée pour les archives avant d'être portée sur le roc. Pareille tâche aurait échoué, en temps normal, à l'un des scribes subalternes des Archives Culturelles, puisque le défunt était un fonctionnaire de rang moyen. Mais dans la mesure où il avait succédé à Chaemhet et où celui-ci était l'ami de Huy, personne ne s'étonna que l'adjoint de Nakht voulût vérifier la bonne conformité de l'inscription, avant qu'elle fût gravée pour l'éternité.

Dès lors, il était parfaitement logique de convoquer Masou, réputé pour sa mémoire des détails de procédure, afin de passer les faits en revue. Chaemhet lui-même approuva l'idée, jugeant que Masou était plus compétent en la matière.

Huy dut refréner son impatience pendant la première partie de la conversation. Raide comme un piquet sur son tabouret devant le bureau, Masou répondait à toutes les questions préparées par Huy et son secrétaire avec la sécheresse et le léger dédain de l'homme sûr de son petit arroure[34] de connaissances, dont il était le roi. Huy prit grand soin de flatter son *khoul*, afin qu'il soit aussi réceptif qu'un enfant attendant des confiseries. Tandis que son secrétaire était assis en tailleur un peu en retrait, son écritoire en cuir sur les genoux et son calame courant sur la surface du papyrus déroulé à mesure, Huy en vint enfin aux visites que Géoua avait rendues à Chaemhet après que celui-ci eut pris la tête de la Deuxième Maison.

« Tu m'as déjà posé cette question l'autre fois, lui opposa Masou, se rappelant, comme Huy le craignait, leur précédente conversation.

— En effet, mais dans un tout autre contexte.

— Ma réponse est inchangée.

— Je souhaite aborder de nouveaux aspects.

— La teneur de mes réponses sera identique. Ne peux-tu pas – si je puis te le suggérer respectueusement –, ajouta Masou, voyant Huy changer d'expression et se souvenant de leur différence de rangs, t'épargner cette perte de temps en te référant au compte rendu de cette discussion ?

— Celui-ci fait partie d'un rapport secret dont les deux uniques exemplaires sont conservés dans les archives du roi et dans celles de la police, riposta Huy d'un ton cassant. En outre, l'expérience m'a appris que, si sûr que soit un homme d'avoir relaté tous les faits, chaque fois qu'il se remémore un événement, celui-ci apparaît sous un jour

différent. »

Masou parut sceptique. Se doutait-il que Huy cherchait à glaner des informations qui lui auraient échappé la première fois ? Quand bien même, cela aurait été sans importance, puisque l'entretien officiel concernait un autre sujet. Masou n'irait pas faire un rapport parce qu'il pressentait en Huy des intentions cachées. Pourtant, cela n'aurait pas été vu d'un mauvais œil : même si Ay n'encourageait pas ouvertement la délation, il récompensait ceux qui venaient le trouver avec un renseignement de réelle valeur. Mais Masou n'avait guère d'imagination et n'aurait pas agi contre un supérieur désigné par Pharaon lui-même.

Huy se référa aux notes que son secrétaire lui avait remises. Les sourcils froncés, il feuilleta les fragments de papyrus et d'ostraca sur lesquels étaient consignées les informations mineures. Il hocha la tête à plusieurs reprises comme s'il relevait un détail intéressant, bien qu'il sût depuis longtemps quelle question il voulait poser :

« Tu as déclaré, semble-t-il, que Géoua a rendu visite à Chaemhet par trois fois.

— Oui, trois fois en tout et pour tout.

— À sa dernière visite, tu n'étais pas présent.

— Si, j'étais là en ces trois occasions.

— Pendant leur entrevue ? Dans la même pièce ?

— Non, dans mon bureau, qui communique avec celui de Chaemhet par un simple passage voûté.

— Donc, tu pouvais tout entendre.

— Oui, cependant je t'ai dit...

— Je sais, je sais. »

Huy s'exprimait d'un ton patient mais pressé, comme si c'était Masou qui lui faisait perdre du temps. Il prit un document au hasard – une note sur les frais d'embaumement de Géoua.

« D'après ce rapport préliminaire, tu n'as rien entendu. Tu es retourné à ton bureau, où tu t'es plongé dans la besogne qui t'attendait au point que tu as fermé ton cœur à tout le reste, y compris à la conversation qui se déroulait dans la pièce voisine. »

Huy s'amusait beaucoup de cette petite comédie et constata qu'elle produisait son effet sur Masou.

« Oui, confirma celui-ci avec moins d'assurance. Certes, j'entendais leurs voix, mais pour moi ce n'était qu'une rumeur indistincte... Je ne prenais pas garde au sens de leurs paroles.

— Remarquable discrétion.

— Je t'ai déjà expliqué tout cela l'autre jour, insista Masou, s'efforçant de garder son calme.

— Je crois que les deux premières fois, Géoua était venu consulter Chaemhet sur des questions de protocole propres au harem – des

détails administratifs... des moyens de couper à la voie hiérarchique ? »

Bien que visiblement choqué par cette idée, Masou acquiesça brièvement.

« Comment es-tu au fait de ces conversations, puisque tu n'écoutes pas ?

— Chaemhet m'en a fait part ensuite.

— Pourquoi ?

— Il souhaitait me dicter des lettres, des notes, des réponses manuscrites aux questions de Géoua. Tous ces papiers se trouvent nécessairement parmi les effets du défunt, à son bureau sinon chez lui...

— Ils sont en notre possession, interrompit Huy.

— Alors, mes collègues te confirmeront que c'est bien mon écriture, répondit Masou avec raideur.

— Nous ne manquerons pas de leur poser la question. »

Masou paraissait de plus en plus mal à l'aise, et Huy se rendit compte qu'il s'était laissé emporter par son désir d'en savoir plus. Loin de viser à honorer la mémoire du mort, cet entretien prenait le tour d'un interrogatoire.

« Pour les archives, précisa Huy. Ta précieuse contribution se doit d'être mentionnée.

— J'en suis reconnaissant. »

Huy inclina la tête. Du coin de l'œil, il vit un léger sourire flotter sur les lèvres du secrétaire. Tout irait bien si ce garçon n'essayait pas de jouer au plus fin. C'était un bon scribe, vif et intelligent. Au fond, Huy avait de la sympathie pour lui. Il ne devait pas être beaucoup plus âgé que son Héby.

« Et en ce qui concerne la troisième visite de Géoua ?

— Chaque fois que Chaemhet reçoit un visiteur, il lui demande s'il souhaite que je prenne note de la conversation. Géoua ne le désirant pas, j'ai apporté des rafraîchissements et je suis parti. Cette troisième fois, Chaemhet n'a pas fait allusion à l'objet de l'entretien. Je ne m'en suis pas étonné, car il arrive fréquemment que des conversations ne soient pas consignées. Soit parce qu'elles sont sans réelle importance, soit...

— Soit parce qu'elles sont secrètes.

— Oui, admit Masou, avec un peu d'embarras. Mais en général, c'est en raison de leur insignifiance.

— En l'occurrence, cette entrevue n'était pas si insignifiante, puisqu'elle est signalée dans le compte rendu de la journée.

— Oh, oui ! Chaemhet était surpris de voir Géoua, et après son départ il semblait mal à l'aise. Il ne l'aimait pas. Comme la plupart des gens, il est vrai... Je suis désolé. Je ne fais que me répéter.

— Et donc, à la suite de cette conversation, Chaemhet t'a envoyé chercher son serviteur, Imbou ?

— Oui. Mais cela n'avait aucun rapport.

— Pourquoi cette remarque ?

— Pardonne-moi. Je pensais que le propos de notre entretien était d'authentifier l'inscription commémorative de Géoua.

— Assurément.

— Que puis-je te dire d'autre ? » demanda Masou après un moment de silence.

Il regardait autour de lui, nerveux et tendu, comme s'il lui tardait de partir, de fuir bien loin de cette atmosphère pesante.

« Je n'ai rien de plus à t'apprendre, ajouta-t-il.

— Tu disais que tu n'écoutais pas la conversation.

— C'est vrai », répondit le jeune homme avec lassitude, se renfonçant contre le dossier de son siège.

Manifestement, il n'y avait pas d'échappatoire.

« Mais tu avais bien conscience du ton qu'employaient les deux hommes ?

— Je ne comprends pas.

— Parlaient-ils tout bas ? Ont-ils élevé la voix ?

— En quoi cela concerne-t-il...

— Ne t'en préoccupe pas ! coupa Huy en le foudroyant des yeux. Cela, c'est mon affaire. »

Masou esquissa un haussement d'épaules désabusé et répondit d'un air morne :

« Je n'y ai guère prêté attention.

— Qu'as-tu remarqué ? »

Le secrétaire de Huy avait cessé d'écrire et, son calame en l'air, lançait à Masou un regard encourageant. Ils échangèrent un coup d'œil résigné. L'un comme l'autre, ils devaient se soumettre aux excentricités de leur maître. Mais cette fois, Masou avait le pouvoir de ne pas rendre la tâche trop ingrate à son collègue.

« Cela remonte déjà à un certain temps.

— Mais cela sortait de l'ordinaire, rappela Huy, remerciant intérieurement son jeune scribe.

— L'occasion était inhabituelle, en effet. Inhabituelle pour Chaemhet, bien qu'on ne puisse en dire autant pour Géoua. »

Il s'interrompit le temps de fouiller dans ses souvenirs, savourant l'importance de l'instant. Huy se reprocha de ne pas avoir employé cette tactique dès le premier interrogatoire. Le jeune homme se serait-il montré plus coopératif ? Il s'agissait alors d'une enquête ordonnée par le palais... Peut-être Masou avait-il voulu protéger Chaemhet, ou alors sa nature le portait-elle naturellement à la réserve. Huy l'encouragea d'un hochement de tête.

« J'ai déposé de la bière et des dattes, puis je les ai laissés. Ils avaient l'air grave, comme s'ils devaient débattre d'une affaire sérieuse. C'est pourquoi j'ai été surpris que Géoua ne requière pas ma présence pour coucher leurs propos par écrit.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Je me suis remis à ma tâche. Un secrétaire a fort à faire ! Les factures du nouveau Temple du Soleil devaient être vérifiées et classées...

— Mais tu n'as pas quitté ton bureau ? Leurs voix te parvenaient malgré tout ? »

Huy lui posait ces questions avec douceur, sans plus chercher à en imposer. Masou s'exprimait d'aussi bon gré qu'il s'était montré réticent la première fois, comme soudain délivré d'un poids étouffant.

« J'y suis resté en permanence. Et je me souviens qu'au début leur conversation fut menée à voix basse, mais que le ton monta quelques moments plus tard.

— Étaient-ils en colère ?

— Ils ne vociféraient pas, ce qui eût été inconcevable. Toutefois, la tension était manifeste.

— Nous ne voulons les discréditer ni l'un ni l'autre, néanmoins, nous tenons à savoir la vérité sur Géoua.

— Veux-tu dire que des accusations ont été portées contre lui ?

— Il importe que son nom soit lavé de toute tache.

— Je suis sûr que c'était une simple divergence de vues sur des questions professionnelles.

— Ah ? Et lesquelles ?

— Je l'ignore, répondit Masou en hésitant.

— Donc, ils étaient en colère.

— Oui. »

Huy se détendit, entrelaça ses doigts et s'étira.

« Géoua est parti peu après, continua le jeune homme. Leur entrevue n'a pas duré longtemps.

— Quelle expression avait-il, en sortant ?

— Voilà le plus étrange. Sa colère s'était dissipée. Il semblait même satisfait.

— Et Chaemhet ?

— Je ne m'en souviens pas. Il m'a prié d'aller chercher Imbou, son serviteur. Voudras-tu lui parler ?

— Que saurait-il de Géoua ? remarqua Huy. Non. Nous ne consultons que les hauts fonctionnaires. »

À ces mots, Masou rayonna de fierté. Huy sourit en son for intérieur et dit en se levant :

« Merci de ton aide. »

Masou l'imita, heureux d'en avoir terminé, mais à mesure qu'il

reprenait ses esprits, il craignait d'en avoir trop dit. Huy espérait qu'il ne réfléchirait pas au tour qu'avait pris l'entretien. Il l'accompagna lui-même à la porte, lui réitéra ses remerciements et lui offrit un jeu de pinceaux d'excellente qualité.

Alors qu'il s'apprêtait à prendre congé, Masou hésita.

« Qu'y a-t-il ? s'enquit Huy.

— Un simple détail, dont je ne suis même pas certain. Je crois avoir entendu Chaemhet remettre un paiement à Géoua. Je ne sais pas ce que c'était, mais j'ai distingué le tintement du métal sur le bureau.

— Peut-être Géoua avait-il sollicité un prêt.

— C'est improbable. »

Huy plaça une main amicale sur l'épaule du secrétaire.

« Eh bien, si besoin est, je poserai la question à Chaemhet.

— Ne lui dis pas que je t'en ai parlé, supplia Masou avec inquiétude.

— Fort bien. D'autant plus que ce n'était qu'une très vague impression ?

— Oui... »

Huy le regarda partir. En regagnant son bureau, il serra les poings pour contenir sa jubilation.

Confiné chez lui, Chaemhet avait tout loisir de ressasser ses malheurs. Depuis la naissance de sa fillette, les murs de sa prison semblaient se refermer sur lui. Teyé représentait non pas la liberté, mais une autre forme de menace. Elle n'était certainement pas sérieuse en envisageant de fuir avec lui ! L'idée était si désespérée qu'elle frisait la folie. Sans l'attrait que cette femme exerçait sur lui, sans ce corps auquel il était incapable de résister, il aurait mis un terme à cette liaison depuis longtemps. À cause de sa faiblesse, il s'enlisait inexorablement, tel un homme qui s'est aventuré dans des sables mouvants.

Comment s'extirper de ce bournier ? Ce n'était qu'une question de temps avant que Mia découvrit tout. Il ne voulait pas d'un divorce. Mais si Mia, de son côté, exigeait la séparation, la valeur de sa dot et la moitié des biens de Chaemhet lui reviendraient. Elle perdrait sa position sociale, bien entendu. Quant à lui, il conserverait des revenus confortables, mais il ne serait plus aussi aisé. Aux yeux de Chaemhet, ce genre de considérations méritait réflexion.

Bientôt Mia aurait achevé sa période de purification. De retour au foyer, elle remettrait tout en ordre, avec ses manies étouffantes. Et pourtant, elle lui dispensait un soutien, une sécurité que Teyé ne serait jamais à même de lui apporter. Teyé était une tempête de sable en plein désert. Mia, c'était le confort et la stabilité, mais aussi la routine. Désespéré, Chaemhet contempla la pièce au décor raffiné où il était

assis. Sa vie s'écoulait en une succession de moments infimes, une suite d'événements agréables – banquets, concerts, chasses, spectacles –, qui tous formaient la chaîne qui le retenait. Il avait beau se réfugier dans le travail, dès qu'il restait oisif les démons du doute quittaient les replis de son cœur pour danser en son centre. Bien pire, comme n'importe quelle autre drogue, avec l'accoutumance le travail commençait à perdre son effet apaisant. Même si Chaemhet s'attelait à sa tâche de la *barque-matêt* à la *barque-seqtet*, il ne réussirait pas éternellement à repousser les démons. Alors après tout, songea-t-il en un sursaut de révolte, pourquoi ne pas se laisser tenter ? Pourquoi se sacrifier pour un cocon confortable, mais artificiel ?

Une autre voix intérieure lui disait qu'il n'aurait jamais le courage de fuir et de changer de vie.

Il avait suffisamment de décence pour comprendre que si Teyé lui vouait un amour sincère, il ne devait pas la bercer de faux espoirs. Il n'avait jamais fait de promesse qu'il n'eût l'intention de tenir. En même temps, force lui était d'admettre que c'était Teyé qui l'avait mis au pied du mur. Il ne l'avait pas revue depuis la naissance de la petite. Teyé en avait-elle été avisée ? Il en était certain. Mia était une personnalité de premier plan dans le quartier du palais, et tout ce qui la concernait alimentait les conversations. Pour les recluses du harem, qui n'avaient guère de moyens d'occuper leur vie, les nouvelles du monde extérieur étaient une véritable pâture. Oui, Teyé savait certainement. Il grimaça en imaginant son dépit. Pourtant, il n'avait plus de rapports intimes avec son épouse depuis longtemps. La flamme s'était éteinte. Les rares fois où il l'avait honorée ces trois dernières années, cela avait été, pour elle comme pour lui, par sens du devoir.

Il lui faudrait se résoudre à voir Teyé. Il ne pouvait continuer à repousser l'instant décisif, à mener indéfiniment une sorte de demi-vie en détruisant non seulement sa propre existence mais aussi celle de ces deux femmes. Par le biais de son bébé, Mia avait pris une sorte d'initiative. Teyé, elle, le pressait de s'engager. Toutes deux, chacune à sa manière, étaient plus fortes que lui et avaient des raisons d'exiger qu'il fasse un choix.

Il aurait voulu plus que tout être seul. Rester dans la douce lueur du crépuscule, sentant la fraîcheur monter du Fleuve dont il écoutait la voix ancienne, seul avec son Cœur, avec son Nom.

Affronter Teyé serait la première étape. Cela lui délierait un poignet. Mais serait-ce pour mieux dégager l'autre ?

Il appela son serviteur.

« Je veux que tu m'organises un autre rendez-vous. »

Le visage d'Imbou conserva l'expression agréable qu'il affichait en permanence, cependant sa réprobation fut nettement perceptible. Il n'avait jamais fait défaut à Chaemhet, jamais eu une parole ni même

une pensée déloyale, mais, à l'évidence, il se serait réjoui de le voir rompre.

« Pour quand ? se borna-t-il à demander.

— Le plus tôt possible. Rapporte-moi vite la réponse.

— Même si c'était pour aujourd'hui ?

— Même si c'était sur-le-champ. »

En réalité, Chaemhet aurait voulu repousser cette rencontre fût-ce d'un seul jour. Après tout, il restait maître du temps aussi longtemps qu'il était prêt à le perdre.

« Après ce rendez-vous, Imbou, nous ne louerons plus la chambre du port. J'ai décidé d'en finir une fois pour toutes. »

Le serviteur ne répondit pas et aucun muscle de son visage ne tressaillit, mais il s'inclina et partit rapidement, comme s'il craignait que son maître pût encore se raviser.

Elle était plus belle que jamais et ses yeux incrédules étaient brillants de larmes. Comme s'il l'avait frappée, comme s'il avait enfoncé en elle un pieu chauffé au rouge. Chaemhet devait faire un effort pour se rappeler qu'elle était la plus forte ; mais cela n'atténuait pas l'impression qu'un démon se débattait dans sa poitrine pour la faire éclater. La chambre sembla osciller, se troubler comme les falaises du Grand Lieu miroitant dans la fournaise. Et soudain, cette sensation cessa. Avec une acuité accrue, il perçut tous les détails sordides auxquels il n'avait pas pris garde auparavant : une toile d'araignée dans un coin, oubliée par la fille qui s'occupait du ménage ; au plafond, une craquelure aussi fine qu'un cheveu ; une bosse de plâtre laissée par un ouvrier maladroit, évoquant une dune de sable miniature ; la peinture écaillée sur les piliers du lit...

« Ainsi, c'est fini ? dit Teyé, d'une voix où se mêlaient le défi et la déception.

— Il le faut.

— Pourquoi ?

— Je ne puis demeurer pour toi ce que j'ai été. »

Les yeux de la jeune femme étincelèrent de colère.

« C'est à cause de l'enfant !

— Non. La petite m'a ramené à la raison ; mais ma décision était prise de longue date.

— Alors, pourquoi m'as-tu laissée vivre dans l'espoir ? Je croyais que tu m'aimais ! Comment as-tu pu m'abuser si cruellement ? »

Il baissait la tête sans mot dire, blêmissant devant cette douleur, cette rage exposées dans toute leur nudité.

« Je t'ai donné mon cœur !

— Séparons-nous ici, d'un commun accord.

— Nous pourrions continuer... hasarda-t-elle.

— Non.

— Pourquoi ? »

Il garda le silence.

« Tu n'oses pas la quitter ! » cria Teyé.

Il releva des yeux assombris par la fureur.

« J'agis comme bon me semble. Si je reste avec mon épouse, c'est

que j'en ai décidé ainsi. »

Anéantie, elle se renversa sur le lit. À nouveau, Chaemhet eut l'impression de l'avoir frappée.

« La vérité, je la connais.

— Quelle est-elle ? Si tu le sais, dis-le-moi, car je ne la connais pas.

— La vérité, lança-t-elle en le regardant droit dans les yeux, c'est que tu ne m'aimes pas assez. Tu le sais, mais tu ne peux l'admettre. »

Oh non, c'était encore bien pire ! En vérité, non seulement il le savait et supportait parfaitement cette idée, mais il voulait garder Teyé pour maîtresse. S'il n'en avait qu'après son corps, pourquoi son désir se cristallisait-il sur celui-ci plutôt qu'un autre ? Pourquoi avait-il la certitude qu'aucune femme, hormis elle, ne pourrait l'assouvir ?

La vérité était trop complexe pour être devinée.

Assise sur le lit, les genoux relevés et les bras croisés sur sa poitrine, elle se recroquevillait sur elle-même, mais son regard l'enveloppait, l'emprisonnait. Non ! Il devait s'échapper immédiatement, trouver une issue pour s'éloigner de ce lit de roseaux emmêlés ! S'il n'y en avait pas, il s'en ouvrirait une à coups d'épée. Teyé se caressait le bras. Il contempla ses longs doigts, se rappela comme, autrefois, ils touchaient et exploraient sa peau... Cela ne se reproduirait plus jamais, s'il la quittait. Le choix dépendait de lui seul. Combien il eût voulu qu'il en fût autrement ! Il ferma les yeux, tentant de chasser les images qui l'assaillaient ; hélas ! même les paupières closes il se revoyait avec elle, leurs membres entrelacés, leurs bouches telles des fleurs unissant leurs corolles...

Ouvrant les yeux, Chaemhet s'aperçut qu'elle s'était levée pour s'approcher de lui. Il lut sur ses traits une expression qu'il connaissait bien. Mais elle ne l'enjôlerait plus ! Il prononça son propre Nom en silence pour apaiser les hurlements de son cœur. Il recula, et vit le regard de Teyé durcir fugitivement avant de reprendre son expression blessée. Elle est plus forte que toi, se répéta-t-il ; elle t'assigne le rôle du protecteur pour mieux te garder dans ses filets.

« Je ne me soucie pas que de moi, prétendit-il. Ta propre sécurité est en jeu. Je ne serais pas seul à tomber si le roi apprenait ce qui s'est passé entre nous. Toi aussi, tu mourrais. Est-ce réellement ce que tu souhaites ? Si Géoua savait, d'autres sont au courant. »

Il jeta un coup d'œil inquiet vers la porte dans l'ombre, comme si une oreille indiscreète se dissimulait derrière le panneau.

« La mort me serait plus douce que la vie sans toi. »

Il en aurait ri, s'il n'avait été aussi nerveux.

« Ce sont des choses que l'on dit sans y croire.

— Peut-être sur la Terre Noire. Mais dans mon pays...

— Non, nous ne craignons pas la mort. De là à rejeter la vie que les dieux nous ont offerte...

— Plutôt que d'en faire mauvais usage, ne vaut-il pas mieux la leur rendre ?

— Accepter notre destinée est un devoir.

— Le devoir ! railla-t-elle avec colère. Un mot inventé par les faibles, pour esquiver leurs véritables responsabilités.

— Mais l'espérance, du moins...

— L'espérance, à présent ! De quels mots tu te berces ! Chez moi, nul n'ignore que l'espérance est la maîtresse du mensonge. Pourtant j'ai espéré, oui, espéré ma liberté, rêvé de vivre à tes côtés... Où cela m'a-t-il menée ? Que de temps tu m'as fait perdre !

— Moi aussi, j'ai perdu mon temps. Mais c'est terminé, à présent.

— Est-ce tout ce que j'ai signifié pour toi ? Une perte de temps ?

— Il me semble que c'est toi qui viens de m'en faire le reproche.

— J'ai parlé hâtivement », admit-elle, baissant les yeux.

Courage ! s'exhortait Chaemhet. Pars, va-t'en ! Dehors le soleil brille, les passants pressés ne savent rien de ton histoire, ils ont leurs problèmes, leurs préoccupations, leurs amours et leurs ambitions. Si tu pouvais jeter les tiens dans la poussière et les échanger à ton gré, lesquels choisirais-tu ? Tout est si simple ! Tu as vécu un rêve. Réveille-toi ! Pars donc ! Imbou t'attend. Tu n'auras même pas à rentrer seul chez toi.

Mais une autre pensée attendait d'entrer en lice, talonnant la première : Mesures-tu à sa juste valeur ce que tu rejettes ? Pareille occasion ne se représentera plus. Sais-tu bien à quel bonheur tu renonces par ton refus de courir un risque ?

Il ferma les yeux. Si seulement de tels choix n'existaient pas ! De la rue animée montait un brouhaha irréal. La lumière du soleil semblait peinte sur les murs. Même la chaleur, le bourdonnement d'une mouche n'étaient qu'illusion. Pas question de partir sans en avoir fini ! Il l'avait assuré à Imbou. L'opinion de son serviteur importait-elle ? Imbou lui resterait loyal quoi qu'il fût, quoi qu'il décidât.

« Je t'ai aimée. Eussions-nous été libres, nous aurions pu vivre une belle histoire ensemble. Mais la vie est une succession de cages. Nous ne sortons de l'une que pour pénétrer dans une autre, et le ciel, nous ne le voyons qu'à travers des barreaux.

— As-tu conscience de ce que tu dis ? Tu abandonnes ! Tu subis la mort tout en restant vivant ! »

Il eut un sourire amer : elle disait vrai, et il connaissait le pire des deux mondes.

« Si tu crois que ta vie est une prison, plaïda Teyé, laisse-la et va-t'en ! À quoi te sert tout ce que tu possèdes, si cela t'inspire un sentiment de claustration ? »

Elle lui tendit la main. Chaemhet eut la conviction que ce geste était dénué de calcul : il était provoqué par une générosité spontanée,

celle d'un être humain envers son prochain, d'une chatte envers son chaton. Il pensa fugitivement aux marques de tendresse des animaux les plus simples à l'égard de leurs petits. Mais pas l'homme, non ; pas nécessairement, et pas toujours. Les dieux avaient rendu cette créature assez intelligente pour survivre, mais pas assez pour réussir. Et, comble de malheur, ils lui avaient donné la connaissance. Un jour ou l'autre, le monde en serait anéanti, s'ils ne s'étaient pas lassés avant de leur sinistre plaisanterie.

« Je voudrais prendre ta main et je ne le peux pas », avoua Chaemhet avec sincérité.

Teyé ne représentait rien de plus qu'une autre geôle, dans laquelle il n'était pas encore entré. Il s'écartait de la main de cette femme comme il se fût écarté de la porte d'une prison, si attirante que parût la lumière qui y brillait.

Teyé laissa retomber son bras, un pli amer au coin des lèvres.

« Ce n'est pas tout », dit-elle d'une voix plus dure.

Il aurait dû se douter qu'elle avait un autre tour en réserve.

« Parle. »

Il jeta un coup d'œil vers la porte. Pourquoi ne pas tourner les talons et partir simplement, sans un regard en arrière ?

« Cette nouvelle pourrait te faire plaisir, dit-elle en remarquant son expression.

— J'en serais étonné.

— Je vais te l'annoncer malgré tout. Il faut que tu saches, quelles qu'en soient les conséquences.

— De quoi s'agit-il ? »

Il était impatient et irrité par la tension qu'elle créait à dessein. Pour lui, la conversation était terminée. Il avait franchi le Fleuve en brûlant les ponts derrière lui. Déjà soulagé, il n'aspirait plus qu'à se retrouver au grand air.

« Je porte en moi un enfant. »

Il la regarda fixement, mais elle détournait les yeux, la tête basse. Quelque chose dans sa pose paraissait grandiloquent et théâtral. Elle ajouta, relevant la tête :

« Héket est à l'œuvre dans mon ventre. »

Chaemhet crut entendre Seth ricaner sous terre : Ce retournement inattendu était-il le fait du dieu roux de la discorde ? Il passa une main tremblante sur son front en nage.

« Qui est le père ? » furent les seuls mots que parvinrent à articuler ses lèvres sèches.

Il chercha du regard une cruche d'eau, s'en approcha pour se servir, mais la trouva vide.

« Tu veux dire, est-ce toi ou bien Ay ? ironisa-t-elle. Je ne le sais pas. La nouvelle est toute récente, aussi est-il possible que l'enfant soit

du roi. Personnellement, j'espère qu'il est de toi. »

Elle s'était rapprochée de Chaemhet, que tout désir avait déserté.

« Qui est au courant ?

— La femme qui m'a donné le melon mélangé à du lait. Quand j'ai vomi, le doute n'était plus permis.

— Mais tu devais bien soupçonner...

— Certes. Mais ce n'était qu'une légère sensation. Ah ! Et quelqu'un d'autre encore est au courant.

— Qui ?

— Cela, c'est ma garantie, dit-elle en souriant. Ainsi, même ma mort ne te délivrerait pas.

— Que vas-tu imaginer ? s'écria-t-il, horrifié.

— Je suis seule et dois veiller à mes propres intérêts. »

Teyé était la concubine du roi. Ces derniers temps, elle était redevenue sa favorite. Le fait qu'elle fût enceinte serait interprété comme une bénédiction d'Hathor. Ay avait-il présenté une offrande à la déesse ? À supposer que l'enfant fût un garçon et que la reine Ankhsemon ne donnât pas d'héritier au roi, alors le fœtus que Teyé portait dans sa matrice et que déjà Héket-à-tête-de-grenouille façonnait en être humain grandirait pour devenir pharaon. Et si l'enfant était de lui et non celui du roi, Chaemhet aurait été béni dans sa descendance, mais ne pourrait jamais revendiquer cette paternité.

Ces pensées se bousculaient dans son cœur troublé. De nouveau il observa Teyé, qui paraissait lire en lui.

« Ay reconnaîtra l'enfant, affirma-t-il.

— À moins que son temps dans la matrice ne soit trop court. Tu fus mon amant bien avant le roi, et tu l'es resté. »

Elle lui adressa un sourire aguichant, qui, encore à cet instant, exerça sur lui son pouvoir.

« Mais peu m'importe, poursuivit-elle.

— Comment ?

— Tout m'est égal.

— Si tu es enceinte des œuvres du roi et si tu lui donnes un héritier mâle, un destin fabuleux t'attend.

— Sans toi, l'or le plus fin est aussi vil que du sable.

— Je dois partir, dit-il, refusant de se laisser entraîner sur ce terrain dangereux.

— Alors, tu persistes à vouloir me quitter ?

— Oui.

— C'est impossible ! supplia-t-elle, tentant de le fléchir une dernière fois. Je suis certaine que l'enfant est de toi ! La semence du roi ressemble à du lait coupé d'eau. Elle tombe en moi goutte à goutte, sans même couler. Elle stagne à l'entrée de l'orifice puis roule au dehors. C'est à peine si elle est tiède ! Sa verge est molle. Même quand

le roi me désire, je dois raviver sa vigueur et la maintenir en place. Ay serait incapable de me faire un enfant. Mais toi, oui, et tu m'en as donné un ! Maintenant, tu dois nous aider et nous ramener à Keftiou ! »

Teyé se tordait les mains, tendait les bras vers lui, implorante, prête, pour Chaemhet, à renoncer à tous les privilèges que lui vaudrait cette naissance. Elle s'était jetée à ses pieds, se livrait entièrement à sa merci. L'humiliation, s'il la repoussait à présent, serait terrible. Pendant une fraction de seconde, il hésita avant d'accomplir le grand saut. Il était au bord d'un abîme, mais reculer était inconcevable.

« Je ne peux pas. »

Il fit demi-tour et quitta la pièce sans un regard en arrière tandis qu'elle tombait à genoux. Sitôt la porte close, il courut vers la rue, son cœur se tordant comme un crocodile blessé. Mais au milieu de ces tourments résidait aussi un certain soulagement. Quoi qu'il advînt par la suite, du moins aurait-il pris sa décision.

Il présenterait des offrandes à Hathor et à ses sœurs en guise de propitiation. Les déesses lui pardonneraient. Il était un homme qui cheminait en silence.

Teyé gémissait, la tête contre le sol. Si elle ne pouvait l'avoir, personne ne l'aurait. Et même s'il essayait de la quitter, elle ferait en sorte de le contrecarrer. Ils suivraient le même chemin.

Voyez ! Le dieu à la face unique est avec moi, pria-t-elle. Salut à vous, Sept Êtres qui promulguiez les décrets, qui soutenez les plateaux de la balance dans la Nuit du Jugement de l'Outchat, qui tranchez les têtes, qui taillez les cous en pièces, qui prenez possession des cœurs par la violence, qui saccagez le lieu où le cœur est fixé, qui vous livrez au carnage dans le Lac de Feu. Je vous connais et je connais vos noms, aussi connaissez-moi comme je vous connais. Je viens à vous, aussi venez à moi, car vous vivez en moi et je vivrai en vous. Donnez-moi le pouvoir du bâton de commandement qui est entre vos mains.

La jeune femme demeura longtemps prostrée, souillant sa robe et ses bras dans la poussière. Enfin, ses sanglots diminuèrent, s'espacèrent, puis s'apaisèrent. Teyé se leva et contempla son reflet dans le miroir de cuivre qu'elle avait apporté, et qu'elle avait laissé près de la cruche vide. Elle était assez présentable pour retourner au harem sans attirer de regards curieux. Elle se trouva même plus belle qu'elle ne s'y attendait.

Elle sursauta en entendant derrière elle une petite voix, pourtant familière :

« Teyé, te sens-tu bien ?

— Oui, Roya, répondit-elle. Comment es-tu arrivée ici ?

— Je t'ai suivie par les toits. Il me semblait que ton âme m'appelait avec tristesse.

— Oh, je suis si malheureuse ! Écoutais-tu ?

— Non. »

Roya mentait, contenant sa colère. Ménager Teyé était l'essentiel et passait avant tout.

« Après t'avoir suivie, j'ai attendu. Je tenais à rester dans les parages au cas où ma présence s'avérerait nécessaire. As-tu besoin de moi, ou préfères-tu que je parte ?

— Reste.

— A-t-il dit qu'il l'a trouvé ?

— Non. »

Visiblement déçue, Roya suggéra :

« Sans doute n'est-il pas encore retourné à la Deuxième Maison.

— C'est juste. Il est resté chez lui... avec son épouse. »

Leurs paroles résonnaient lugubrement dans la petite chambre étouffante, où régnait jadis une félicité digne des Champs d'Éarrou. À présent elle apparaissait dans sa sinistre réalité, morne et crasseuse.

« Rentrons à la maison, soupira Teyé.

— Quelle maison ?

— Le harem.

— C'est la première fois que tu en parles comme si c'était chez toi.

— Je sais, admit Teyé avec un sourire las. Mais je n'ai plus le choix. »

Elles marchèrent en silence, dissimulant leur visage derrière leur châle. Teyé songeait que plus jamais elle ne prendrait un tel risque, mais son cœur était triste. Réussirait-elle à dominer sa peine ? Elle savait que la douleur lancinante qui la meurtrissait s'estomperait une fois qu'elle se serait résignée. Mais elle ignorait combien de temps cela prendrait, car elle ne désirait pas porter remède à ce mal, à cette souffrance qui était le dernier lien avec son amour.

Il restait néanmoins un ultime devoir à accomplir.

« Et à lui, quand le lui diras-tu ? s'enquit Roya.

— Pas plus tard que maintenant. Tu vas lui porter la nouvelle.

— Il sera déçu !

— Que son espoir ne meure pas avec le mien. »

Teyé contint un rire sans joie. Elle s'était moquée de l'espérance et n'en était pas moins victime, elle aussi.

« Il t'a soutenue, insista Roya.

— Pour mieux tenir lui-même.

— Pas seulement...

— Roya, c'est toi qui es censée être forte ! »

Teyé tentait de prendre un ton désinvolte, mais Roya accusait le coup avec l'air affligé d'une fillette.

« Moi, je suis laide. Je ne saurai jamais ce que c'est d'être aimée.

— La laideur n'est pas un obstacle. Et d'abord, tu n'es pas laide. »

Roya eut un rire dur, sans complaisance.

« Dans tes yeux toute ton âme se révèle, poursuivait Teyé. C'est là qu'elle réside. Et si tu savais comme elle est belle !

— Au moins, j'aurai vu ce que c'est d'aimer. »

Et l'amour, pensa Teyé, était ce qui importait le plus au monde, quoi qu'il entraînaît dans son sillage.

Elles passèrent par des rues peu fréquentées, bien que cela les obligeât à emprunter un itinéraire plus long. La plupart des citadins se trouvant au marché, les deux femmes ne croisèrent que de rares promeneurs et des chiens somnolents, affalés dans des flaques d'ombre. Elles longèrent les murailles de la ville, où l'odeur moussue de l'eau stagnante parvint à leurs narines. Dans les champs, de minces silhouettes tannées par le soleil se courbaient sur les récoltes, la tête enturbannée, une faucille serrée dans leur main noueuse. Leurs ombres flottaient, silhouettes fantomatiques, sur la terre verdoyante.

Enfin Teyé et sa compagne arrivèrent au pied du quartier du palais et franchirent l'enceinte par une entrée secondaire. Elles dépassèrent une longue rangée de statues d'Amon-le-Grand-Bélier alignées tels des soldats, jambe gauche en avant, et coiffées de la couronne à deux plumes. Ici aussi les rues étaient désertes. Elles avaient choisi leur heure judicieusement. Quelqu'un, pourtant, attendait avec impatience le retour de Teyé.

Comme elles atteignaient la haute porte de la Troisième Maison, Roya quitta sa maîtresse et se faufila à l'intérieur.

La litière de Chaemhet brinquebalait au long des rues étroites et encombrées. Les marchés étaient animés et, à travers les pans de toile baissés, le passager captait des odeurs d'épices, d'huile et de sueur, et distinguait les cris de ses porteurs qui se frayaient un chemin dans la foule bigarrée. Imbou marchait en silence près de la litière, la main sur la garde de son épée. Chaemhet se sentait toujours en sécurité, quand son serviteur était près de lui. Quelquefois, il eût aimé qu'Imbou fût une femme. Mais il préférerait chasser bien vite ce genre de réflexion quand elle surgissait.

La révélation de Teyé le consternait. Certes, elle ne pouvait le trahir sans se condamner en même temps ; mais s'en souciait-elle ? Sans doute réfléchirait-elle, pèserait-elle le pour et le contre, épargnerait-elle sa propre vie pour le bien de son enfant ! Chaemhet, lui, avait tout à perdre. S'était-il, au moins, comporté honorablement ? Il regarda en lui-même sans trouver de réponse, mais il ne regrettait pas sa décision. Ay croirait-il Teyé ? Lui accorderait-il son pardon ou la laisserait-il vivre jusqu'à ce qu'elle eût mis l'enfant au monde, pour la faire exécuter ensuite ? Quelles mesures prendrait-il à l'encontre de Chaemhet ? Étant un haut dignitaire attaché au palais, il se verrait

sans doute épargner le pal, mais la mort l'attendait à coup sûr.

Il n'avait aucune idée de la fréquence des rapports entre Teyé et le pharaon. Il n'avait jamais interrogé la jeune femme à ce propos, jugeant la question malséante et ne tenant pas vraiment à savoir. Une autre pensée lui vint : Ay mettrait le grappin sur le premier enfant dont il pourrait endosser la paternité. La visite de la nouvelle reine au nord avait été imposée par les considérations diplomatiques, mais le roi avait voulu ce séjour aussi court qu'il était possible sans offenser la population du Delta. Faisait-il consigner les dates où il appelait sa concubine dans sa couche ? Quand cela avait-il eu lieu pour la dernière fois ? Depuis combien de temps l'enfant était-il en gestation dans le ventre de sa mère ?

Toutes ces questions assaillaient le cœur de Chaemhet tel le ciseau du tailleur de pierre martelant le roc.

De retour chez lui, il eut la sensation d'étouffer, dans son bureau, et ne réussit pas à reprendre le fil de sa vie ordinaire, bien qu'il tentât de lire les rapports envoyés par Masou de la Deuxième Maison. Il errait de pièce en pièce, écoutant les sons assourdis provenant de la terrasse, où Mia prenait le repas de midi. Chaemhet était bien trop tendu pour avoir faim. Il regarda les meubles, passa négligemment l'index sur leur surface. Tout était d'une propreté méticuleuse, tout reflétait le goût irréprochable et froid de Mia. De sa personnalité à lui, en revanche, on ne voyait nulle trace. Il eut une envie folle de balancer un coup de pied dans une table afin de détruire cette belle symétrie. Un sourire sardonique se dessina sur ses lèvres à l'idée de planter une vulgaire statuette de Min sodomisant une brebis au beau milieu des exquises figurines d'obsidienne et de faïence représentant les dieux, sur la niche à côté de l'entrée.

Son malaise grandissant, il prétexta qu'une nouvelle, dans la liasse de documents adressés par Masou, requérait de toute urgence son attention, et se rendit à pied à la Deuxième Maison. Bien que ce fût l'heure paisible de la sieste, il trouva, comme toujours, son secrétaire courbé sur sa table de travail. Lui arrivait-il de s'en éloigner ? Masou bondit sur ses pieds à la vue de son maître.

« Chaemhet ! Je ne t'attendais pas...

— Tout se passe-t-il bien ?

— Mais oui, répondit Masou avec un regard fuyant.

— Tu en es sûr ?

— Dans le cas contraire, je t'en aurais avisé.

— Et la reine ?

— Elle déjeune en compagnie du roi. Je crois qu'elle va passer beaucoup de temps auprès de lui, désormais.

— Paraît-elle heureuse ?

— Tout... tout à fait, bredouilla Masou.

— Fort bien. »

Chaemhet lui adressa un signe de tête pour le rassurer – un jeune homme sérieux, mais excessivement nerveux – et entra dans son propre bureau. Là aussi régnait un ordre parfait, et il songea avec chagrin que même ce lieu ne portait pas vraiment l’empreinte de sa personnalité. Qui était-il ? Un fonctionnaire de haut rang. Qu’était-ce donc qui faisait de lui ce qu’il était ? Voilà une question qu’il ne s’était encore jamais posée. Son éducation, son métier, sa famille, son ambition... Tant de choses avaient concouru à étouffer ses doutes ! S’il avait été heureux en ménage, s’il n’avait jamais rencontré Teyé, il ne se serait certainement jamais interrogé de la sorte. Fallait-il en être reconnaissant ?

La pièce présentait la même apparence que lorsqu’il l’avait quittée. Elle n’était pas aussi impeccable que sa demeure. Par endroits, la frise se craquelait et la peinture pelait. Il aimait que son bureau eût l’air d’avoir servi. Il portait, sinon sa marque, du moins son odeur, son aura. Chaemhet en fit le tour du regard, respirant déjà plus librement. La table de travail formait un angle droit avec le mur. Mû par un esprit de rébellion, Chaemhet la déplaça, raclant les pieds du meuble sur le sol en brique cuite. Ce faisant, il remarqua un détail anormal sur le mur, à l’endroit où il rangeait son coffre-fort. En haut, une des quatre chevilles en bois qui maintenaient la brique en place était mal enfoncée. Si son regard n’avait été accoutumé à l’ordre, il ne se serait aperçu de rien.

Il traversa la pièce et sortit son coffret. À l’intérieur, il découvrit une bourse en cuir marron, qu’il n’avait jamais vue. Frissonnant et surveillant le passage voûté au bout duquel travaillait Masou, il dénoua le cordon et vida le contenu sur sa paume.

Il avait sous les yeux les pièces d’or qu’il avait remises à Géoua, pour prix de son silence.

Sous le choc, en entendant des voix dans l’antichambre il se crut revenu au jour où le nouveau Directeur du Harem s’était présenté ici pour la troisième fois, et l’avait soumis à son chantage. Y avait-il un spectre, de l’autre côté du mur ? Chaemhet remit prestement l’or dans la petite bourse et la dissimula dans celle, plus large, qu’il portait à sa ceinture. Alors seulement, il reconnut la voix de son visiteur.

Huy apparut dans le bureau, Masou sur les talons, plus nerveux que jamais.

« J’arrive de chez toi, où l’on m’a appris que je te trouverais ici.

— Tu as de la chance, je m’apprêtais justement à partir.

— Très bien ! Je t’accompagne.

— J’ai quelques courses à faire.

— Je te tiendrai compagnie.

— C’est inutile.

— Allons ! Tu ne me refuseras pas ce plaisir ? »

Chaemhet pinça les lèvres. Il observa Huy, dont le visage était agréable et ouvert malgré la rudesse des traits. Sans rien pouvoir y déchiffrer, il sut qu'il était pris au piège. Pourquoi Masou le regardait-il de cet air de chien battu ?

Il n'avait pas remis en place la brique scellant son coffre. Il s'en chargea donc, mais recommanda à son secrétaire de tout refermer soigneusement aussitôt après son départ.

« Tu as réglé rondement tes affaires, remarqua Huy sur un ton plaisant. Tes serviteurs m'ont dit que je t'avais manqué de peu.

— Oui, c'est à croire que tu as mis des ailes à tes sandales pour voler jusqu'ici.

— Rien de si poétique ! J'ai pris une chaise à porteurs. Un peu d'exercice me ferait toutefois le plus grand bien, soupira Huy en tapotant son ventre.

— N'oublie pas qu'une certaine corpulence est la marque de la réussite sociale.

— Je t'avoue que c'est une marque dont je me passerais volontiers.

— Quel homme étrange tu es, Huy ! dit Chaemhet avec un sourire forcé.

— Alors, où allons-nous ? »

Chaemhet ne sut que répondre.

« Tes fameuses courses, lui rappela le scribe.

— Ah, oui... ! dit-il, cherchant fébrilement. Eh bien... je dois me rendre au port.

— Parfait. J'ai appris qu'on y décharge une cargaison de vin nouveau, en provenance du Nord. Nous serons les premiers à le goûter. »

Chaemhet acquiesça et donna pour la forme ses dernières instructions à son secrétaire avant de s'en aller.

Dans la cour, Huy lui demanda : « Y allons-nous à pied ?

— Comme tu voudras.

— Tu n'es pas vraiment pressé ?

— Pas vraiment, concéda Chaemhet, certain que Huy voyait clair dans son jeu.

— Si ma présence t'importune, dis-le-moi franchement.

— Non, Huy, tu ne me gênes pas.

— Mais, en réalité, tu n'as pas de courses à faire.

— Non. J'avais besoin de m'échapper de la maison. Je m'y sens trop à l'étroit. Vois-tu, j'ai besoin de réfléchir.

— À quoi ?

— À des affaires personnelles, éluda Chaemhet.

— Désolé, répondit Huy.

— C'est pourquoi je préférerais être seul.

— Donc, je suis bien de trop, tout compte fait.

— Non. Tu es mon ami. Je sais que tu ne te formaliseras pas si je marche en silence. »

Ils se dirigèrent vers le portail principal de l'enceinte. Un valet vêtu de la livrée royale croisa leur chemin en courant, une expression anxieuse sur le visage.

« Je me demande quel message il porte, s'interrogea Huy.

— Une nouvelle concernant les impôts, répondit Chaemhet. Les récoltes sont presque terminées et un large contingent de scribes-inspecteurs a été détaché pour en établir le relevé. Si tu travaillais encore à la Production d'Orge, tu n'aurais pas le loisir de te promener avec moi. »

Ils bifurquèrent à gauche pour prendre la première ruelle descendant vers le port. Elle serpentait entre des murs ponctués çà et là par une fenêtre haute ou une double porte dissimulant une cour intérieure ; des fleurs aux couleurs vives, s'échappant de jardins clos, retombaient en cascade par-dessus la maçonnerie.

« Qu'y avait-il, dans ton coffre-fort ? s'enquit négligemment Huy.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? » répliqua Chaemhet après un bref silence, tout en pensant : « Et comment oses-tu me le demander ? »

Il est vrai que le scribe faisait souvent fi des conventions quand il posait ses questions.

« Excuse-moi, mais j'ai vu que tu l'avais ouvert. J'ai supposé que cela avait trait à l'affaire urgente qui t'avait amené au bureau. Mais, assurément, cela ne me regarde pas.

— Assurément.

— Je tâcherai de m'en souvenir.

— Excellente idée », approuva Chaemhet avec un sourire crispé.

Ils firent encore quelques pas en silence. Huy aspirait l'air avec délice. Les effluves qui se mêlaient dans ses narines l'enchantèrent : les riches parfums d'épices montant des marchés et d'invisibles cuisines, la fraîche haleine du Fleuve... même l'odeur de la poussière parvenait à le ravir. La lumière avait autant d'éclat que la peau d'une grenade.

« J'aimerais néanmoins te poser une ou deux questions », poursuivit le scribe, d'un air contrit qui mit instantanément Chaemhet sur ses gardes.

Huy fit mine de soupeser ses paroles, mais il se montra des plus directs :

« De quoi as-tu parlé avec Géoua, la troisième fois qu'il t'a rendu visite ?

— De peu de chose, répondit Chaemhet, le visage aussi figé qu'un masque.

— Tu ne te rappelles pas votre conversation ?

— Il désirait encore un conseil, je suppose. Il n'avait pas le sens de l'organisation. Il ne s'élevait qu'en piétinant les autres.

— Tu ne déplores donc pas sa mort ?

— Personne ne regrette cet homme-là.

— Tout de même, quel soulagement tu as dû ressentir ! »

Chaemhet fit volte-face si violemment qu'un passant s'arrêta pour observer tour à tour les deux hommes. Une rixe allait-elle éclater ? Devait-il s'interposer ? Conscient d'attirer l'attention, Chaemhet se calma.

« Qu'essaies-tu d'insinuer ?

— Moi ? Rien. Ta réaction parle d'elle-même.

— Huy, tu mets ma patience à bout ! Nous avons été amis, autrefois, et j'espère que nous le sommes encore. Cependant, entre amis il devrait y avoir de la confiance. Il devrait y avoir du respect. Je ne trouve en toi ni l'une ni l'autre. »

Que de fois la culpabilité se dissimule sous de nobles sentiments ! pensa Huy, qui répondit avec politesse :

« Je te prie de m'excuser.

— L'enquête sur la mort de Géoua est terminée. Veux-tu que je rapporte à Ay que tu t'obstines dans tes investigations ?

— Et toi, veux-tu que je lui rapporte que tu couches avec une de ses concubines ? » riposta paisiblement le scribe.

Ils étaient parvenus au bout de la ruelle, qui débouchait sur la place du port. L'heure de la sieste était passée et les ombres s'allongeaient sous la lumière plus douce. Les étals et les échoppes commençaient à rouvrir, et les débardeurs reprenaient nonchalamment leur besogne sans fin.

Les deux hommes observèrent la scène quelque temps. Le lien qui les avait unis était-il brisé ? Huy le craignait. Il n'avait jamais sérieusement soupçonné Chaemhet d'avoir assassiné Géoua, mais cherchait simplement à atteindre la vérité. Maât se dissimulait au centre d'un labyrinthe. Elle était toujours difficile à découvrir et quelquefois la tâche s'avérait impossible. Ce n'était pas une raison pour renoncer.

« Alors ? dit Chaemhet.

— Trouvons un endroit où nous asseoir », proposa le scribe.

Ils traversèrent la place et s'installèrent sous un auvent, où ils purent commander le vin que Huy attendait de goûter avec impatience.

« On vient de le décharger. Il n'a pas eu le temps de refroidir, avertit le patron de la taverne.

— Apporte-le quand même.

— Je vous le mets à rafraîchir dans une bassine d'eau, dit l'homme, s'éloignant d'un air affairé.

— Géoua était au courant, n'est-ce pas ? reprit Huy.

— Dire que j'avais en Masou une confiance entière ! s'indigna Chaemhet. Mais il me le paiera ! Je briserai sa carrière.

— Masou ne t'a pas trahi, bien au contraire. Il n'a cherché qu'à te protéger.

— Pourtant, il a dû te dire...

— Il s'en est tenu au strict minimum, mais, connaissant la fâcheuse réputation de Géoua, je n'ai eu aucun mal à déduire le reste.

— Ce n'est pour toi qu'un exercice intellectuel, lui reprocha Chaemhet, à nouveau en colère. Pourquoi refuses-tu d'admettre ton échec ? Tu n'as donc pas assez de tes propres problèmes, que tu te mêles de ceux des autres ?

— Justement, expliqua Huy avec douceur. C'est ce qui me permet d'oublier mes soucis et de ne pas me miner. »

Chaemhet se détourna de lui, écœuré. Il avait terriblement envie de se désaltérer, mais il jugeait indigne d'être le premier à servir.

« Promets-moi de ne pas mentionner cette conversation à Masou, continua le scribe.

— Pour quelle raison ?

— Je lui ai plus ou moins assuré que je ne t'en parlerais pas. Il est jeune. Inutile de le plonger dans le désarroi sans nécessité.

— Tu es froid, Huy.

— Je ne le pense pas.

— Allons ! Viens-en au fait.

— Ne crois pas que je prends plaisir à te harceler. Le problème n'est pas si Géoua savait ou non, mais comment il l'a appris.

— Il était informé de bien des secrets. N'importe qui au harem a pu le lui dire.

— Soit. Mais il était détesté, alors que Teyé compte de nombreuses amies qui lui sont loyales. De plus, je la crois généreuse.

— On n'achète pas la sécurité, là-bas. Les langues sont aussi effilées que des poignards.

— Mais vous étiez prudents.

— C'est vrai.

— D'autant plus que, pour avoir dirigé le harem, tu savais d'expérience par quelles précautions te prémunir.

— En effet.

— Alors comment expliques-tu... ? »

Peut-être les soupçons planaient-ils dans le cœur de Chaemhet depuis le début. Peut-être les sentiers de sa pensée étaient-ils dégagés, maintenant qu'il avait rompu. Ou peut-être avait-il seulement eu besoin d'un point de vue extérieur, comme celui de Huy, pour se poser les vraies questions. La vérité s'imposait d'elle-même.

« Teyé... Elle le lui a dit.

— Je le crois aussi, acquiesça Huy. Elle l'a probablement payé pour venir te trouver.

— Ainsi, ce fils de Seth a mangé à tous les râteliers !

— Comment cela ?

— Moi aussi, je lui ai donné de l'or », avoua Chaemhet, qui parut soudain porter le poids du monde sur ses épaules.

Le scribe contint son hilarité en se penchant sur la table pour remplir leurs gobelets.

« Ce vin devrait être assez frais, à présent. »

Chaemhet but avidement et reposa son verre.

« C'est terminé, annonça-t-il à Huy, qui l'observa attentivement, sans répondre. Oui, terminé ! Avec quelle rapidité une chose touche à son terme quand les dieux en ont décidé ainsi ! J'ai dit à Teyé que je ne la reverrais pas.

— La scène a été pénible ?

— Si tu savais ! »

À sa propre surprise, Chaemhet fut reconnaissant de pouvoir s'épancher. Huy ne s'était jamais montré indigne de sa confiance. Il aurait dû s'en souvenir plus tôt.

« Elle voulait que nous fuyions ensemble.

— Elle t'aime.

— Oui.

— Et toi, que ressens-tu pour elle ?

— Comment le dire ?

— Si tu ne le peux pas, c'est que tu ne l'aimes pas.

— Ce n'est jamais aussi simple.

— Oh, si ! Toujours. Ce qui est dur, c'est de regarder la vérité en face.

— J'ai Mia, ma famille, ma carrière...

— Hum !

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Nul ne peut juger la valeur de la vie d'un homme à sa place. »

Chaemhet baissa la tête. Huy reprit du vin. Le premier verre avait embrumé, puis totalement clarifié ses pensées. Il servit également Chaemhet et réclama un autre pichet.

« Il est bon ? voulut savoir le patron.

— Excellent, quoiqu'un peu jeune.

— Le vin, la bière et les femmes sont meilleurs ainsi. »

Satisfait d'avoir placé cette plaisanterie éculée, leur hôte regagna les profondeurs de sa taverne.

« As-tu tué Géoua ? interrogea Huy de but en blanc.

— Non.

— Je crois que cela pourrait être toi.

— J'en aurais été incapable.

— Tu connais le harem comme la paume de ta main. Tu pouvais le suivre sans que ta présence paraisse surprenante.

— Quelqu'un m'a-t-il aperçu là-bas ?

— Je l'ignore. Ce sont les Mézai qui se sont chargés des interrogatoires.

— Et alors ? A-t-on fait allusion à moi ? insista Chaemhet, ébranlé par le calme de son compagnon.

— Ton nom n'apparaît pas dans les rapports.

— Tu n'insinues pas que j'ai acheté leur silence !

— Tu n'en serais ni à ta première folie ni à ton premier mensonge. »

Chaemhet dévisagea Huy, qui le regardait d'un air implacable.

« Je te jure que je ne l'ai pas tué. Je n'aurais même pas su comment m'y prendre !

— Ne sois pas ridicule. Nous savons tous tuer. C'est la première chose qu'on nous enseigne.

— En théorie, pas en pratique.

— Tu as tué des animaux. Tu étais bon, à la lance.

— C'était quand nous nous entraînions.

— Combien lui as-tu donné ?

— Un demi-*dében*, dit Chaemhet, humilié.

— Tu as marchandé ?

— Oui.

— Où est l'or, à présent ? »

Chaemhet garda le silence.

« On n'en a pas trouvé trace chez Géoua. Son coffre-fort n'était pas vide, mais ne contenait pas d'or. Sur le coup, cela m'a paru étrange.

— J'ai rompu avec Teyé, et je ne suis pas l'assassin de Géoua. Tout ce que je demande, c'est qu'on me permette de reprendre ma vie normale. J'ai eu mon content d'aventures.

— Tu ne peux modifier ce que les dieux ont décidé pour toi.

— Puisque tout est écrit d'avance, pourquoi te donnes-tu tant de mal pour continuer l'enquête ?

— Cela aussi fait peut-être partie du plan divin. Tu l'as tué sous l'emprise du désespoir ? Ce serait compréhensible, tu sais.

— Si cela te fait plaisir... Mais non, je ne l'ai pas tué.

— Bon. Où est passé cet or ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi recommences-tu à me mentir ? Je cherche à t'aider. Géoua n'a aucune importance, à mes yeux.

— Que tu dis !

— Voici votre vin, annonça le tavernier, surgissant comme de nulle part et remplaçant la cruche vide dans la bassine d'eau froide. Combien allez-vous me payer ? s'enquit-il en les regardant tour à tour.

— Un hékat[35] de bon froment sur la récolte de l'an dernier, dit Huy. Mon serviteur te l'apportera.

— C'est généreux, approuva l'hôte.

— Ton vin le vaut largement », répondit le scribe.

Quand le patron fut reparti, les deux hommes s'entre-regardèrent un court moment, puis Huy expliqua :

« Tu es vulnérable tant que le moindre soupçon s'attache à toi. Tu ne voudrais pas prêter le flanc aux manœuvres de Sahourê !

— Sahourê ?

— Ce n'est qu'une possibilité qui m'est venue à l'esprit, dit Huy avec un geste apaisant. Qu'y avait-il dans ton coffre ?

— Tu mentais tout à l'heure : tu t'amuses à me harceler.

— Mais que crois-tu ? Moi aussi, je suis dans la paume des dieux. »

Non, Huy ne s'amusait pas, surtout lorsqu'il pensait à Oubenrech, la pauvre prostituée injustement battue, défigurée et privée de son gagne-pain. En silence, Chaemhet sortit de sa bourse celle, plus petite, qu'il y avait dissimulée et la posa entre eux, sur la table.

« C'était à l'intérieur. En arrivant, j'ai remarqué qu'on avait touché à la brique. J'ai ouvert mon coffre et voici ce que j'y ai trouvé. Je te jure que c'est la vérité.

— Qu'avais-tu remarqué d'anormal ?

— Une des chevilles était mal fixée. Je l'ai vue peu avant que tu viennes. Me crois-tu ?

— Je n'en suis pas sûr. »

Huy vida la bourse de cuir et observa les piécettes d'or.

« Elles portent ton sceau ! »

Chaemhet hocha la tête d'un air penaud.

« Encore une folie.

— Oui, je sais. »

L'expression de Chaemhet était si pitoyable que Huy fut presque tenté de lui révéler qu'il était venu dans l'espoir d'examiner le contenu du coffre en son absence.

« Soupçonnes-tu ton secrétaire ?

— Non.

— Pourquoi ? »

Chaemhet écarta les paumes avec lassitude.

« Faut-il toujours que tu doutes de tout et de tous ? C'est quasiment maladif, chez toi ! Quel mobile aurait eu Masou ? »

Huy garda le silence.

« En as-tu terminé avec moi, à présent ?

— Chaemhet... J'ai honte de t'avoir offensé.

— Tu crois que j'ai tué Géoua ? Il ne valait même pas une rognure d'ongle !

— Oui, mais qui sait, sous l'effet de la panique... Tu lui as bien

donné de l'or marqué.

— Les pièces auraient pu être en circulation.

— Toutes en même temps ?

— Ce n'était pas tant que cela.

— Tu as raison, soupira Huy. Même en considérant tous les risques que tu as pris, celui-ci eût été démesuré par rapport à l'avantage qui en découlait.

— Ton cœur s'est ravisé ? Tu ne crois plus que je l'ai tué ? demanda Chaemhet, plein d'espoir.

— Je n'en suis pas sûr, répéta Huy.

— Mais tu ne me dénonceras pas ?

— Certainement pas ! Et puis, comme tu le disais si bien, ce n'est pas mon affaire. Seulement, il me déplaît de laisser les choses au hasard.

— N'aie plus aucune inquiétude. Ma vie va reprendre son cours normal. »

Cependant, Huy remarqua que Chaemhet paraissait hésiter, et insista :

« Es-tu certain que rien d'autre ne te tracasse ?

— Je ne sais si je fais bien de t'en parler, quoique cela me soulagerait. Je n'ai personne d'autre à qui me confier.

— Je t'écoute, Chaemhet. »

Incapable de soutenir le regard du scribe, il se resservit du vin et but sans reprendre haleine.

« Teyé porte un enfant.

— Elle t'a dit cela ? interrogea Huy, le scrutant d'un air grave.

— Oui.

— Quand ?

— Au moment de la rupture.

— L'enfant sera du roi.

— Assurément.

— Il ne peut en aller autrement. Tu as fait ton choix, pas question de revenir dessus. »

Chaemhet se leva pesamment. Il s'apprêta à répondre mais, se ravisant, contempla le Fleuve en plissant les yeux. La journée avait été si longue...

« Attendons quelque temps avant de nous revoir, dit-il à Huy.

— Comme tu voudras. Je n'ai aucun désir de t'importuner.

— Sauf en cas d'absolue nécessité », ironisa Chaemhet.

Huy baissa les yeux.

« Il se peut que j'emmène Mia en voyage, dans ma ferme du Sud.

— Le souhaite-t-elle ?

— Je le pense. Quand sa période de purification sera terminée. »

Huy ramassa la bourse que Chaemhet avait laissée sur la table et la

lui tendit.

« Non, garde-la !

— Je ne peux pas, dit le scribe.

— Mais moi, je ne veux pas de cet argent.

— Emploie-le à soulager la misère. »

Huy regarda son ami s'éloigner vers la cité, puis se tourna vers le Fleuve scintillant sous les feux du couchant. L'heure de la journée qu'il préférerait.

Il remplit de nouveau son gobelet – le dernier, se promit-il – et sortit de sa bourse un petit objet qu'il examina pensivement.

L'amulette dédiée à Teyé n'avait pas eu l'action désirée. À moins que l'enfant fût réellement du pharaon ?

Les paupières closes, Huy absorbait la chaleur du soleil comme un lézard. Une brise légère soufflait doucement, porteuse de la promesse d'une soirée agréable. Huy évita de se demander pourquoi il préférerait s'attarder au port au lieu de rentrer chez lui. Chaemhet n'était pas le seul qui éprouvait quelque peine à regarder la vérité en face.

Sahourê s'éveilla en sursaut et ouvrit les yeux dans la nuit noire. Puis il distingua le parapet de la terrasse et, au-dessus de sa tête, la voûte du ciel où luisaient des myriades d'étoiles, ancêtres des divinités les plus anciennes, gardiennes et guides éternels.

Dormir sur le toit par ce temps lui procurait une infinie quiétude, et rien d'habitude ne troublait son sommeil. Sahourê se souleva sur un coude et regarda autour de lui, mais tout paraissait normal. Sur une natte à faible distance son serviteur personnel dormait profondément, de même que son chien, qui eût certainement donné l'alerte s'il avait senti une présence étrangère sur le toit.

Sans doute un rêve, pensa Sahourê. Pourtant, il n'en conservait aucun souvenir. Les nouvelles récentes n'étaient pas préoccupantes au point de le tenir en éveil. Il n'était pas homme à remâcher la défaite et, d'ailleurs, la bataille n'était pas encore perdue. À l'exemple de sa maîtresse Giloukhipa, il supportait les revers du destin avec philosophie.

La nuit était apaisante. Il contempla pensivement les étoiles. La période de purification de Mia s'achèverait bientôt. Il avait hâte de voir l'enfant ! Une petite fille... Il se demandait quel nom ils lui avaient donné. Il songea à Mia et à ce petit bébé, dormant ensemble sur une terrasse toute proche. De jour, il pouvait même les apercevoir.

Il s'étira voluptueusement. Il avait le temps, oui, amplement. Calme, à demi endormi, il vit s'insinuer à l'orient du ciel la lueur grisâtre précédant l'aube. Alors, les paupières lourdes, il glissa de nouveau dans un sommeil paisible.

Huy s'éveilla de bonne heure. Il ordonna à son serviteur de lui apporter de l'eau dans la cour, où il se lava de la tête aux pieds, nettoyant non seulement son corps mais aussi son cœur du souvenir de la veille. Il avait réussi à s'abstenir de boire après le départ de Chaemhet, ce dont il était récompensé par un esprit lucide. Toutefois, à force de se promener, perdu dans ses pensées, il avait regagné très tard son logis. Senséneb avait laissé paraître sa surprise qu'il ne fût pas ivre. Cette expression légèrement méprisante était une des choses, chez elle, qui lui portaient sur les nerfs.

Mais ce matin-là, Huy ne la vit nulle part et savoura sa solitude. De la fenêtre sud, il regarda la barque-*matet* éclabousser les murailles du palais d'un rouge doré. Il enfila un vieux pagne confortable et des sandales de cuir fatiguées. Remarquant ce laisser-aller, Psaro, qui était venu le rejoindre après avoir préparé le poisson et le concombre au vinaigre que Huy avait demandés pour son petit déjeuner, commenta en levant un sourcil dubitatif :

« Nakht n'appréciera pas.

— Je ne vais pas aux Archives.

— Ah ?

— Je m'accorde une journée de congé. Il y a peu à faire avant le Temps de la Sécheresse. On ne peut voyager commodément quand toutes les terres sont encore bourbeuses.

— Seras-tu chargé du voyage dans le Nord ?

— Je pense que oui. »

Psaro éprouvait une curiosité dévorante à l'égard des régions septentrionales de la Terre Noire. Il avait usé d'allusions plus ou moins subtiles pour faire comprendre son désir d'accompagner Huy et, depuis peu, il le harcelait presque quotidiennement dans l'espoir d'avoir des nouvelles.

« Cela ne jouera pas en ta défaveur ?

— Quoi donc ?

— Que tu prennes du temps pour toi ?

— Pas le moins du monde. Après tout, je ne m'absente qu'un seul jour. »

Le scribe finit rapidement de se vêtir car il préférerait partir avant que Senséneb fût levée. Après s'être restauré, il sortit par la porte du jardin, qui donnait sur une contre-allée. Déjà des paysans arrivaient des champs, presque invisibles sous d'énormes bottes de verdure, afin de vendre le premier produit de leur récolte. Des hommes aux membres secs, qui sentaient le limon. Huy, naturellement robuste et bien charpenté, se sentait mou et gras à côté d'eux. Comme toujours, il fut repris par une envie irraisonnée d'échanger sa vie contre la leur.

Le scribe leur emboîta le pas vers le centre de la cité ; son allure pas plus que ses pensées n'était nonchalante. Il parcourut les rues encombrées, traversa des petites places rafraîchies par leur nouvelle parure où se mêlaient le vert et le brun des moissons, pour se rendre au quartier des sculpteurs. Certes, ce n'étaient pas ses affaires et cela n'avait aucun rapport avec le meurtre, qui, à vrai dire, ne l'intéressait plus guère. Mais la curiosité l'aiguillonnait. Car si c'était Teyé qui avait envoyé Géoua à Chaemhet...

Huy arriva devant une porte basse encastrée dans un mur. Elle céda en grinçant sous la pression de sa main. Il pénétra dans une courette où les rayons du soleil semblaient se concentrer. Tout le long

des murs, des auvents dispensaient de l'ombre. Au-dessous, devant des établis jonchés d'outils de bronze et de cuivre, les artisans et les apprentis de Djhoutmosé travaillaient avec ardeur.

Djhoutmosé lui-même avait vieilli et ne jouissait plus des honneurs qu'il avait connus du temps où il était le maître sculpteur de la Grande Reine Néfertiti, une bonne décennie plus tôt. Mais il exerçait toujours son art, peut-être parce que le roi Ay conservait une place dans son cœur pour l'homme qui, par son talent, avait su immortaliser la beauté de sa fille aînée. L'ébauche originale du buste célèbre trônait encore dans l'atelier, au centre d'une étagère réunissant des maquettes, et la fierté que son œuvre inspirait à l'artiste était manifeste.

Celui-ci avait dix ans de plus que Huy. Leur amitié, née du temps où ils étaient ensemble à la cité de l'Horizon, ne s'était jamais démentie. Djhoutmosé avait connu une courte disgrâce durant laquelle l'exercice de son métier lui fut interdit. Ses portraits du pharaon d'Aton avaient été fracassés à travers tout le pays. Mais son talent était trop prodigieux pour être laissé en friche, et bientôt le sculpteur fut à même de remonter un atelier dans la capitale du Sud.

L'homme était vigoureux, encore athlétique en dépit des années, glabre et chauve à l'instar d'un prêtre. Comme toujours, l'argile séchée formait une croûte sur ses mains et une couche impalpable de calcaire poudrait sa peau. En découvrant Huy, il posa le ciseau à dents qu'il était occupé à nettoyer et se leva, les bras grands ouverts, pour donner l'accolade à son ami.

« Huy ! s'écria-t-il, serrant le petit scribe dans un nuage de poussière blanche. Quel bon vent t'amène ? Cela fait si longtemps ! Mais je suppose que ce sont les affaires, et non l'amitié, qui me valent le plaisir de ta visite. La cour a-t-elle une commande importante à nous faire ?

— Je ne suis pas envoyé par les Archives, répondit Huy en souriant. Nakht ne se priverait pas du plaisir de passer commande personnellement.

— Certes ! Il sait que je déboucherais une pleine jarre de vin pour fêter l'événement, opina Djhoutmosé avec un bon rire. Mais rien ne nous en empêche. »

Il se tourna pour faire signe à l'un de ses apprentis.

« Non ! l'arrêta Huy.

— Non ? Ma parole, tu n'es plus l'homme que j'ai connu ! Un petit gobelet, au moins ! Nous n'avons pas bu ensemble depuis un an. »

Il adressa un signe de tête à l'apprenti, qui fila en direction de la cave.

Huy observa la cour autour de lui. La plupart des hommes travaillaient sur des statuettes du pharaon et de ses épouses, destinées

au palais et aux royaumes vassaux. Le scribe remarqua parmi elles plusieurs représentations d'Ankhsi, que certaines figuraient enceinte – Ay prenait ses désirs pour la réalité. Au centre de la cour se dressait un torse massif, que deux des artisans avaient dégrossi à l'aide de burins pointus ; ils laissaient leurs assistants terminer l'ébauche avant de s'attaquer aux détails et au polissage. Le torse était taillé dans le granit rose foncé du Sud, un matériau infiniment plus dur à travailler que le fin calcaire de Toura : la moindre maladresse risquait de le gâcher. La tension se lisait sur le visage des apprentis, qui étaient plus grands et plus âgés que leurs compagnons et sans doute en passe de devenir membres à part entière de leur corporation.

L'air résonnait du martèlement ferme mais irrégulier des maillets de bois sur les ciseaux de cuivre, du choc métallique des ciseaux sur la pierre. Dans un coin de lumière, un jeune garçon polissait une tête grandeur nature de Pharaon à l'aide d'un silex rond qui s'adaptait à sa paume. Huy reconnut cette pierre striée de blanc, que Djhoutmosé utilisait déjà du temps de la cité de l'Horizon. Un autre adolescent, muni d'un récipient plein d'eau, facilitait l'opération en passant sur la surface une éponge humide. Huy les observa, songeant qu'une telle patience lui serait à jamais étrangère. Un petit chien blanc allait d'un pas important d'établi en établi et s'en éloignait dédaigneusement, jusqu'au moment où, jetant enfin son dévolu sur l'un d'eux, il voulut lever la patte et s'attira un chapelet de jurons et une grêle de débris de pierre.

« Viens ! dit Djhoutmosé à son ami. Le soleil cogne, aujourd'hui. »

Huy se baissa pour passer sous l'auvent, heureux de se mettre à l'ombre. Dans son atelier ouvert, le maître sculpteur débarrassa un banc de ses gravats en l'époussetant avec un chiffon avant d'inviter le scribe à y prendre place.

« Je vois que tu n'as pas mis tes plus beaux habits pour cette visite, remarqua-t-il en souriant.

— N'en sois pas offensé. Il se peut que j'aie un long chemin à faire dans la cité, aujourd'hui, avant de pouvoir me changer. Je préférerais être à l'aise.

— Entre amis, il ne devrait jamais en aller autrement. »

Huy sourit du compliment. Exposer le motif de sa visite étant prématuré, ils échangèrent avec politesse des nouvelles de leurs familles jusqu'à ce que le jeune garçon apportât le vin. Celui-ci était frais et léger, avec un léger arrière-goût métallique. Il y avait de la poussière de calcaire au fond des gobelets en terre cuite. Huy jeta un regard circulaire sur la pièce. En dehors des gravats ôtés du banc où il était assis, et que le petit apprenti entraînait dans un coin à coups de balai, tout était d'une propreté surprenante. Sur la table, une silhouette aux seins et au ventre épanouis qui pouvait être Hapy,

incarnation du Fleuve, était le seul signe d'un travail en cours. Les outils de Djhoutmosé, suspendus en ordre parfait sur leur râtelier, luisaient dans les minces rais de soleil filtrant par les interstices de l'auvent. Le sculpteur suivit le regard de Huy.

« C'est vrai, je travaille moins, à présent. Mes yeux ne supportent plus la lumière crue et, ici, il fait trop sombre pour peaufiner les détails.

— Je suis navré de l'apprendre.

— Ne t'inquiète pas. C'est le signe qu'il est temps pour moi de raccrocher. Regarde ça, dit-il, désignant sa dernière création. Qu'est-ce, à ton avis ?

— Hapy.

— Tout juste ! approuva Djhoutmosé, ravi. Mais vois un peu ce manque de proportions ! Rien n'est à sa place. Le ventre est trop gros et les bras trop courts.

— Mais la plénitude qui s'en dégage est un plaisir pour les yeux.

— Ça ne ressemble pas à Hapy.

— Bien au contraire ! Cela ressemble à tout ce que le dieu incarne. Son essence même.

— On sent effectivement une certaine plénitude, admit le sculpteur, dubitatif. Mais les prêtres ne donneront jamais leur aval.

— Sans doute ne sont-ils pas encore prêts pour de telles innovations.

— Aucune innovation là-dedans. La vérité, c'est que je ne sculpte plus aussi bien qu'avant. Allons ! soupira Djhoutmosé. Je vais demander à Psammentich de revoir les contours.

— Psammentich ?

— Mon meilleur élément. Il dirige l'atelier, mais il se spécialise dans les travaux de précision. Les amulettes, ce genre de chose... »

Cela ne pouvait mieux tomber.

« Reconnaîtrait-il celle-ci ? » demanda Huy, sortant de sa bourse le petit nœud d'Isis en cornaline.

Djhoutmosé le retourna en tous sens dans sa grande main vigoureuse. Ses yeux s'adoucirent et son visage se détendit, pleins de la concentration de celui qui sait.

« Je ne pense pas que ce soit son œuvre, mais je vais l'appeler pour en avoir confirmation.

— Est-ce du bon travail ?

— Oui, remarquable. »

Psammentich, long et fluët, aux mains aussi petites que celles d'un enfant, entra peu après en époussetant le vieux tablier en cuir qu'il portait par-dessus son pagne déchiré.

« Tu as raison, confirma-t-il au premier coup d'œil. Cette amulette n'est pas de moi, en dépit de la beauté des caractères. Elle serait digne

de mon talent, ajouta-t-il avec un large sourire.

— Saurais-tu qui l'a réalisée ? interrogea Huy.

— Un seul homme, à part moi, est capable d'une telle perfection, annonça le sculpteur après avoir examiné plus longuement l'objet.

— Et qui est ce phénomène ? demanda le scribe, à bout de patience.

— Pirizi le Mitannien. Pose-lui donc la question », dit Psammentich en rendant le talisman à Huy.

L'échoppe de Pirizi ne fut guère facile à trouver. Elle se dissimulait au bas d'une allée tortueuse évoquant un goulet entre des rochers ; en outre, celle-ci était perdue au milieu d'un dédale de ruelles bondées, où hommes et mulets se bousculaient dans leur hâte à en sortir. Pourtant, l'allée elle-même était presque déserte. Le calme n'en était troublé que par l'écho léger des ouvriers travaillant le métal et la pierre dans d'invisibles ateliers.

« Oui, c'est bien moi qui l'ai faite », déclara Pirizi, un vieillard rabougri dont le teint blafard suggérait qu'il voyait rarement la lumière du jour.

Sa peau n'était plus qu'un enchevêtrement de rides où disparaissaient ses yeux. Pour tenir l'amulette, il se servait de ses longs doigts déliés comme de pinces, tels des instruments poussés sur son propre corps.

« Pourrais-tu me dire à quelle époque ? s'enquit le scribe.

— J'en fais de nombreuses semblables, répondit le lapidaire avec un haussement d'épaules.

— Toutefois, l'inscription... »

Pirizi plissa son visage dans son effort pour la déchiffrer, en l'approchant tout près de ses yeux. Puis il se tourna vers Huy, qui devina que le vieillard le regardait.

« Elle est d'un nommé Chaemhet à une certaine Teyé.

— Je sais cela.

— J'ai fabriqué cette amulette pour l'homme, j'imagine.

— Te rappelles-tu qui te l'a commandée ? Un homme... ou une femme ? »

Pirizi reporta son attention sur l'amulette, puis releva la tête vers Huy. D'une manière indéfinissable, son expression s'était altérée.

« Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Je suis un fonctionnaire de la cour ! dit sèchement le scribe.

— Mais moi, j'ai un devoir de discrétion envers mes clients, répliqua Pirizi. Je ne suis pas un artisan de bas étage. On me paie grassement mon ouvrage, et en retour...

— Chaemhet est mon ami. Il est marié. Le nom de son épouse n'est pas Teyé.

— Même dans ces conditions...

— Peux-tu me dire, au moins, s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme ?

— D'un homme, de toute évidence.

— Serait-il impossible qu'une femme te demande de ciseler une amulette, afin de se la faire offrir par son amant ?

— Évidemment ! À qui viendrait une idée aussi saugrenue ? En tout cas, je me souviens que c'était un homme. Ce travail est récent. Je me rappelle exactement les circonstances.

— Alors, qui était-ce ?

— Je ne fréquente guère le monde. Je dors au-dessus de ma boutique, je vis seul et je n'ai qu'un apprenti. Comment saurais-je te dire qui était cet homme ?

— Il doit pourtant t'avoir donné son nom ?

— Oui : Chaemhet.

— L'as-tu observé ? À quoi ressemblait-il ?

— Cela non plus, je ne peux te l'apprendre.

— Et pourquoi ?

— Parce que, pour moi, le monde visible s'arrête au bout de mon nez. Tel est le prix que je paie pour m'être usé la vue pendant tant d'années. Mes yeux, c'est mon apprenti qui m'en tient lieu.

— Et lui, a-t-il vu ton client ?

— Non, car il s'était absenté. Je le charge parfois de petites courses. Il n'était ici ni quand le client est venu passer commande, ni quand il est revenu chercher la marchandise.

— Comment le paiement s'est-il effectué ?

— Directement à mon grenier à grain, près du Fleuve. J'y ai un superviseur.

— Est-ce ton client qui... ?

— Non. À en juger par son parler, c'était un homme extrêmement cultivé. Il s'exprimait mieux que toi. Et il avait de quoi payer rubis sur l'ongle. Crois-tu qu'il serait venu régler le montant convenu en personne ?

— Combien t'a-t-il donné ?

— Un *khar* du meilleur blé de l'an dernier.

— C'est en effet fort généreux.

— Cette amulette a exigé de longues heures de travail. C'est une de mes plus belles pièces. L'inscription à elle seule...

— Reconnais-tu la voix de cet homme ?

— Peut-être.

— Pourrais-je parler à ton apprenti ?

— Il n'est plus à mon service. Il est reparti il y a cinq jours pour le Mitanni. »

Huy envisagea la possibilité d'amener Chaemhet jusqu'ici afin que

le lapidaire pût entendre sa voix. Il n'entrevoyait rien d'autre pour le moment. Il remercia Pirizi et rebroussa chemin vers les artères principales. Si le mystérieux client était bien Chaemhet, il avait pris le risque de venir ici en personne au lieu d'envoyer Imbou. Quant au vieux Mitannien, il ne s'était pas montré des plus coopératifs, mais il n'avait pas donné à Huy l'impression de mentir.

Cela signifiait-il nécessairement que Chaemhet l'avait trompé ? Huy avait beau regarder en lui-même, il ne voyait que des ténèbres.

« Je n'ai aucune envie d'y aller ! déclara Mia, fixant son époux d'un air pincé.

— Pourtant, ce serait agréable de quitter la cité en cette saison. Toi qui aimes tant la campagne...

— La petite vient à peine de naître. Je ne veux pas l'emmener si tôt en voyage.

— Le bon air lui ferait du bien. »

Son épouse le considéra avec froideur. Sa période de purification était terminée, elle venait de reprendre sa maisonnée en main, son bébé se portait bien et tétait avec appétit. Mia n'avait pas absolument tout ce qu'elle désirait, mais elle gardait ses secrets pour elle. Les espoirs qu'elle nourrissait auraient été contrecarrés par un départ, et Chaemhet avait fait allusion à plusieurs semaines. Lui reviendrait en ville pour exécuter les devoirs de sa charge, mais elle resterait en exil.

La campagne... Il fut un temps où la perspective d'y séjourner l'enchantait, mais sa vie avait changé et maintenant cette simple idée lui causait autant de contrariété que de frustration.

Elle tenta une manœuvre différente :

« J'aime mieux rester. Toi, va à la ferme puisque tu le désires. Quant à moi, je préfère la capitale. Il fait plus frais ici, près du Fleuve.

— La ferme aussi se trouve au bord du Fleuve.

— Le quartier du palais est reposant, à cette époque de l'année. Les grandes cérémonies sont derrière nous. Maintenant que la petite est bien réglée, je ne veux pas la perturber en changeant ses habitudes. »

Elle le dévisageait, les yeux et le cœur de glace. Comment pouvait-il être à ce point aveugle ? Il est vrai que, depuis longtemps, il n'y avait presque plus rien entre eux. Elle avait calculé ses jours de grossesse, se demandant s'il en avait fait le compte. Dans ce cas, il avait choisi de ne rien dire. Tenait-il à éviter une dispute à tout prix ? Un divorce eût divisé sa fortune par deux, tandis que les biens de Mia étaient gérés par son père et qu'elle ne perdrait rien. Elle savait que Chaemhet était préoccupé, et elle savait pourquoi. Combien de fois elle avait senti sur lui l'odeur de l'autre quand il rentrait en retard, prétextant une affaire urgente à terminer ! Elle s'était abstenue de tout commentaire. Pourquoi ne voulait-il plus la toucher ? Mia se savait

désirable. Elle en avait eu la preuve. Elle ferma les yeux et savoura ce souvenir. Bientôt se présenteraient de nouvelles occasions de revivre ces heures si douces. Mais pas si son époux l'expédiait à la campagne !

Mia observa Chaemhet avec attention. Elle non plus ne souhaitait pas une dispute irréparable. Un divorce l'aurait déchu de son rang, or elle ne voulait pas perdre cette maison, ni sa position sociale au sein du palais. Dans le désert de ce mariage, il devait bien y avoir quelque chose qui valût la peine de rester, de se sacrifier. Du moins avait-elle trouvé une consolation.

Chaemhet l'observait, lui aussi, et remarqua qu'un peu de noir avait coulé au coin de son œil gauche. Sitôt cette conversation finie, son épouse irait, comme d'habitude, vérifier son apparence dans le miroir. Elle en avait placé un dans chaque pièce. Elle serait horrifiée à l'idée de lui avoir parlé alors que son maquillage n'était pas impeccable. Qu'est-ce qui les poussait à rester ensemble ? Les convenances ? L'éducation ? Le sens du devoir ? Leurs enfants – un bébé, deux fillettes mortes et deux adolescents qui grandissaient déjà loin du foyer, et qui ne reviendraient jamais y vivre de façon permanente. Ils entreraient en apprentissage chez des scribes et parcourraient la Terre Noire en tous sens pendant leurs premières années de formation. Non, songea Chaemhet, rien ne les liait plus l'un à l'autre, Mia et lui, sinon la comédie qu'ils se jouaient mutuellement, par intérêt.

Le jeu en valait-il la chandelle ? Non, lui répétait énergiquement son cœur. Mais y remédier était une tout autre affaire. Si seulement il avait pu faire de Teyé sa concubine, ou sa deuxième épouse ! C'eût été oublier le caractère de Mia. Avec Teyé dans la maison, et sa propension à semer autour d'elle un joyeux désordre, la vie serait vite devenue intenable. Chaemhet faillit même rire à cette idée. Il lui aurait fallu posséder deux maisons et donc, pour ce faire, une partie des biens de Mia, que son père, en homme avisé, avait conservés pour les léguer plus tard en héritage.

« Agis comme bon te semble », dit-il, cédant ainsi qu'elle s'y attendait.

Intérieurement, Mia n'en fut pas moins soulagée. S'il l'avait voulu, Chaemhet aurait pu se prévaloir du droit de l'époux à être obéi et personne, pas même son père, ne serait allé contre lui. Elle ne comprenait pas que, sachant cela, Chaemhet n'en tirât jamais avantage. Voyait-il en-elle une menace ? Ou son sentiment de culpabilité le poussait-il à une faiblesse qui prenait le visage de la bonté ? Mia se demandait ce que Huy avait fait de l'amulette. En avait-il découvert la véritable origine ? Chaemhet ne l'aurait jamais dissimulée dans la maison, donc ce n'était pas lui. Quelqu'un essayait de briser leur ménage. Il aurait aussi bien pu s'éviter cette peine !

Chaemhet et elle continuaient à vivre sous le même toit uniquement parce que cet arrangement leur convenait. Mia avait scruté avec appréhension le visage du nouveau-né pour voir si les traits de son père y étaient déjà inscrits, mais il était trop tôt, hormis quelques signes donnant à penser que la petite fille aurait la beauté de sa mère. Quel soulagement ! Cela laissait à Mia un répit. Mais était-ce de temps qu'elle avait besoin ? N'aurait-elle pas accueilli avec bonheur, sans vouloir se l'avouer, une circonstance l'obligeant à mettre enfin un terme à cette union ?

Chacun des deux conjoints souhaitait en secret la mort de l'autre.

« Merci de ta considération, répondit-elle.

— Exaucer tes désirs est un plaisir », conclut-il avec courtoisie, bien que son cœur fût sombre.

Il quitta son logis pour marcher un peu dans les jardins du palais, où quelques autres promeneurs savouraient les derniers instants de repos de l'après-midi. Chaemhet soupesa les possibilités qui s'offraient à lui. À la Deuxième Maison, tout allait bien. La reine Ankhsenamon avait repris ses visites régulières à son grand-père, mais il ignorait comment se déroulaient ces entrevues. Si Ankhsi se montrait cordiale, elle n'avait pas fait de lui son confident et conservait une expression insondable. Assurément, elle n'était pas encore enceinte. Il pourrait peut-être s'éloigner quelque temps de la cité sans son épouse. Cela serait inhabituel, mais ne donnerait guère lieu à des commérages. Peut-être la tension qu'il ressentait à vivre avec Mia serait-elle atténuée, ainsi que sa douleur d'avoir perdu Teyé, qui commençait déjà à lui manquer. Il s'efforçait de ne pas penser à elle. Chaque fois, il imaginait des scènes par trop cruelles. Il ne pouvait la ravoïr, mais il ne voulait pas que le harem se refermât sur elle comme un tombeau. Elle avait raison : la mort était parfois préférable.

Teyé regardait tristement par la fenêtre de sa chambre. À certains moments, rares et brefs, Chaemhet n'occupait pas ses pensées. Elle ne voulait pas qu'ils deviennent plus longs, qu'ils deviennent des jours ; pas plus qu'elle ne pouvait imaginer qu'elle oublierait, quoi qu'en dît Roya, se fiant à son expérience de seconde main pour la consoler. Avec Chaemhet, elle avait eu l'illusion de ne pas être seule ; sans lui, sa solitude était accablante et les efforts maladroits de la pauvre Roya pour la réconforter accroissaient encore cette impression. Elle sentait même, non sans ingratitude, qu'elle méritait mieux que la compagnie d'une domestique naine, et que si telle était la plus belle amitié qu'elle pouvait recueillir, elle préférerait s'en passer. Roya devinait le mur dressé entre elles et s'en désolait.

« Teyé... commença-t-elle d'une voix timide.

— Quoi ?

— Si seulement tu trouvais comment employer ton temps...
— Que veux-tu que j'en fasse ?
— Une activité quelconque, pour te changer les idées.
— Je ne veux pas me changer les idées ! Je ne veux pas me distraire ! Ma souffrance est tout ce qui me reste. »

Roya baissa la tête, haïssant Chaemhet pour tout le mal qu'il avait causé. Elle ne connaissait que l'horizon étroit de sa vie. Elle n'aurait jamais la chance d'inspirer les sentiments qui faisaient tant souffrir Teyé. Elle n'attirerait jamais personne et n'oserait jamais tomber amoureuse. C'était déjà bien assez d'aimer Teyé et de se sentir exclue, même en sa présence, même en bavardant avec elle. Roya ne savait pas comment elle pourrait vivre sans Teyé.

« Combien de jours cela fait-il ?

— Je n'ai pas compté.

— Si peu de temps peut sembler une éternité. Rien de nouveau n'arrivera plus sous le soleil. La Saison de la Végétation cédera la place à la Saison de la Sécheresse ; le roi mourra et un autre lui succédera, mais rien de tout cela n'importera, car ces événements, je les vivrai sans lui. Je ne pourrai pas même lui en parler.

— Mais le changement est inéluctable. »

Teyé se perdit longtemps dans ses pensées. Elle restait si parfaitement immobile que Roya crut qu'elle s'était endormie, debout, près de la fenêtre. Cela n'aurait rien eu de surprenant : depuis des jours, Teyé refusait le sommeil jusqu'au moment où elle s'écroulait, vaincue. Mais cette fois, elle murmura :

« Inéluctable... jusqu'à ce que nous choissions d'y mettre un terme.

— Le changement ne s'achève pas avec le voyage dans la Barque de la Nuit, protesta Roya.

— Le crois-tu vraiment ?

— Il le faut. Je dois croire au changement, car pour moi il ne peut signifier qu'une amélioration. Dans les Champs d'Éarrou, je serai grande et belle. Là-bas, mes parents ne m'abandonneront pas. »

Sa tristesse rabattit l'orgueil de Teyé, mais attisa aussi sa propre peine qui l'enveloppait telle une brume, émoussant ses perceptions. Seule son affliction, aussi aiguë qu'un poignard, remuait en elle comme une créature vivante lui rappelant constamment sa présence.

Cependant, une idée se cristallisait dans son cœur depuis deux ou trois jours, ces jours qui se succédaient pour l'emporter loin de l'instant des adieux. Sa vie ne se reconstruisait pas, ne se renouvelait pas, pourtant Teyé discernait un chemin s'ouvrant devant elle. Quelque part, la fleur maléfique de l'espoir refusait de se faner.

« Il est encore une chose, peut-être, que tu pourrais faire.

— Tout ce que tu voudras.

— Je ne suis pas sûre que ce soit un bon moyen.

— Tant que ce n'est pas la mort...

— Je ne sais pas », soupira Teyé avec lassitude.

Elle envoya Roya chercher de quoi écrire. Pendant ce temps, elle se lava, enleva sa perruque et se rafraîchit la tête à l'eau froide, penchée au-dessus d'une cuvette. S'étant séchée dans une serviette en lin, elle revêtit une robe et des sandales propres, puis choisit une perruque plus légère. Tandis qu'elle l'ajustait, elle se sentit beaucoup mieux, comme si elle venait de faire peau neuve. Soigneusement, elle oignit son corps d'huile et se maquilla avec l'adresse machinale née de l'habitude. Son reflet la contemplait : une femme ravissante aux yeux vides.

Elle se servit une coupe de vin de Dakhlah et le but à longs traits, le sentant rafraîchir les conduits du *métou*[36]. Elle sourit et prit place, droite et fière, sur le tabouret en bois poli. Elle posa sur sa table un petit rouleau de papyrus neuf, dont elle déroula le début.

Roya s'en revint, apportant une palette et des joncs. Teyé en choisit un et en mâcha l'extrémité afin de former le pinceau, puis dilua la poudre d'encre noire avec de l'eau. Elle se livra à tous ces préparatifs avec calme et détermination.

Assise par terre, le dos contre le mur, Roya l'observait en silence, écoutant le bruit léger du calame courant sur la page. La main de Teyé, tout d'abord hésitante, prit rapidement de l'assurance. La chambre disparut et la jeune femme ne vit plus que le pinceau et la surface où elle écrivait. On eût dit que le soleil s'était couché, ne laissant que cette petite flaque de lumière.

Enfin, elle traça les dernières lettres. Elle ne relut pas son message mais, sitôt l'encre séchée, roula étroitement le papyrus, le noua avec une ficelle de joncs et le cacheta.

La voyant prête, Roya se leva.

« À qui dois-je le porter ? demanda-t-elle, sachant d'avance la réponse.

— À lui. Assure-toi que lui seul puisse le trouver.

— Comment parviendrai-je à le lui remettre ?

— Je te fais confiance », dit Teyé en souriant.

Plus tard cette même nuit, la missive reposait dans le coffre-fort de Chaemhet.

Huy enrageait. Au terme de sa journée de congé, il était rentré chez lui pour trouver un message de Nakht, le convoquant à son bureau. Le scribe en chef était d'humeur loquace et mit un certain temps à en venir au fait. Enfin, il avisa Huy que non seulement sa tournée dans les mines de turquoises était confirmée, mais qu'elle aurait lieu plus tôt que prévu. Huy devait commencer ses préparatifs

immédiatement, car son navire partait dans quelques jours.

Toute discussion eût été vaine. Le scribe ne pouvait se dérober à ses responsabilités, d'autant plus que le fait d'être choisi pour cette mission constituait un honneur. Mais la piste qu'il comptait suivre après sa visite à Pirizi devrait attendre, au moment précis où il avait enfin l'impression d'être sur la bonne voie.

« Tu devrais te réjouir de partir, lui dit Senséneb. Que veux-tu qu'il arrive, en ton absence ? Et puis, tu n'es pas censé enquêter sur cette affaire... si l'on peut la qualifier ainsi.

— Tu parles en toute vérité, mais ce n'est pas facile d'abandonner la chasse alors qu'on aperçoit le gibier.

— Ce gibier-là ne se sauvera pas. Montre un peu de patience ! »

Huy ne répondit mot. Si un malheur survenait en son absence, il ne le saurait pas. Car même si Senséneb le tenait régulièrement au courant, ses lettres mettraient des semaines à lui parvenir.

« Combien de temps pars-tu ?

— Le voyage en lui-même est long, et Ay n'a pas encore précisé la quantité d'informations qu'il souhaite. »

Il se mit à tourner comme un lion en cage. Senséneb l'observait, sachant combien son joug lui pesait. Mais il lui faudrait se résigner.

« Au moins, Psaro sera heureux ! remarqua-t-elle, tâchant de le déridier.

— Il sera bien le seul. »

Huy haussa les épaules. Comme toujours, son épouse avait raison : il ne pouvait que se soumettre.

Chaemhet avait regagné son appartement à contrecœur. Une succession d'invités étaient venus admirer le bébé et présenter leurs félicitations aux heureux parents. Chargés de cadeaux et de douceurs, ils formulaient des prières à Rénoutet afin que la déesse protège l'enfant en ses premiers jours si périlleux ici-bas. Cette fois, c'était au tour de Sahourê. Lui qui n'avait ni épouse ni même, visiblement, la moindre femme dans sa vie, fut un des derniers à se présenter.

Le Grand de la Troisième Maison entra, pour une fois presque timide, embarrassé par son corps massif qui réduisait les meubles exquis de Mia aux proportions de délicates miniatures. Après avoir hésité, il choisit enfin de s'asseoir sur un banc d'ébène taillé par les sculpteurs du Pount, habitués à la corpulence de leur reine difforme. Sahourê avait apporté des poupées costumées en danseuses, des animaux en bois et un tout petit nécessaire de toilette avec de minuscules cuillers à cosmétiques. Deux ans au moins passeraient avant que le bébé pût les apprécier.

Mia l'accueillit avec plaisir. En vérité, il y avait bien longtemps que Chaemhet ne lui avait vu un regard si animé. Sahourê, en

revanche, semblait singulièrement maussade ; il s'exprimait par monosyllabes et s'obstinait à fixer ses pieds. Il sursauta avec nervosité quand Imbou, qui s'était approché sans qu'il l'eût remarqué, lui présenta de l'eau pour se laver les mains.

Ils causèrent à bâtons rompus pendant qu'on leur servait des gâteaux au miel et du vin, après quoi Mia se leva.

« Il est temps pour toi de faire la connaissance de notre enfant. »

Chaemhet, le cœur obsédé par Teyé, était un peu distrait. Il remarqua cependant qu'en dépit de la fraîcheur la lèvre supérieure de Sahourê était couverte de sueur.

Les hommes se levèrent donc et traversèrent le vestibule pour entrer dans la petite pièce, face au nord, où couchait le bébé. Elle dormait, pelotonnée sur le côté, sur un matelas de lin rembourré. Près du petit lit à hauts bords, une nourrice kouchite agitait un chasse-mouches. La chambre était plongée dans la pénombre, car des écrans avaient été placés en travers de la fenêtre pour bloquer la lumière crue du dehors et n'avaient pas encore été enlevés.

« Qu'elle est belle ! chuchota Sahourê comme il se devait, bien que son émerveillement parût réel.

— Ne la dérangeons pas », recommanda Mia.

Selon l'usage, Chaemhet invita son collègue à rester pour partager leur dîner. Cela faisait longtemps qu'ils ne parlaient ensemble que de travail et cette proposition relevait de la courtoisie la plus élémentaire, mais Chaemhet espérait que Sahourê refuserait. Celui-ci hésita, également par politesse, mais Mia insista et, à la surprise et à l'irritation de son époux, Sahourê finit par accepter.

Entretenir la conversation pendant le dîner ne fut guère facile, mais Chaemhet, encore préoccupé, s'arrangea pour aborder des affaires sans importance liées au palais. De récentes courses fluviales avaient été l'occasion de nombreux paris. Sahourê et Chaemhet en discutèrent avec plus d'enthousiasme qu'ils n'en ressentaient réellement. Ils s'accrochaient à ce sujet comme des naufragés à une épave. À un certain moment, Chaemhet s'excusa et alla se dégourdir les jambes dans la cour. Tout son corps brûlait et ses tempes palpaient. En dépit de la chaleur de la nuit, la rue était déserte. Il s'assit sur un banc de pierre, les bras sur les genoux. De l'intérieur de la maison lui parvenait le rire de Mia. Il regarda la fenêtre, tout en haut, que les lampes à huile dessinaient en un rectangle orange dans l'obscurité bleutée. L'air frais ne lui procurait aucun soulagement. Il se sentait oppressé comme s'il évoluait dans un mauvais rêve.

Enfin la soirée arriva à son terme – Sahourê n'était pas resté longtemps. Chaemhet s'attarda à la porte, contemplant la lune basse dans le carré étoilé que délimitaient les masses sombres des bâtiments alentour. Son souffle était court et ses yeux picotaient lorsqu'il les

fermait.

« Tu as l'air fatigué, observa Mia en le voyant rentrer.

— C'est vrai.

— Veux-tu dormir sur le toit ? Tu seras plus au frais. »

Et loin de toi, pensa-t-il.

« Et toi, où dormiras-tu ?

— Dans la chambre à côté de celle de la petite, au cas où elle aurait besoin de moi.

— Très bien.

— Je crois que tu n'aimes pas Sahourê, lança-t-elle avec une brusquerie qui le surprit.

— Comme tu le sais, nous étions ensemble à l'école des scribes. Cela ne fait pas de nous des amis pour autant, mais je n'ai envers lui aucune animosité.

— Tu es mal à l'aise, avec lui.

— Peut-être l'est-il avec moi.

— Quel dommage, entre collègues ! Tu es son supérieur. Tu devrais te montrer plus généreux.

— Généreux ? Je le suis bien assez ! »

Chaemhet n'aimait pas le tour que prenait la conversation ; mais Mia abordait invariablement des sujets désagréables quand il était vulnérable. Elle le sentait et choisissait ces moments-là pour obtenir ce qu'elle voulait. Et elle gagnait toujours.

« Nous en reparlerons, si tu veux, lui dit-il. Mais pas maintenant. »

À sa surprise, elle baissa les yeux et n'insista pas. Elle donna ses instructions aux serviteurs qui débarrassaient la table avant de se diriger vers la porte, où elle se tourna pour lui dire d'une voix suave :

« Puisse ton sommeil être aussi paisible qu'une petite mort.

— Le tien de même. »

Il n'aurait su dire pourquoi, mais cette expression conventionnelle lui déplaisait.

Chaemhet mit longtemps à s'endormir. Il regardait les étoiles, les comptait, somnolait, sentait ses pensées incontrôlées se tourner vers Teyé et s'éveillait en sursaut. Mais enfin, par bonheur, il sombra dans l'inconscience.

C'est alors qu'il entendit un cri si net, si réel qu'il se leva d'un bond et regarda autour de lui. Il crut d'abord n'avoir dormi que quelques minutes, mais la lune était haute, la nuit froide et silencieuse. Rien ne bougeait. Même le vent était tombé. Il continuait à tendre l'oreille, vaguement inquiet. Avait-il rêvé ? C'était la voix de Teyé, et ce cri avait vibré jusqu'au fond de son cœur.

Elle gisait sur son lit, sur le dos, comme elle était tombée, glissant en partie vers le sol. La solitude dont elle avait si longtemps souffert

appartenait au passé. Pour elle, l'heure tant attendue avait sonné : l'ombre après la fournaise, l'eau après la soif, la vue après la cécité. Sur son visage s'était peinte une légère surprise, d'où le soulagement n'était pas absent. Ses lèvres étaient entrouvertes, ses yeux brillaient encore, comme si derrière eux elle n'était pas partie.

Peut-être sa mort avait-elle été douce. Son corps ne présentait aucune marque de violence. La mince lame de bronze à double tranchant qui l'avait tuée était encore en elle ; seule la garde incrustée de scènes de chasse en or et en argent était visible et projetait une ombre sur sa peau foncée, tandis que Rê chassant du ciel le char de Khonsou inondait la pièce de sa lumière.

Ce fut la jeune fille de la chambre voisine qui la découvrit. Elle venait du pays des Deux-Fleuves et n'était arrivée au harem que la saison précédente, avec le tribut offert par son pays. C'était, comme l'expliquait la lettre d'accompagnement, une perle fine, la plus jeune et la plus précieuse des filles du roi. Personne ne pouvait encore en juger. La princesse, à peine âgée de quinze ans, gardait en permanence un regard tragique. Elle ne connaissait que quelques mots de la Terre Noire et fuyait toute compagnie. Mais Teyé avait su gagner son amitié et la protéger, si bien qu'à son insu sa nouvelle existence n'avait pas été aussi brutale qu'il était à craindre. Elle avait un don remarquable pour la double flûte et Teyé l'avait fait entrer dans sa troupe. Ay ne la connaissait pas et ne la verrait probablement jamais.

Les pires heures, pour la jeune princesse, étaient celles qui précédaient le sommeil et, plus atroces encore, celles juste avant l'aube. Alors sa solitude l'accablait dans toute son horreur. Elle restait allongée, les yeux grands ouverts, redoutant l'interminable journée qu'elle aurait à affronter. Quelquefois, ne pouvant le supporter, elle se faufilait hors de sa chambre et se réfugiait chez Teyé, avant que ne reprît le bourdonnement de ruche du harem.

Ainsi en fut-il ce matin-là. Longtemps elle regarda les ombres se détacher de la nuit pendant que le ciel devenait gris. C'était l'heure où rôdait le chien du désert, l'heure où les revenants étaient le plus dangereux, n'ayant plus qu'un court moment sur terre pour terminer leur tâche avant de regagner le Monde de l'Occident. C'était l'heure de la naissance, ou l'heure de la mort.

La princesse s'exhortait au courage, mais elle fut vaincue à l'idée d'écouter seule le harem se réveiller, annonçant le recommencement de la vie qu'elle abhorrait. C'est ainsi qu'elle se dirigea vers la chambre de Teyé, sachant que celle-ci ne s'en formaliserait pas puisqu'elle était son amie.

Elle frappa doucement à la porte. Teyé avait le sommeil léger et se levait tôt. Étonnée de ne pas entendre de réponse, la princesse tourna avec précaution la poignée et ne rencontra pas de résistance. Elle se

tint immobile sur le seuil.

Dans la chambre régnait un profond silence. Elle sut immédiatement que Teyé était morte, avant même d'avoir vraiment remarqué la posture anormale du corps sur le lit. Un souffle de vent, un simple courant d'air, caressa son visage aussi nettement qu'une main et elle recula en étouffant un cri.

Était-ce le *ka* de Teyé qui passait près d'elle ? Les habitants de la Terre Noire croyaient au *ka*. Celui de Teyé monterait la garde, s'assurant du bon traitement réservé à sa dépouille avant de l'accompagner dans sa demeure d'éternité. La princesse restait figée tandis que l'événement prenait place dans son cœur dans toute sa réalité. Teyé était morte ! Une douleur égoïste monta en elle. Désormais, elle n'aurait plus personne pour la consoler à l'aube, plus personne pour l'enlacer, plus personne sur qui s'appuyer. Comment Teyé en était-elle arrivée là ? Pourquoi cette fleur superbe avait-elle été fauchée ?

Craintive, quoique certaine de ne rien avoir à redouter du fantôme de Teyé, elle s'approcha du lit et se pencha timidement au-dessus du corps. Elle plongea son regard dans les yeux ouverts et crut voir un gouffre sans fin.

« Teyé... Teyé... ! » murmura-t-elle, désespérée de la savoir partie dans la Barque de la Nuit, la rappelant à elle inlassablement.

Soudain elle entendit un bruit. Sur le seuil, une petite silhouette s'arrêta, interdite, puis franchit la distance qui la séparait du lit à une vitesse irréaliste. Un bras court mais robuste repoussa la princesse, qui reconnut la nouvelle venue et recula dans un coin de la chambre. Si sa douleur était immense, combien plus cruelle serait celle de Roya !

Celle-ci grimpa sur le lit sans se soucier de sa présence. Elle s'assit en tailleur, faisant de ses jambes comme un berceau où elle posa maladroitement la tête de Teyé. Elle se pencha pour baiser les lèvres de son amie et, quand elle releva la tête, la lumière fit scintiller ses larmes. Pourtant, loin de sangloter, Roya se mit à chanter, d'abord tout bas puis avec plus de fermeté. La princesse ne comprenait pas les paroles, mais ce rythme était le même dans tous les pays du monde.

Roya chantonait une berceuse.

Crispé par la fureur, le pharaon Ay était assis à sa table de travail débarrassée des nombreux rapports qui l'encombraient d'ordinaire ; seul restait un document, sur lequel il appuyait ses deux poings serrés. Derrière lui, discret comme à son habitude, Kenna gardait la tête courbée sur ses tablettes. Huy, qui se tenait debout en face du roi, fut frappé de voir combien le Scribe Royal s'était voûté. Le processus avait été si graduel qu'il ne l'avait pas remarqué.

Mais il fallait bien répondre à la question du roi.

« Je ne m'explique pas sa réaction, avoua piteusement Huy.

— Penser... penser que cela ait pu arriver... »

La rage empêchait Ay d'articuler. Huy ne l'avait jamais vu dans un tel état.

« ... Un second meurtre dans mon harem ! Comment puis-je instaurer la loi et l'ordre sur la Terre Noire quand la violence sévit dans mon propre palais ? Le châtiment de Chaemhet sera exemplaire ! Cela, j'en réponds !

— S'il s'avère qu'il a commis ce crime...

— S'il s'avère ? Comment cela, « s'il s'avère » ? Oses-tu suggérer qu'un doute subsisterait ?

— Eh bien, à dire vrai...

— Silence ! tempêta Ay, abattant son poing sur la table. J'ai accordé ma confiance à cet homme, je l'ai élevé à de hautes distinctions, je l'ai placé à la tête de ma Deuxième Maison ! C'est lui qui veillait sur mon épouse ! »

Au son de sa voix, Huy comprit que pour Ay, Ankhsi était devenue le membre le plus important de la famille royale, malgré la stérilité de leur union.

« Et c'est ainsi que je me vois récompensé de mes largesses ? Sans parler des rapports qu'il a pu entretenir avec ma concubine ! Mais à cela, du moins, point n'est besoin de faire allusion », ajouta-t-il d'un ton d'avertissement.

Tout le monde se douterait que Chaemhet et Teyé avaient eu une liaison ; Ay était trop réaliste pour l'ignorer, mais il comptait bien laver son honneur par la plus cruelle des punitions. En prenant la fuite, Chaemhet avait dissipé tous les doutes qui auraient pu jouer en

sa faveur. Huy ne s'en étonnait guère, vu l'effectif imposant de Mézai envoyé pour l'arrêter et la rumeur sur le sort fatal qui l'attendait, déjà sur toutes les lèvres quelques heures à peine après la découverte du second meurtre.

« Tout ce que je te demande, reprit Ay, c'est s'il a également assassiné Géoua. Les liens me semblent évidents. Je suis surpris que tu n'aies pas déterré cette sordide petite affaire pendant ton enquête sur la mort du nain. Pas besoin de coucher cela par écrit ! grogna-t-il par-dessus son épaule à l'intention de Kenna. Vraiment, Huy, tu m'as amèrement déçu. Peut-être n'es-tu pas aussi indispensable que je l'imaginais.

— Je ne suis pas absolument sûr que Chaemhet ait tué Géoua.

— Pas question de rouvrir le dossier ! Géoua n'avait aucune importance. Il est grand temps d'en finir avec cette histoire.

— Il semble que ce soit le cas.

— Ah oui ? Tu n'y es pas pour grand-chose !

— Je mentirais, si j'affirmais que tout désigne Chaemhet comme le meurtrier.

— Admets néanmoins que de fortes présomptions pèsent contre lui ! Comprends-moi, Huy : ton ami est condamné quoi qu'il advienne. Je tiens simplement à m'assurer qu'aucun autre criminel ne rôde autour de mon palais. Déjà les langues vont bon train, poursuit Ay d'un air troublé. La nouvelle de ces fâcheux événements parviendra à Horemheb, qui arguera d'une menace à notre sécurité...

— Il est trop loin, objecta Kenna, et la guerre le retient.

— C'est une bien triste époque, que celle où l'on est reconnaissant à ses ennemis de retenir son propre général en chef loin de la capitale ! Non, Huy, admets-le : Chaemhet a perpétré ces deux meurtres.

— Pourquoi faut-il que je le confirme ?

— Parce que tu es un homme intelligent, auquel j'accorde le privilège de parler librement.

— Cela m'est impossible. Je ne puis aller contre mes convictions.

— Dehors ! »

Huy reculait pour sortir, quand Ay se ravisa :

« Non, attends. Kenna m'a appris que tu désires repousser ta tournée d'inspection dans les mines de turquoises.

— Il est vrai.

— Pour quelle raison ?

— Des raisons... familiales, répondit le scribe, marquant une légère hésitation.

— Tu fourres encore ton nez là où tu ne devrais pas ! Cette permission t'est refusée. Tu partiras d'ici à la fin de la semaine, et je ne souhaite pas te revoir avant soixante jours. Kenna te précisera la

date où tu dois te présenter devant moi avec un rapport complet, incluant le détail des comptes. Maintenant, hors de ma vue ! »

Huy sortit à reculons, comme le voulait l'étiquette. Dès qu'il eut passé la porte, il regagna rapidement son bureau, où il pourrait s'accorder quelques instants de réflexion avant de se consacrer aux préparatifs du départ. Il s'en voulait terriblement de s'être dressé contre Ay, s'ôtant ainsi toute chance d'éviter ce voyage importun alors qu'enfin apparaissait une piste. Comme si tous ces motifs de frustration ne suffisaient pas, sa mauvaise humeur s'était communiquée à Psaro, qui arborait une mine maussade.

Il ne restait à Huy qu'à se résigner une fois de plus, à refréner son irritation et à prier Horus et Bès que rien de fâcheux n'arrivât en son absence. Mais toute prière était futile, il le savait. Il redoutait le châtiment que le roi réservait à Chaemhet et ne doutait pas que son ami serait pris. Ni la nature ni l'expérience ne l'avaient prédisposé à survivre loin des comforts de la cour. Peut-être n'avait-il même pas franchi l'enceinte.

Les preuves contre Chaemhet étaient accablantes et sa fuite ne faisait qu'aggraver son cas. Dès que la jeune princesse eut alerté le Directeur du Harem du Sud, qui, à son tour, avait dépêché un messenger à Kenna, Ay avait mis ses Mézai sur l'enquête. C'étaient les meilleurs policiers de la Terre Noire, mais leurs talents étaient mal employés. Huy avait déjà soumis plusieurs plans à Ay par le passé afin d'améliorer leur formation, qui laissait grandement à désirer. Toutefois, il put lire le rapport qu'ils venaient d'adresser à Kenna, car celui-ci n'hésita pas à le lui montrer, et jugea pour une fois qu'ils avaient mené les investigations avec rigueur et minutie.

Assis à son bureau, le scribe s'efforça de reconstituer les événements décrits par le rapport, mais la chaleur étouffante l'empêchait de se concentrer. Il demanda donc à son secrétaire de rassembler les documents nécessaires à sa mission, puis sortit pour se promener sans but, au long des rues. L'atmosphère de la cité changeait de manière presque imperceptible. Après les moissons viendrait une brève période de vacances.

Comme toujours, Huy se trouva attiré irrésistiblement par le Fleuve. Il suivit un chemin de halage à travers les champs où quelques ouvriers fauchaient du lin, et aperçut un vieux banc en bois. Après en avoir enlevé le sable et la poussière, il s'assit avec circonspection puis, constatant que le siège résistait sous son poids, appuya son menton sur ses mains et se perdit dans la contemplation du courant.

La jeune concubine avait découvert Teyé à l'aube. Le meurtrier avait agi en silence, car elle n'avait rien entendu pendant la nuit, bien qu'elle dormît très peu et occupât la chambre voisine.

« Que s'est-il passé quand tu es entrée ? lui avaient demandé les

Mézai.

— J'ai pensé : « Elle est morte. »

— Comment le savais-tu ?

— Je l'ai regardée et j'ai vu que son esprit avait quitté son corps.
J'ai senti son souffle sur moi.

— As-tu remarqué un détail anormal, dans la pièce ?

— Non, rien.

— Tu étais seule ?

— Au début, oui.

— Comment cela, au début ?

— Après, Roya est venue. »

En lisant ce témoignage, ces mots sans vie tracés sur le papier, Huy avait tenté d'imaginer le ton de la jeune fille, le sens qu'elle avait insufflé à chacune de ses paroles. Il rageait de n'avoir pu l'interroger personnellement, mais il ne se faisait pas d'illusion. Il n'en aurait sans doute rien tiré de plus que les Mézai.

Il émergea brièvement de ses réflexions et reprit conscience du Fleuve, nonchalant sauf durant ses changements saisonniers, rarement furieux, mais toujours indifférent aux créatures minuscules qui s'accrochaient à ses berges et dont la survie dépendait de lui.

Huy se prit à songer à Roya... Une naine, avait dit la princesse. Rien d'inhabituel à cela. De nombreux nains résidaient dans le quartier palatial. Mais celle-ci avait aimé Teyé.

Le capitaine mézai avait interdit à ses hommes d'entrer dans la chambre avant l'arrivée du médecin, appelé de toute urgence de la Maison de Vie. D'après le rapport, le praticien avait ôté l'arme délicatement. Pas une goutte de sang n'avait suinté de la blessure, elle-même à peine distincte. Le corps ne présentait aucune autre marque, ni ecchymose ni contusion. Deux hypothèses étaient possibles : soit la victime était debout au moment où le poignard l'avait frappée et elle était tombée à la renverse sur son lit, soit elle était couchée ou assise, et avait à moitié glissé à terre dans son agonie. Elle n'avait pas opposé de résistance ; ses vêtements, remontés sur sa peau avant que le coup fût assené, n'étaient ni en désordre, ni déchirés, ni souillés.

Les lettres étaient dissimulées au fond d'un coffret à bijoux. Toutes étaient signées de Chaemhet. Pour la plupart, de simples messages fixant rendez-vous, mais rédigés avec une fièvre qui trahissait le but de ces rencontres. Le capitaine avait veillé à ce qu'aucun de ses hommes ne pût les lire et les avait remises en main propre à Kenna. Le Scribe Royal avait appris à Huy, en toute confiance, que la cinquième de ces missives exprimait une passion brûlante. L'écriture, comme dans les quatre autres, était manifestement de la main de Chaemhet.

Quelqu'un avait forcé le coffret et jeté pêle-mêle les colliers et les

boucles d'oreilles qu'il contenait, sans toutefois découvrir le double fond. Les tiroirs avaient été fouillés, sans violence, en une recherche rapide et silencieuse. On ne pouvait certifier qu'il ne manquait rien, cependant plusieurs objets de valeur étaient restés en place. En dirigeant les recherches, le capitaine avait découvert la preuve déterminante : par terre, entre le mur et le pied de la table, un petit sceau en pierre portant le nom de Chaemhet.

Faute de trouver Roya, on n'avait pu l'interroger. La jeune concubine l'avait quittée pour courir chercher de l'aide. À son retour, Roya avait disparu et depuis nul ne l'avait revue. Son intimité avec Teyé n'étant pas un secret, certains affirmaient que la douleur l'avait rendue folle. Les recherches entreprises pour la retrouver avaient été bien vite abandonnées. L'innocence de Roya ne faisait aucun doute et son témoignage ne pouvait apporter plus de lumière que celui de la princesse. D'ailleurs, les Mézai avaient réuni plus de preuves qu'il n'en fallait. L'ordre d'arrestation fut rédigé et cacheté du sceau royal. Toutefois, on ne put empêcher des fuites ; la nouvelle se répandit et, le temps d'arriver chez Chaemhet, les officiers ne trouvèrent plus que Mia, affolée.

Huy retourna à contrecœur aux Archives Culturelles, cherchant toujours en vain un prétexte pour éviter ce maudit voyage. En pénétrant dans son bureau, il vit que son secrétaire y avait déposé un monceau de papyrus. Il s'approcha des rouleaux et les regarda sans y toucher. Tout cela attendrait. Huy demanderait des copies des documents essentiels afin de les emporter avec lui. Le voyage serait long.

Les jours suivants s'écoulèrent en préparatifs qu'il accomplit dans un état second. Il avait tenté de retrouver Roya, questionnant ses vieilles connaissances du quartier du port ; malheureusement, le temps lui était compté. Le seul bienfait de cette situation était qu'à l'approche du départ toute tension entre Senséneb et lui avait disparu.

Personne n'avait de nouvelle de Roya. On ne la connaissait ni dans les bordels ni du côté des quais. Avait-elle quitté la cité ? C'était improbable. Peut-être, alors, s'était-elle noyée dans le Fleuve. La seule chose de sûr, c'était qu'elle avait disparu comme si elle n'avait jamais existé.

L'avant-veille de son départ, après une dernière tournée de visites et d'interrogatoires infructueux, à force de traîner vers le port Huy se retrouva tout près de son ancien logis, où il avait vécu avant de rencontrer Senséneb. Il eut envie de le revoir et s'aperçut avec stupeur qu'il devait réfléchir pour s'en rappeler le chemin. Alors qu'il hésitait, immobile, un homme sortit des ténèbres et lui effleura le bras. Non sans surprise, Huy reconnut le serviteur de Chaemhet.

« Pardonne-moi, scribe Huy.

— Qu'y a-t-il, Imbou ?

— Si tu veux bien me suivre... »

Sans attendre davantage, Imbou repartit le long de la place en évitant les terrasses des deux tavernes encore ouvertes, où luisait la lumière sourde des lampes à huile. Aucun des quelques clients qui y étaient attablés ne leur prêta attention. Les mouvements d'Imbou étaient tellement silencieux et discrets que Huy, qui tentait de l'imiter, avait l'impression de suivre une ombre.

Ils plongèrent dans une des venelles obscures qui s'éloignaient du port. Huy la reconnut et se rendit compte qu'ils allaient passer devant son ancienne demeure. Et soudain il la vit, au coin de cette petite place où quatre rues se rejoignaient. De la lumière filtrait sous la porte, mais il n'avait pas le temps de s'attarder et dut se contenter de ce simple coup d'œil.

Imbou accéléra le pas. Les rues montaient de plus en plus et Huy commençait à perdre le souffle. Alors le serviteur s'arrêta brusquement devant un mur envahi de vigne vierge, dont les branches enchevêtrées jetaient sur leur visage une ombre plus dense.

Ils se trouvaient sur une placette, ou plus exactement une sorte d'élargissement de la rue d'où ils venaient de déboucher. En face d'eux, une porte massive surmontée d'une arcade donnait sans doute sur une cour intérieure. Imbou demeura sur le qui-vive, mais le silence était omniprésent.

« Viens », enjoignit-il au scribe.

Le serviteur traversa la rue d'un mouvement souple et rapide. Huy le rejoignit sous l'arcade et s'appuya contre le montant de bois tandis qu'Imbou ouvrait la porte sans bruit.

La cour était minuscule. Au-dessus de leur tête, une coursive en bois branlante longeait le premier étage, où le mur était percé de petites fenêtres. Imbou s'approchait déjà de l'échelle permettant d'y accéder. Huy lui emboîta le pas et suivit la coursive jusqu'à une porte, qu'Imbou ouvrit sans frapper. Il fit entrer Huy un peu trop énergiquement à son goût et referma la porte.

Le scribe attendit quelques secondes afin de reprendre haleine pendant que ses yeux s'accoutumaient à la pénombre. Il savait qu'il n'avait rien à craindre. C'était heureux, car depuis longtemps il s'était séparé du coutelas de bronze qui ne le quittait pas à l'époque où il exerçait son ancien métier.

Une longue fenêtre donnait vue sur le Fleuve, miroitant au clair de lune par-delà les toits. Huy commençait à distinguer l'intérieur de la pièce, meublée avec simplicité. Quant à la silhouette silencieuse assise sur le lit, les mains serrées entre ses genoux, il avait depuis longtemps deviné de qui il s'agissait.

« Chaemhet...

— Je suis heureux que tu sois venu, Huy. Cela faisait des jours qu'Imbou guettait l'occasion de t'aborder discrètement. J'avais presque perdu espoir de te revoir avant ton départ.

— Tu es au courant ?

— Imbou a été mes yeux et mes oreilles.

— Peut-être lui fais-tu un peu trop confiance.

— Il serait le dernier à me trahir. Il était déjà mon serviteur quand nous étions enfants. Et si, ce que je ne puis croire, il avait été tenté d'obtenir une récompense en me livrant, il l'aurait fait depuis longtemps. Mais j'espère que je peux me fier à toi aussi.

— Est-ce toi qui as tué Teyé ?

— Non.

— Ay te croit coupable et t'accuse également du meurtre de Géoua.

— Je m'en doutais.

— Sais-tu qu'on a trouvé tes lettres, dans la chambre de Teyé ?

— Oui, dit Chaemhet avec accablement.

— Tu n'aurais pas dû lui écrire ! Les lettres sont toujours dangereuses, car elles peuvent être interprétées contre toi.

— J'étais fou de désir ! Seth m'avait fait perdre la raison.

— Es-tu retourné les chercher ?

— Non.

— As-tu envoyé Imbou ?

— Non.

— Pourtant, c'est lui qui portait tes messages au harem.

— Oui.

— Et toi, tu ne doutes pas de sa loyauté ?

— Il est aussi constant que le Fleuve. »

Mais peut-être, songea Huy, ce zélé serviteur n'aimait-il pas voir son maître creuser sa propre tombe.

« Tout était fini, soupira Chaemhet. J'avais rompu avec elle. Imbou te le confirmera. C'est ici que nous nous retrouvions... Je m'apprêtais à résilier le bail. Si je m'étais douté que je reviendrais dans cette chambre pour m'y cacher ! Je ne puis comprendre comment tout cela s'est retourné contre moi ! »

Il baissa la tête, secoué de violents sanglots, mais les yeux secs. Huy s'assit auprès de lui et passa son bras autour de ses épaules. Plein de pitié, il regarda le pagne en lin fin, sali et fripé, les élégantes sandales de cuir poussiéreuses et éraflées, les ongles des orteils cassés. Chaemhet ne s'était pas rasé et dégageait une aigre odeur de sueur.

« As-tu une lampe, ici ?

— Oui, mais j'hésite à m'en servir.

— Tu crains d'être reconnu par les voisins ?

— Ils ignorent qui je suis.

— Et le propriétaire ?

— Il ne réside pas ici.

— Allumons, alors. »

Huy fit du feu. Il restait peu d'huile dans la lampe, aussi baissa-t-il la mèche afin de l'économiser. Chaemhet aurait grand besoin de lumière pour se réconforter lorsqu'il serait à nouveau seul.

« Comment aurais-je pu imaginer que je finirais ainsi ?

— Il existe sûrement une issue !

— J'en doute.

— Alors pourquoi m'as-tu envoyé chercher ? »

Au lieu de répondre, Chaemhet rit avec amertume.

« Qu'y a-t-il ? s'étonna Huy.

— Je pensais à Sahourê et à la reine Giloukhipa. Quelle satisfaction pour eux !

— Tu parles sans diriger ta flèche. En quoi tes malheurs peuvent-ils leur profiter ?

— Sahourê me succédera. Il s'installera dans ma demeure et veillera à promouvoir les intérêts de la Troisième Épouse.

— Crois-tu qu'il ait cherché à te nuire ?

— Je n'irais pas jusqu'à l'affirmer, mais sa jalousie sera assouvie. »

Huy resta pensif.

« Chaemhet, si tu l'as tuée, tu dois me le dire.

— Ce n'est pas moi !

— Ils ont retrouvé ton sceau, dit doucement le scribe, sans regarder son ami.

— Quoi ! Imbou ne m'en avait rien dit ! s'écria Chaemhet, atterré. Où était-il ?

— Par terre, au pied de la table. Tu as dû le faire tomber sans y prendre garde.

— Je ne suis jamais entré dans la chambre de Teyé, sauf une fois, voici très longtemps !

— As-tu perdu un sceau ?

— Il s'est passé tant de choses... Je crois bien qu'il m'en manquait un.

— Quand ?

— Je ne sais plus. Ces petits objets s'égarèrent si facilement !

— À quoi ressemble celui auquel tu penses ?

— C'est une pierre noire. »

Huy soupira. Chaemhet était très naïf ou jouait très bien la comédie, l'un n'excluant pas l'autre.

« Cela correspond à ce qu'ils ont trouvé ?

— Tout juste.

— Quelqu'un me l'a volé, dit Chaemhet en se levant, affolé. Qui ?

— Où était-il, la dernière fois que tu l'as vu ?

— Je ne sais pas ! Chez moi, ou à mon bureau de la Deuxième Maison. Je ne m'en servais pas fréquemment. »

Il se tourna vers Huy, qui était resté assis sur le lit, et l'empoigna par les épaules.

« Quelle importance, à présent ? Maintenant qu'ils l'ont, ils ne tarderont pas à en tirer leurs propres conclusions.

— C'est déjà fait. »

Chaemhet parcourut la pièce des yeux comme un prisonnier contemple la cellule où il vient d'être jeté.

« Comment sortir d'ici ? Ils me tueront ! Ay imaginera pour moi le pire des supplices. Aide-moi, je t'en prie ! »

Huy garda le silence.

« Je ne l'ai pas tuée, je te jure...

— Si seulement je pouvais en être sûr ! »

Chaemhet le lâcha et se tourna vers la fenêtre.

« Si tu ne me crois pas, il ne me reste qu'à me rendre. Je tâcherai d'accepter mon sort la tête haute. Mais puissé-je connaître la seconde mort à l'Occident si jamais j'ai tué des innocents ici-bas. Non, ajouta-t-il d'un ton amer, c'est elle qui m'a fait cela. Elle s'est arrangée pour que je la suive.

— Que dis-tu ?

— Rien, je n'ai rien dit. Va-t'en.

— Pas encore. Explique-moi de quoi tu parlais. »

Chaemhet se pencha sur le lit et ramassa sa bourse, dont il sortit un mince rouleau de papyrus.

« Voici la dernière lettre que Teyé m'a envoyée. Je l'ai trouvée à mon bureau, dans le coffre-fort du mur, comme pour l'or.

— Comment est-elle arrivée là-bas ?

— Teyé parlait avec les démons. »

Huy garda la lettre entre ses mains, la fixant sans mot dire.

« Lis. »

Lentement, le scribe déroula le papyrus. C'était une lettre d'amour, mais aussi une lettre d'adieu. Pendant qu'il la parcourait rapidement, il avait conscience des yeux de Chaemhet rivés sur lui. L'écriture ferme et nette montrait qu'il n'y avait pas l'ombre d'une hésitation dans le cœur de celle qui l'avait tracée.

Il me faut accepter, et renoncer à ces instants trop brefs que nous nous plaisions à dérober au temps. Cela me fait mal d'avoir à m'y résoudre, mais continuer à vivre sans savoir serait encore pire. Je ne peux m'empêcher de penser à tout ce que j'aurais aimé partager avec toi, et que maintenant nous ne connaissons jamais. C'est d'autant plus cruel que le bonheur était à portée de main. Mais je vois que tu ne m'aimes pas assez pour consentir aux sacrifices nécessaires pour vivre pleinement auprès de

moi. Comme j'aurais aimé me baigner nue devant toi dans le Fleuve, et t'y entraîner avec moi ! Il m'aurait été doux de te montrer mon pays et de vivre à tes côtés dans mes collines. Mais cela ne sera pas. Le rêve est terminé ; à présent je dois me réveiller. Peut-être en est-il de même pour toi. Je prie pour que les dieux nous accordent dans les Champs d'Éarrow le bonheur que nous n'avons pas su saisir en ce monde. Mon amour pour toi ne mourra pas avec cette séparation. C'est en lui que subsiste désormais notre seul lien, et mon ka l'emportera dans l'éternité.

Huy eût été heureux d'inspirer un tel amour s'il n'en avait émané quelque chose d'étouffant. Sentant toujours le regard de son ami peser sur lui, il avoua simplement :

« Je ne sais que dire.

— Moi, je comprends tout ! déclara Chaemhet, comme sur le point d'énoncer une vérité aveuglante. Elle est partie vers les Champs d'Éarrow et veut que je l'y rejoigne. Elle a tout préparé. Après tout, pourquoi n'irais-je pas au-devant de mon destin ?

— Non ! protesta Huy. Tu as été aveugle et égoïste, mais, dès que tu en as trouvé la force, tu as rompu les chaînes qui te retenaient. Personne ne peut te blâmer.

— Néanmoins, tu doutes de mon innocence.

— Je voudrais y croire, mon ami, mais pour l'instant tout t'accuse.

— Il ne me reste plus qu'à mourir », s'affligea Chaemhet.

Avec tristesse, le scribe songea au châtiment que le pharaon réserverait à celui qui avait trahi sa confiance. Il ne se sentait pas le droit d'abandonner son compagnon et se mit à réfléchir fébrilement.

« Il y aurait bien une solution, mais tu dois te fier à moi », dit-il enfin.

L'espoir renaquit sur les traits de Chaemhet. Triste spectacle que le ver de l'espérance dressant sa tête hideuse ; mais, songea Huy, c'est de cette illusion que nos vies sont nourries.

« Je t'aiderai à t'enfuir. Je te donnerai de l'argent, des vêtements et je te trouverai un bateau. Tu te rendras dans un village, non loin d'ici, où tu verras une ferme. Elle est habitée par une veuve et ses enfants. Celle-ci t'hébergera et te cachera. J'ai bien connu son mari, autrefois[37]. »

Brièvement, l'image du grand et généreux Néhésy revint dans son cœur, et son front s'assombrit. Mais le temps pressait.

« Où est Imbou ? interrogea-t-il.

— Il est retourné chez moi. Mia est hors d'elle à l'idée de perdre l'appartement.

— Il doit t'accompagner, puis revenir aussitôt. Quant à moi, je ne pourrai te revoir avant mon retour.

— Je ne peux pas rester seul !

— Tu n'as pas d'autre choix. Quitte cette pièce. Avant longtemps, quelqu'un signalera ta présence aux Mézai.

— Quand dois-je partir ?

— Aux dernières heures de la nuit. J'enverrai un message à Imbou.

— Ton absence sera longue.

— C'est pourquoi nous devons gagner du temps. Là réside notre seul espoir. Si tu es innocent, nous trouverons une solution. »

Huy s'en fut peu après et rentra chez lui d'un pas vif. Il enjoignit à Psaro de transmettre un message verbal à Imbou. Toujours sensible à l'humeur de Huy, Psaro se réjouit de voir briller ses yeux.

« Tu es heureux de t'en aller, finalement ? demanda-t-il à son maître.

— Heureux, non ; mais je me sens plus léger à l'idée d'avoir pu agir concrètement avant mon départ. »

Senséneb n'était pas rentrée. Trois cas d'épidémie s'étaient déclarés dans le quartier nord de la cité et l'avaient retenue à la Maison de Vie. Huy en fut soulagé : il avait suffisamment à faire sans devoir se justifier auprès de son épouse. Il envoya un messenger à la veuve de son vieil ami, Néhésy, regrettant de ne pouvoir s'y rendre lui-même. Puis il réunit des vêtements, quelques petits lingots d'or et de bronze que Chaemhet pourrait troquer à sa convenance. Il empaqueta le tout dans un sac de toile. Païestounef serait-il déjà au port ? Le scribe apprécierait grandement l'aide d'un ami. Mais il était resté en excellents termes avec plusieurs des capitaines travaillant pour Taheb, la propriétaire de la principale flotte fluviale. Un peu plus tard, il se mit donc en route vers le port, afin de négocier une place pour le fugitif.

La nuit s'annonçait longue. Tout à ses occupations, Huy n'avait nullement conscience que des yeux attentifs épiaient ses moindres gestes.

Le navire impérial leva les voiles avant l'aube, et la cité n'était plus qu'une silhouette basse sur la rive orientale du Fleuve quand le soleil se leva derrière elle. Appuyé à la balustrade à l'arrière, juste assez loin du timonier pour ne pas le gêner, Huy regarda la capitale du Sud devenir un point minuscule. Sur sa gauche, serrés le long du Fleuve, défilaient les fermes et les hameaux dont les champs nourrissaient la cité. Huy distingua celle où Chaemhet devait à présent se trouver en sûreté. Tout avait été organisé à la perfection, et même si par malheur il était découvert, la veuve de Néhésy ne serait pas inquiétée. Le fugitif se cachait dans une grange abandonnée, où il aurait pu se glisser à son insu. Les Mézai ne chercheraient pas à savoir comment il s'était procuré de l'eau et des vivres. Les nombreux puits avaient recueilli les eaux de la crue, les champs étaient encore jonchés d'épis à

glaner et, non loin, se trouvaient des greniers remplis de céréales du sol au plafond. Évidemment, après soixante jours ou plus de ce régime, Chaemhet serait méconnaissable – maigre, la peau calleuse et brûlée par le soleil. Mais cette leçon lui serait peut-être profitable.

Le départ de Huy coïncidait avec le début de la longue préparation de Teyé au tombeau. Avec la grâce des dieux, il serait revenu avant la fin des soixante-dix jours requis par l'embaumement. Alors la dépouille de la défunte, séchée, éviscérée, enveloppée dans deux cents coudées de bandelettes de lin et enfermée dans un sarcophage en bois peint, accomplirait son voyage vers le Lieu de Beauté, sur l'autre rive du Fleuve. Là, elle occuperait une place d'honneur, dans un hypogée déjà taillé et enduit de plâtre, auquel ne manquaient plus que des peintures à sa mémoire. Son *ka* y résiderait dans l'obscurité pendant le jour, rôdant la nuit dans la cité selon son bon plaisir. Regretterait-elle encore les collines de Keftiou et le bruit du ressac ? Qui sait si l'éternité ne lui semblerait pas encore plus solitaire que ce monde où elle avait fait un si court passage ? Quelqu'un – Chaemhet ? – prierait-il pour elle ? Huy prononça dans son cœur une brève incantation : *Puisse son ombre ne pas être dévorée.*

La cité avait totalement disparu à l'horizon. Huy se redressa et retourna vers la proue, où Psaro offrait avec bonheur son visage au vent. Le scribe décida de ne plus penser à Chaemhet. Il n'était après tout qu'un pion entre les mains du roi, contraint d'obéir aux ordres. Cela ne l'empêcha pas d'adresser une prière muette à ses protecteurs afin que les journées passent plus vite.

Et en vérité, le séjour de Huy dans le Nord s'écoula tel un songe. Il fit ses inspections, rédigea ses rapports, fondit dans les vallées embrasées du désert et se rafraîchit dans un bras de la mer Orientale. Il était souvent trop absorbé pour penser à ce qui se passait dans la cité. Les nouvelles étaient rares. Il reçut deux lettres de Senséneb, qui faisaient mention de Chaemhet seulement pour indiquer qu'il était toujours en fuite, bien que les Mézai eussent passé la région au peigne fin. L'épidémie était enrayée. La deuxième moisson, celle des céréales mûrissant pendant la sécheresse qui désormais était sur eux, s'annonçait abondante. Une oie avait disparu et l'un des chats avait failli se noyer dans le bassin.

Quelquefois, la nuit venue, Huy songeait à Teyé, recouvrant sa beauté sous les doigts expérimentés des embaumeurs. Sous la direction du Contrôleur des Mystères, elle passerait de la tente-*ibou* à la maison-ouâbet, de la mort à la résurrection. Mais il était difficile, le Voyage de l'absence de l'étoile du Chien[38]. Le scribe marquerait les endroits du corps à inciser, avant que n'intervienne le trancheur, armé de sa lame en silex. Le corps serait vidé de ses organes, sauf du cœur – Puisse-t-il

ne pas se lever en témoignage contre elle dans la chambre des Deux Justices –, puis rempli de tampons de lin. Alors Teyé serait prête à partir à la rencontre du batelier Makhaf et à subir l'épreuve de la Pesée du Cœur. Un jour, Huy connaîtrait le même sort. Il espérait qu'il y aurait quelqu'un pour le munir du Livre du Sortir au Jour[39], veiller à ce qu'il empruntât sans encombre la Barque de la Nuit, et nourrir son *ka* quand celui-ci aurait été abandonné par les sept autres Éléments. Huy avait vu trente-huit crues ; il ne pouvait guère s'attendre à beaucoup plus. Seuls les grands rois avaient atteint l'âge vénérable de cent années, et, de mémoire d'homme, nul n'était parvenu à l'idéal philosophique des cent dix ans. Peut-être cela s'était-il produit jadis, avant que les anciens monarques aient fait bâtir les Grands Tombeaux du Nord. Nombre de connaissances avaient été perdues ; parmi elles avait pu disparaître ce savoir.

Celui qui a toute la vie devant lui est comme un homme qui se rend au marché avec des biens à troquer. Il est sûr d'avoir amplement de quoi trouver son bonheur, mais, bien plus tôt qu'il n'imaginait, il a épuisé toutes ses réserves. Incrédule, il compte et recompte les cent dépenses futiles qu'il a accumulées et constate qu'elles correspondent, inexorablement, à la somme qu'il possédait au départ. Il voudrait repartir de zéro, mais c'est trop tard. Soixante jours, vus à leur début, semblent une éternité ; considérés à leur terme, ils paraissent avoir passé en un clin d'œil. Tandis qu'approchait le jour de son retour à la capitale, Huy pensait qu'en somme la perception du temps était erronée : l'homme accordait à sa durée une valeur toute relative. Trois saisons, et une année était passée. Mais qu'était une année ? Un seul cycle de saisons : crue, germination, sécheresse. Si peu en vérité... Certes, bien des événements pouvaient survenir, mais par minuscules poussées, comme dans une course de vitesse. Ces événements, suscités par les dieux ou par ce que l'on prenait pour un choix personnel, mettaient des années à se réaliser, donnant l'illusion d'une vie bien remplie. Néanmoins, tant d'agitation ne menait pas à grand-chose. À la fin, se retournant vers ce passé si vite écoulé, on songeait à la vanité de ce que l'on avait accompli.

Lassé du voyage, Psaro n'aspirait qu'à rentrer. Il avait déjà commencé les bagages quand arriva la troisième lettre. Elle n'était pas de Senséneb et Huy ne connaissait pas cette écriture malhabile. Sous le regard inquisiteur de son serviteur, il décacheta la missive.

Elle provenait d'Imbou, qui s'excusait avec politesse de n'avoir pas dicté son message à un scribe. *J'espère que tu comprendras pourquoi quand tu liras ma nouvelle. Chaemhet vient d'être arrêté.* Il ressortait clairement, d'après les éléments communiqués par le domestique, que son maître avait fait l'objet d'une dénonciation. Les Mézai avaient déjà exploré toute la région sans succès, mais cette fois ils s'étaient dirigés

droit vers la grange. Ils avaient surgi aux dernières heures de la nuit. Chaemhet n'avait pas eu la moindre chance de s'enfuir. *Il est épuisé et n'a pu se raser. Ses jambes sont maigres et son ventre creux.* À présent, il croupissait en prison, dans le quartier palatial. Il serait jugé par un jury de grands scribes, au nombre desquels siègeraient Nakht et Sahourê, sous la présidence du roi Ay. Celui-ci avait autorisé Mia à conserver l'appartement, et Sahourê agissait en qualité d'intendant suppléant de la Deuxième Maison en attendant que la culpabilité de Chaemhet fût établie. *Mais Pharaon a pris parti contre lui dans son cœur, car la rumeur court qu'il a déjà fixé le châtiment.*

Jamais Huy n'avait été plus heureux de revoir la capitale du Sud, dont les parfums flottèrent à ses narines avant même qu'elle se fût détachée des basses collines sablonneuses contre lesquelles elle était bâtie. Dans les champs, un brun poussiéreux succédait au vert éclatant de la germination, et les murets de séparation commençaient à se craqueler sous la chaleur ardente de la nouvelle saison.

Les premiers jours suivant son arrivée, Huy ne sut plus où donner de la tête. Les comptes rendus devaient recevoir l'agrément de Nakht avant d'être soumis à Ay. Mais le scribe en chef des Archives Culturelles y jeta à peine un coup d'œil avant de les approuver, tant il était absorbé, comme le reste de la cité, par le procès imminent. De son côté, Huy, dont la préoccupation première avait été de s'entretenir avec son ami, constata que tous les accès de la prison lui étaient fermés. Il devrait se contenter des nouvelles fournies par Imbou et s'astreindre à la patience jusqu'à ce que le serviteur reprît contact avec lui.

Ce fut un autre domestique qui lui apporta un message laconique de Mia. Il se présenta à peine quelques heures après que le scribe fut rentré de voyage, ce qui indiquait avec quelle impatience l'épouse de Chaemhet attendait son retour. Huy répondit à son invitation sitôt qu'il en eut fini avec ses obligations officielles.

Elle le reçut seule, dans un petit salon surplombant les jardins. Malgré ses traits tirés, elle paraissait très jeune à la lumière de la lampe. Sa nervosité était flagrante, mais c'était une caractéristique que Huy avait toujours remarquée chez elle.

« Merci d'être venu si vite, commença-t-elle.

— Je suis consterné par ce qui s'est passé.

— Chaemhet en est seul responsable. »

Elle s'exprimait calmement, sans amertume, comme si sa compassion n'était pas assez vaste pour s'étendre au malheur de son époux.

« Il a agi inconsidérément, convint le scribe.

— Pour le moins.

— Il tentait depuis longtemps de rompre avec Teyé, et venait de lui signifier que tout était fini.

— J'aimerais le croire, mais...

— C'est la vérité. »

Pour la première fois, elle le regarda droit dans les yeux.

« Est-ce lui qui l'a tuée ?

— Je ne sais pas.

— Que te dit ton cœur ?

— Rien. J'erre dans le noir le plus total. »

Elle se détourna, frottant ses petites mains soigneusement manucurées. Sa coiffure, sa robe à l'élégant drapé, ses bijoux – tout était d'un goût parfait.

« Tu n'es pas l'homme idéal à qui parler lorsqu'on cherche à se rassurer.

— La vérité est préférable.

— Toujours ?

— Toujours. »

Mia garda le silence un moment, avant de s'enquérir :

« L'as-tu aidé ?

— Oui, dans la mesure de mes moyens.

— Je m'en doutais. Cela m'étonnait, qu'il parvienne si bien à se cacher. Et je suis sûre qu'Imbou l'a aidé, lui aussi.

— Je ne saurais le dire.

— Je ne lui en tiens pas rigueur, bien qu'il ait fait courir un risque à ma famille.

— Il est depuis toujours le serviteur de Chaemhet. »

Huy se sentait mal à l'aise. Mia, qui se comportait d'habitude en hôtesse irréprochable, ne lui avait pas offert la bière rouge et le pain comme le requérait la politesse la plus élémentaire. Paraissant soudain s'en rendre compte, elle s'approcha vivement d'une console fragile aux pieds sculptés en forme de pattes de lion, sur laquelle était posé du vin dont elle lui servit une coupe.

« Pardonne-moi.

— Ce n'est rien.

— J'ai l'impression de vivre un cauchemar. »

À nouveau ce décalage, cette légère inquiétude sans commune mesure avec le sort de son époux. Refusait-elle d'admettre que Chaemhet pût courir un réel danger ?

« Quels sont tes projets ? » lui demanda le scribe.

Elle soupira, comme forcée d'aborder un sujet désagréable.

« Mon père prend des dispositions afin qu'une maison soit prête à nous accueillir. Nous y vivrons retirés du monde. J'enverrai les garçons dans une autre école, dans la capitale du Nord. J'espère que, là-bas, toute cette boue ne rejaillira pas sur eux.

— Chaemhet n’a pas encore été jugé coupable. »

Elle lui lança un regard dur, plein de mépris. Puis, comme si elle craignait de l’avoir offensé, elle afficha un air de confiance éperdue. Mia ne faisait pas illusion, mais cachait cependant assez bien son jeu pour plonger Huy dans la perplexité.

« Tout ira bien, assura-t-il. Tes amis te soutiendront. Les pairs de Chaemhet ne le condamneront pas arbitrairement.

— Ce procès n’est qu’un simulacre, sous-tendu par la volonté du roi. Mais Sahourê est un ami précieux dans la détresse. Il ne votera pas contre Chaemhet. »

Surpris, Huy s’aperçut qu’elle pleurait. Des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues, sans qu’elle eût changé d’expression.

« Et toi, nous aideras-tu ? demanda-t-elle d’une petite voix.

— Bien sûr. »

À cet instant, il sut que depuis le début il attendait ces mots-là.

« Peut-être tout n’est-il pas perdu. Si seulement on parvenait à démontrer son innocence... »

Le scribe répugnait à lui donner espoir. Pourtant, Mia paraissait largement de taille à supporter la vérité, en dépit de ses réserves.

« Il reste bien peu de chances. »

Huy sentait obscurément que la clef du mystère était liée à Roya. Mais où la trouver ? Et quelle certitude avait-il qu’elle savait réellement quelque chose ? Il s’accrochait à un fétu de paille.

« Mia, connais-tu la peine réservée à ton époux, s’il est inculpé ?

— J’ai eu vent de certaines rumeurs. »

Machinalement, elle caressa le haut dossier d’un fauteuil.

« Le procès débute après-demain. Dans dix jours, Teyé sera inhumée. Si Chaemhet est déclaré coupable, il sera enfermé vivant avec elle, pour servir et apaiser son *ka*. »

Un lourd silence s’installa. Sous le choc, Huy imagina Chaemhet, abandonné dans les ténèbres glacées du tombeau. Lui laisserait-on de la lumière ? Les dieux permettraient-ils que, par quelque fissure, l’air entre en suffisance afin qu’il pût respirer ? Combien de temps survivait-on, emmuré ? Résisterait-il à la tentation de dévorer les mets destinés au *ka* de son ancienne maîtresse ?

« Ce n’est pas possible...

— Telles sont les rumeurs », répondit Mia, fataliste.

Ce châtiment s’accordait en effet à l’imagination du roi. Contrairement à Horemheb, qui, sans état d’âme, faisait appel aux pires tortionnaires pour parvenir à ses fins, Ay avait horreur de la violence. Toutefois, il savait se montrer cruel quand cela s’avérait opportun. Et lorsqu’il y était résolu, il frappait implacablement.

« As-tu toujours l’amulette ? interrogea Mia.

— Oui.

— Détruis-la. »

Des messagers avaient été envoyés à Keftiou pour porter la nouvelle de la mort de Teyé. Elle serait enterrée selon les rites réservés à une princesse de deuxième rang. Par cet immense honneur, Ay comptait montrer la valeur qu'il attachait à ses concubines. Il prouverait à son peuple qu'il était un souverain jaloux de sa propriété.

Les femmes du harem avaient tiré au sort pour désigner celles qui les représenteraient dans le cortège funèbre. À l'aube du jour fixé, celles-ci se vêtirent de blanc et se répandirent de la poussière sur les cheveux. Devant le portail attendaient les pleureuses professionnelles, le visage strié de cendre sous leur longue perruque. À voix basse, elles répétaient la plainte que bientôt elles laisseraient éclater pour accompagner la longue procession jusqu'au Fleuve, puis la traversée, et enfin la marche jusqu'au tombeau.

À l'intérieur du harem, les servantes avaient dépouillé la chambre de Teyé de ses meubles, qui seraient transportés dans sa demeure d'éternité afin que son *ka* pût continuer à en disposer. Toute la nuit durant, les cuisiniers avaient préparé les victuailles qui seraient placées dans le tombeau. Des centaines d'oies et de canards avaient été abattus et même, selon le désir exprimé par Ay, un bœuf superbe – largesse insigne, pour une simple concubine. Cinquante miches de fine fleur de froment avaient été confectionnées. D'énormes paniers pliaient sous le poids des fruits du *perséa*[\[40\]](#) et du *depeh*. À tout cela s'ajoutaient des jarres d'huile d'olive et d'onguents, des cônes à parfum, des fleurs de lotus fraîchement coupées, des épices et des aromates, un fauteuil d'ébène et toutes sortes d'amulettes. Enfin, terminant cette partie du cortège, une armée de petits *ouchabtis*[\[41\]](#) qui serviraient Teyé et travailleraient à sa place dans les Champs d'Éarrou, où les serpents n'existaient pas, où le blé atteignait la taille d'un homme et où le fil de la faucille jamais ne s'émoussait.

Des serviteurs en pagne immaculé venaient ensuite, portant une statue de Teyé, d'une ressemblance saisissante bien qu'exécutée dans la hâte, et peinte dans une robe vert et or. Derrière, suant à grosses gouttes sous sa peau de léopard, le prêtre-*sem* précédait d'un pas lent et solennel le sarcophage, dont le rouge, le jaune, le bleu et le vert vibraient au soleil. Les deux représentantes du harem, coiffées

respectivement de la couronne de Nephthys et de celle d'Isis, marchaient de part et d'autre de leur compagne défunte. Des membres de la cour suivaient le convoi, peu nombreux mais éminents, et qui ne manquaient jamais une occasion d'être vus de leur souverain. Certains d'entre eux, versant des larmes hypocrites, lui présentèrent leurs respectueuses condoléances. Ay allait seul, offrant aux regards une expression impénétrable.

Tout à la fin de la procession venait une litière fermée et gardée par dix soldats.

Les deux barques funéraires drapées de lin blanc attendaient au port, amarrées à la jetée royale. Il fallut une demi-heure au cortège rien que pour embarquer en vue du bref voyage vers la rive occidentale. Une fois arrivés, tous descendirent à terre aussi rapidement que le permettait la gravité de l'événement. Le soleil déjà haut annonçait une chaleur accablante. On s'achemina vers la maison-*ouâbet* où aurait lieu l'ultime purification.

Huy et Senséneb se trouvaient parmi le petit groupe de personnalités officielles, mené par Sahourê et le Directeur du Harem du Sud. Tous regardèrent le Grand Embaumeur superviser la mise en place de la momie, protégée par des amulettes glissées dans les épaisseurs de ses bandelettes, à l'intérieur du sarcophage. Alors le couvercle fut scellé, tandis que les pleureuses se lamentaient avec un regain d'ardeur.

La dernière portion du voyage était la plus courte mais aussi la plus pénible, car elle montait en pente raide vers l'entrée de l'hypogée. Là-haut, deux *Mww*, coiffés de parures à plumes, attendaient d'exécuter la danse de bienvenue. C'étaient des hommes musclés à la peau foncée, auxquels Huy trouva une forte ressemblance avec Psaro.

Ay avait voulu pour Teyé les honneurs suprêmes. À la porte du tombeau, on dressa le lourd cercueil à la verticale pour l'Ouverture de la Bouche, afin de restituer à la défunte l'usage de ses fonctions vitales. Ay en personne porta l'herminette et les quatre amulettes aux lèvres de Teyé, et ce fut Sahourê qui brisa les deux Vases Rouges. Alors le mobilier, et tout ce qui reconforterait Teyé dans l'au-delà, fut déposé dans le tombeau.

Sous une immense tente blanche frangée d'or, des serviteurs préparèrent le banquet réservé aux membres du cortège. Huy et Senséneb se trouvèrent assis presque au centre, assez près du pharaon pour retenir une fois son regard, qui ne livrait rien des pensées de son cœur. Puis vint le moment de l'Offrande.

Quatre prêtres-lecteurs disposèrent la nourriture et les boissons dont Teyé se sustenterait magiquement au long de l'éternité. Les Formules de Puissance furent prononcées, puis placées à l'intérieur de la tombe. Enfin arriva le moment d'installer Teyé dans sa chambre

mortuaire. L'assistance se regroupa autour du catafalque et attendit le signal du roi.

Ay éleva un bras ; aussitôt les trompettes de cuivre résonnèrent. Même par cette chaleur torride, leurs accents glaçaient le sang. Les porteurs de la litière avancèrent jusqu'au tombeau et la déposèrent à côté du cercueil. Un des soldats brisa les sceaux pour ouvrir les panneaux, qui, remarqua Huy, étaient en bois. À l'intérieur, il devait faire chaud comme dans un four.

Un homme entravé par des cordes en descendit, vacilla et s'écroula sur le sable. Sale, le menton mangé par une barbe épaisse, Chaemhet ne tenait plus debout. Une foule de serviteurs du palais, qui connaissaient leur rôle à la perfection, l'entraînèrent vers une petite tente aux pans relevés que l'on avait dressée pendant le festin ; là, ils le lavèrent, puis le rasèrent avant de le revêtir d'un pagne et d'une tunique immaculés. Chaemhet se soumettait à cette préparation comme un homme qui a bu de l'extrait de mandragore. Sa tête roulait sur ses épaules, son regard se perdait dans le vide, pourtant, il garda suffisamment conscience de ce qui l'entourait pour se lever quand ils eurent fini. Délivré de ses liens, il paraissait résolu à montrer de la dignité.

« Que va-t-il se passer ? » chuchota Senséneb.

Huy avait déjà compris que les rumeurs évoquées par Mia étaient fondées. Les trompettes résonnèrent à nouveau, et d'une voix haute et claire, Ay déclara :

« Voici mon serviteur Chaemhet, qui m'a mécontenté. Il purgera sa peine en exécutant les désirs de Teyé dans l'éternité. »

Un frémissement parcourut l'assistance. Les prêtres-lecteurs avaient cessé de psalmodier les chapitres du *Sortir au Jour* dès la première sonnerie de trompettes. Tous les yeux étaient rivés sur Chaemhet, que l'on amenait devant le pharaon. Le Grand Intendant gardait la tête basse, mais les épaules droites.

« Acceptes-tu mon jugement ? demanda Ay.

— Oui, répondit Chaemhet d'une voix à peine audible.

— Précède ta maîtresse dans sa nouvelle demeure », ordonna le roi.

Pétrifiés, tous retenaient leur souffle. Chaemhet devait pénétrer seul à l'intérieur du sépulcre. Y être emmené de force, hurlant et se débattant, eût été une infamie dont sa famille aurait conservé à jamais la flétrissure. L'avenir s'annonçait déjà assez sombre et l'eût été plus encore si Mia n'avait été riche. Lentement, dans un silence de mort, Chaemhet se tourna vers le passage enténébré. La brise gonfla ses vêtements et, un instant, il offrit son visage au vent et au soleil comme pour en savourer une dernière fois la caresse sur sa peau. Puis, sans un regard en arrière, le condamné s'enfonça dans le tombeau.

Tandis que les ombres l'engloutissaient, les trompettes firent entendre pour la troisième fois leur longue clameur. Cinq soldats munis de torches entrèrent dans l'hypogée, suivis du cercueil porté par dix hommes. Cinq prêtres fermaient la marche. Les soldats ligoteraient-ils Chaemhet ? Lui feraient-ils absorber de l'extrait de mandragore, afin de le droguer pour faciliter la tâche des prêtres accomplissant les derniers rites sacrés ?

« Je n'arrive pas à y croire, chuchota Senséneb avec indignation.

— Sa faute était impardonnable.

— Ce châtement l'est infiniment plus !

— Le roi est au-dessus de telles considérations. Nul ne conteste son jugement. »

Senséneb dévisagea son époux sans mot dire. Quelques instants plus tard, les soldats et les prêtres ressortirent, le visage grave. En dernier, celui incarnant Thot balayait à reculons les traces de leur passage, afin qu'il n'en subsiste rien. Quand il eut terminé, il s'adressa à l'assistance :

« Teyé repose dans sa dernière demeure, mais elle reste avec nous à jamais. Prononcez son Nom. Prononcez son Nom. Prononcez son Nom. »

Un murmure pareil au souffle du vent passa dans la foule tandis que chacun répétait par cinq fois le nom de Teyé, pour rassurer son *ka* qui tendait l'oreille dans les profondeurs de la chambre mortuaire.

Ainsi s'acheva la cérémonie. N'étant plus obligé d'aller à pied, Ay s'installa dans sa litière afin de redescendre vers la berge. L'assistance le suivit sans hâte. Déjà, le Fleuve était encombré de barges, de bacs et de nacelles de papyrus regagnant le port. La vie poursuivait son cours. Personne ne se retourna vers le tombeau, où les ouvriers entassaient des pierres cassées et des gravats pour en murer l'entrée.

Leur besoin les occupa pendant le plus clair de la journée. La barque-*seqtet* avait presque terminé son voyage quand ils se préparèrent à poser la dernière couche. C'est alors qu'ils entendirent un hurlement terrible s'élever à l'intérieur. Ils avaient beau savoir que c'était Chaemhet, ils échangèrent des regards terrorisés. Les effets de la drogue s'étaient dissipés plus tôt que prévu.

« Laissez-moi de la lumière ! » implora une voix.

Les ouvriers hésitèrent, désemparés.

« Par pitié ! De la lumière ! »

La voix était toute proche. Chaemhet avait réussi à remonter le conduit de la chambre mortuaire. Dans ce tombeau, aucune porte coulante ne battrait la voie à d'éventuels pillards. Seuls les hypogées royaux étaient dignes d'en posséder.

Les ouvriers s'entre-regardaient, ne sachant que faire.

« C'est la volonté du roi », observa l'un d'eux.

Sans un mot, les autres se remirent à leur tâche. Eux-mêmes n'étaient que des instruments exécutant les ordres de Pharaon, Incarnation de la volonté divine sur la Terre Noire, située au centre du monde.

À leur intense soulagement, plus un cri ne monta de la tombe. Et quand, le lendemain, les maçons et les plâtriers vinrent sceller définitivement le mur, ils eurent beau tendre l'oreille, terrifiés à l'idée de ce qu'ils risquaient d'entendre, ils ne distinguèrent rien.

Peu après leur départ, le vent commença à projeter du sable sur le portail d'entrée, où il forma de petites vagues, début d'un océan d'oubli.

« As-tu vu Mia ? » demanda Huy à son épouse, plus tard ce jour-là.

Il s'était rendu aux Archives Culturelles dans l'espoir d'apprendre de Nakht comment s'était déroulé le procès, mais le vieux fonctionnaire avait refusé de le recevoir. Avait-il honte d'avoir permis qu'une sentence aussi cruelle frappât un de ses collègues ? Mais qu'aurait-il pu faire pour l'empêcher ?

« Oui, cet après-midi, répondit Senséneb.

— Comment supporte-t-elle cette épreuve ?

— Elle s'y attendait et s'y était préparée. Néanmoins, je n'imaginai pas qu'on puisse posséder tant de sang-froid.

— Quels sont ses projets, dans l'immédiat ?

— Elle prépare son départ. Sahourê était avec elle.

— Sahourê ?

— Oui. Elle dit avoir trouvé en lui un ami et un soutien.

— Il occupe provisoirement les fonctions de Chaemhet. Je me demande si Ay le confirmera à ce poste.

— Huy...

— Quoi donc ?

— Tu dois coûte que coûte reprendre l'enquête. N'abandonne pas ton ami. Quoi que j'aie pu penser de lui, personne ne mérite une telle mort !

— Que veux-tu que je fasse ? Rien ne prouve qu'il soit innocent. Après tout, il a été l'amant de Teyé ! Ay aurait pu le faire empaler.

— Oui. Ou alors le rendre aveugle, ou lui faire trancher le nez et les oreilles.

— Ces châtiments auraient-ils été plus doux ?

— Nous sommes d'accord. Tous sont atroces, ce n'est qu'une question de degré. Mais, Huy... tu pourrais encore le sauver. Il reste un peu de temps où tout demeure possible. Toi seul en es capable.

— Donne-moi une seule bonne raison de le sauver, dit le scribe, cherchant à la sonder pour conforter sa propre résolution.

— N'est-il pas ton ami ? Tu sais au fond de toi que sa culpabilité

n'est pas prouvée.

— On a retrouvé ses lettres, son sceau... »

Exaspérée, Senséneb se détourna. Huy songea à Mia, qui supportait si bien son deuil, et aux nombreux éléments contradictoires. Oui, Senséneb voyait juste alors qu'il cherchait à s'aveugler.

« Combien de temps peut-il survivre, là-dedans ? »

Son épouse s'anima et répondit d'un ton professionnel : « Cinq jours tout au plus. Il fait frais, à l'intérieur. Il lui est interdit de consommer le vin, mais j'espère qu'il enfreindra les règles sacrées et se nourrira. Teyé le lui pardonnerait.

— Je le crois en effet.

— Son *ka* veillera sur lui. Je ne puis penser qu'elle désirait une telle vengeance.

— Tu ne la connaissais pas.

— Je le sens dans mon cœur. »

Senséneb avait semé dans un terreau fertile, qui n'attendait que de donner des fruits. Toutefois, Huy dut longuement parlementer pour persuader Kenna de lui attribuer une audience privée auprès du roi.

« Je te le répète, il faut compter plusieurs semaines d'attente.

— Et moi, je te répète que je n'en ai pas le temps.

— Quand souhaites-tu le voir ?

— Aujourd'hui même.

— Impossible !

— La vie d'un homme en dépend. »

Kenna considéra le scribe pensivement.

« Je vois bien où tu veux en venir, mais le roi a rendu son verdict et sa sentence est irrévocable. En ce qui le concerne, Chaemhet est déjà mort.

— Dis-lui qu'une erreur s'est glissée dans mon estimation de la prochaine production de turquoises, et que je sollicite l'autorisation de m'en entretenir avec lui.

— Crois-tu t'en tirer sain et sauf ? Tu n'es pas invulnérable !

— J'en assume la responsabilité pleine et entière.

— Tu te moques de tout, n'est-ce pas, Huy ?

— Cela, vois-tu, c'est mon secret. »

De guerre lasse, Kenna consulta la liste des rendez-vous pour la journée.

« Reviens à la dernière heure de la barque-*seqtet*, mais arme-toi de patience, car l'attente sera longue. »

À la troisième heure de la nuit, Ay fut enfin prêt à entendre le scribe. Un huissier fit entrer Huy dans une pièce qu'il n'avait jamais vue, et où le roi, seul à une petite table, dînait frugalement d'un plat de lentilles et de bière rouge. Huy se sentit désorienté. Jamais le roi ne l'avait reçu en faisant fi de tout protocole. Relevant la tête, Ay

congédia l'huissier d'un geste.

« Alors, Huy, il paraît que tu souhaites me parler des mines de turquoises ?

— Oui.

— Assieds-toi donc. »

Sidéré par cette invitation sans précédent, Huy chercha un siège des yeux. Il repéra un tabouret, similaire à celui du roi.

« Allons, insista Ay, ne reste pas planté là ! »

Huy s'assit en tremblant, certain, cette fois, d'être tombé dans un traquenard. Ay claqua des doigts et tourna la tête vers son échanson, qui s'empressa de placer un gobelet devant le scribe et lui servit de la bière.

« Comment as-tu trouvé les funérailles ? » demanda le roi.

Il sait ! pensa Huy.

« Dignes de la concubine d'un grand pharaon.

— Teyé fut ma favorite, autrefois. À bien des égards, elle l'était encore. Mais tu es venu me faire part d'une erreur dans ton estimation de la production de turquoises ? »

Huy baissa la tête sous le regard sarcastique du roi.

« Non, ce n'est pas vraiment de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

— Mon seigneur... Si Chaemhet n'est pas coupable, un dangereux criminel rôde en toute impunité.

— Donc, tu as encore des doutes.

— Oui.

— Je me demande pourquoi je ne te fais pas exécuter séance tenante.

— Sûrement, dans ton infinie clémence...

— Tu m'aiguillonnes encore mieux que ma conscience, voilà pourquoi ! Allez, va, que veux-tu savoir ?

— Puis-je te demander quand, pour la dernière fois, Teyé avait partagé ta couche ?

— Chercherais-tu à obtenir la permission de reprendre l'enquête ? Je t'ai pourtant averti des risques que tu courais...

— C'est d'une importance capitale.

— Je ne l'avais pas réclamée depuis trois ans.

— Étrangement, elle avait affirmé le contraire à Chaemhet. Elle lui avait envoyé Géoua pour lui signifier que tu l'avais à nouveau fait appeler.

— Tu m'intrigues ! »

Ay reposa sa cuiller et considéra le scribe, attendant la suite. Huy écarta les mains en un geste d'impuissance.

« Je ne sais rien de plus. Pour une raison quelconque, elle lui avait menti.

— Elle voulait le rendre jaloux. Il est des hommes que cela stimule.

— Mais si elle lui a menti, elle a pu mentir à d'autres, fit valoir le scribe. Cela ne laisse-t-il pas de place au doute ?

— Tu es de parti pris. Chaemhet était ton ami.

— Tu parles de lui au passé, néanmoins il n'est pas encore mort.

— J'en ai décidé autrement.

— Reconsidère ton verdict ! Libère-le au moins jusqu'à ce que j'en apprenne davantage.

— Le tombeau est muré.

— Revenir sur une décision est le privilège des grands.

— Tu ne m'auras pas par la flatterie, Huy.

— Je le sais. C'est en toute sincérité que je m'adresse à toi. »

Ay réunit soigneusement ses doigts bout à bout.

« Une raison profonde l'a poussée à mentir à Chaemhet, en lui transmettant cette fausse information par le biais de Géoua. C'est par là que tu dois commencer. »

Huy laissa échapper un soupir de soulagement.

« Toutefois, Chaemhet ne quittera pas le tombeau. Je me doute qu'ayant consulté Senséneb, tu sais combien de temps il peut survivre. Tel est le délai dont tu disposes pour démontrer son innocence. Si tu échoues, qu'il en soit selon la volonté des dieux. »

Huy accueillit cette réponse en tâchant de conserver un visage de marbre.

« J'ai une faveur à te demander.

— Une seule, vraiment ? » ironisa Ay, retenant un sourire.

Huy prit soudain conscience du froid qui régnait dans cette pièce. Le seul endroit, dans toute la capitale du Sud, où l'on se sentait pris de chair de poule. Les rues la nuit étaient d'une chaleur torride, en comparaison.

« Je voudrais interroger le Grand Embaumeur – le Contrôleur des Mystères.

— Pour quelle raison ?

— Le corps de Teyé recelait peut-être des secrets dont j'ignore encore la nature.

— Si tu estimes qu'il peut t'être utile, soit. Je ne souhaite pas te mettre des bâtons dans les roues, Huy. J'avoue que tu as su piquer ma curiosité. Kenna te délivrera les autorisations nécessaires.

— Merci.

— Pars, à présent. J'attends ton rapport. »

Huy se leva et, s'inclinant profondément, s'approcha de la porte à reculons. Au moment où il allait sortir, Ay lui lança :

« Au fait, j'avais déjà fait vérifier tes comptes. Je te félicite : ils sont d'une rigoureuse exactitude. »

Osant un rapide coup d'œil vers le roi, Huy remarqua son expression d'amusement et de satisfaction.

Le scribe se dirigea vers l'enceinte, muni du précieux document lui conférant tous pouvoirs pour enquêter au nom du roi, que Kenna lui avait remis d'un air ébahi. En chemin, l'idée lui vint de faire un léger crochet afin de passer devant chez Chaemhet. Levant les yeux vers les fenêtres éclairées, il vit des ombres sur les murs. Un instant, il pensa rendre visite à Mia, mais se ravisa. L'amulette était toujours dans sa bourse, à sa ceinture. Il ne la détruirait pas avant d'avoir découvert son secret.

À cette heure tardive, il ne pouvait se présenter chez le Contrôleur des Mystères. Aucun passeur n'accepterait de lui faire franchir le Fleuve, car dans le silence de la nuit les crocodiles convergeaient vers la cité, cherchant leur pitance parmi les roseaux. À force de se repaître des ordures ménagères, les animaux étaient devenus plus indolents, néanmoins ils conservaient une prédilection pour les proies vivantes. Rares étaient les pêcheurs qui s'aventuraient sur les flots après le crépuscule, à moins de disposer d'une grande et solide embarcation.

Une silhouette se détacha de l'ombre du bâtiment qu'il observait pour s'approcher de lui.

« Scribe Huy...

— Imbou ?

— J'étais dans le jardin quand je t'ai aperçu. Pardonne-moi de t'importuner, mais... as-tu vu le roi ? »

Le serviteur avait grand-peine à maîtriser le tremblement de sa voix. Huy, qui l'examinait attentivement dans la pénombre, remarqua ses joues baignées de larmes.

« Oui, Imbou, j'ai pu lui parler.

— On dit que Chaemhet a marché vers la mort avec dignité.

— Il a fait preuve d'une force d'âme admirable. »

Comprenant qu'Imbou rassemblait tout son courage, Huy attendit patiemment qu'il en vînt au fait.

« Reste-t-il le moindre espoir ?

— Ay ne m'a pas interdit de reprendre l'enquête. »

Imbou ferma les yeux de soulagement.

« Me suivais-tu ? s'enquit le scribe.

— Non.

— Comment savais-tu, alors, que je passerais par là ?

— J'étais dans le jardin. Il faut remplir le bassin et c'est mon tour de m'en occuper. Mais j'aurais saisi la première occasion de venir te voir, toi qui étais son ami. »

Le serviteur murmura enfin ce qui lui tenait tant à cœur :

« Permets-moi de t'aider. »

Huy lui tapota l'épaule.

« Le mieux que tu puisses faire est de veiller sur Mia. »

Il resta médusé en voyant l'expression qui passa sur les traits

d'Imbou. Bien que fugitive, ce n'en était pas moins de la haine, intense et violente.

« Le cas échéant, je ne manquerai pas de te demander de l'aide, conclut-il. Je trace un sillon solitaire, mais quand le soc accroche, il est bon de trouver une main secourable pour le dégager.

— Merci, scribe Huy. »

Aussi silencieusement qu'il était arrivé, Imbou disparut dans l'ombre. Huy décida de descendre au port. Il avait besoin de réfléchir et n'éprouvait encore aucune envie de rentrer chez lui.

Finalement, il passa la nuit dehors. Que Senséneb pense ce qu'elle voulait ! Le patron de la taverne était un vieil ami chez qui il pouvait prendre ses aises ; de plus, le scribe ne craignait pas d'abuser de la boisson. Il lui faudrait toute sa lucidité pour mener à bien ses démarches dans le très court laps de temps qui lui était imparti.

Il fit donc durer jusqu'à l'aube ses deux cruches de vin de Kharga, et savoura son pain d'orge trempé dans de l'huile d'olive en contemplant le Fleuve et le ciel nocturne. Tout était calme, et seule la petite lampe brûlant sur sa table dissipait l'obscurité. De temps en temps, Huy somnolait, pour être réveillé en sursaut par un bruit d'éclaboussures produit par un crocodile, un gros poisson ou un démon. Une fois, il remonta la mèche. Il était seul. Le tavernier avait depuis longtemps fermé son établissement pour aller se coucher, laissant le dernier client garder la terrasse.

Aux premières lueurs de l'aube, beaucoup plus en forme qu'il ne le méritait, Huy se rendit sur les quais où les équipes des bacs se préparaient pour la journée.

Comme le scribe, le Contrôleur des Mystères était un homme trapu et musclé. Toutefois, ses traits fins et ses lèvres minces indiquaient qu'il était né au nord du pays. Ses mains aussi étaient délicates, avec de longs doigts déliés, quoique robustes. Huy les regarda avec respect, songeant au travail qu'elles accomplissaient.

Le Contrôleur lut attentivement le document paraphé par Kenna, puis considéra Huy.

« Puisque le roi t'accorde sa confiance, je n'ai rien à te cacher.

— Je saurai être discret, promit le scribe. J'ai avant tout une question à te poser. La défunte portait-elle un enfant ?

— Non.

— Tu en es sûr ?

— J'imagine que si cette question t'est venue à l'esprit, c'est que quelqu'un l'avait laissé entendre. Cette personne s'est trompée. Nous n'avons pas trouvé de fœtus dans la matrice. Dans le cas contraire, nous l'aurions embaumé afin de l'ensevelir avec elle.

— Je comprends.

— Nous serions partis du principe que cet enfant était du roi. Les

dieux en soient loués, le problème ne s'est pas posé. Vu les circonstances, la colère du pharaon n'aurait pas connu de borne.

— Même ainsi, le châtement de Chaemhet aurait été inique.

— Est-ce à dire que tu le crois innocent ?

— Oui, j'en ai de plus en plus la conviction. »

Pendant tout ce temps, Roya n'avait rien perdu des faits et gestes de Huy. Elle s'était réfugiée chez les deux naines qui résidaient chez Nézemout, et qui étaient ses amies depuis de longues années. L'avantage de se cacher dans le palais d'Horemheb, parmi l'entourage de son épouse, était que personne, dans la cité, n'était autorisé à y entrer. Nézemout vivait en recluse avec son fils chétif et ne prenait aucune part à la vie de la cour pendant que le général était au loin. Elle faisait peine à voir, solitaire et s'ennuyant à mourir, toute sa beauté enfuie après une succession de fausses couches. Elle s'accrochait au petit Touthmosis avec une passion presque morbide. L'enfant ne s'exposait jamais au soleil, n'avait aucun compagnon de son âge par crainte d'une infection. Des précepteurs, retenus pratiquement prisonniers au palais, inculquaient les principes de la monarchie à un cœur si jeune qu'il maîtrisait à peine le langage. Horemheb était dévoré d'ambition pour la dynastie qu'il rêvait de fonder.

Roya étouffait, dans ce palais. Elle priait pour que s'achève bien vite cette longue attente et que vienne le temps où elle aurait la certitude que Chaemhet était mort. Néanmoins, comme elle ne s'interdisait pas quelques incursions dans la cité, elle avait appris que Huy le scribe avait reçu la permission d'enquêter sur la mort de Teyé. Elle devait agir, mais comment ? Le seul intermédiaire qu'elle connaissait ne l'aimait pas, et elle n'était pas sûre de pouvoir se fier à lui. Cependant, elle n'avait pas le choix.

Les dieux cherchaient-ils à se divertir, ou voulaient-ils qu'il en soit ainsi ? À moins qu'ils ne fussent aussi aveugles et indifférents que les étoiles, la laissant aller à sa perte sans même s'en douter.

Avant les premiers feux de l'aurore, Roya s'introduisit dans l'appartement de Sahourê. Elle s'attendait à le trouver seul, mais elle constata avec surprise que la porte n'était pas verrouillée. Elle entra avec prudence. Pour elle, éviter les rondes de nuit dans le quartier du palais était un jeu d'enfant, toutefois les premiers domestiques ne tarderaient pas à se lever et elle ne voulait pas risquer d'être vue. Elle se sentait vive et alerte, tous ses sens aiguisés par le goût de l'aventure. Au plus profond d'elle-même résonnait un avertissement – elle avait rencontré jusqu'alors une chance insolente. Attention à l'excès de confiance... Mais ne méritait-elle pas d'avoir un peu de chance, elle qui avait été brisée dans la matrice, qui n'avait jamais

connu et ne connaîtrait jamais l'amour d'un homme ? Il est vrai qu'elle avait été aimée d'une femme. L'accouplement n'était pas le but suprême.

Le profond silence qui planait dans tout l'appartement lui apprit que celui-ci était désert. Elle passa vivement d'une pièce à l'autre, furtive comme une ombre sur ses pieds tordus. Personne... Tant mieux ! Ici, elle trouverait peut-être une nouvelle preuve accablante contre Chaemhet. Sahourê n'avait aucun intérêt à le voir prospérer. N'en avaient-ils pas souvent discuté, quand Teyé était encore en vie ? N'avait-il pas essayé lui-même, avec une maladresse ridicule, de précipiter la chute de son rival ? On pouvait supposer, évidemment, que si Sahourê possédait d'autres éléments, il les aurait d'ores et déjà utilisés. Mais il était à deux doigts de se voir confirmer dans les anciennes fonctions de Chaemhet. Présenter des preuves contre celui qu'il avait supplanté aurait pu sembler suspect. Peut-être les gardait-il en réserve, pour s'en servir en dernier recours ? Et puis, Huy n'était pas infaillible. Il n'avait pas su élucider le meurtre de Géoua et, pour l'heure, rien n'indiquait qu'il parviendrait à sauver son ami.

Roya ne se faisait pas d'illusion. Elle ne se fondait que sur des racontars, des rumeurs glanées dans les coulisses de la cour. Peut-être Sahourê n'avait-il plus rien dans sa manche. Toutefois, cet appartement vide lui offrait une opportunité qu'elle ne pouvait négliger.

Elle cherchait la brique mobile masquant le coffre-fort dans le mur en espérant que les chevilles du haut ne seraient pas hors d'atteinte, quand les Mézai firent irruption. Cinq hommes immenses, qui la regardèrent avec un mélange de triomphe et de crainte. Elle lança un coup d'œil vers la fenêtre pour mesurer la distance qui l'en séparait. Trop loin.

Elle les toisa d'un air de défi. S'ils voulaient la capturer, ils n'allaient pas trouver la tâche facile.

« Je ne l'avais jamais vu dans une telle fureur ! soupira Kenna. Imagine-toi qu'hier j'ai dû me remonter avec un peu d'alcool de figue avant de me présenter devant lui. C'est bien la première fois que cela m'arrive ! »

Huy hocha la tête d'un air compréhensif.

« Par bonheur, tu avais repris l'enquête officiellement, continua Kenna. Ainsi, il ne te rend pas responsable de la mort de Sahourê.

— Même indirectement ? Il ne croit pas que la reprise de l'enquête l'a poussé au suicide ?

— De toute évidence, non. »

Au milieu des jardins de la Deuxième Maison, un serviteur avait découvert Sahourê flottant sur le ventre, dans le bassin. Le *khepech*

était resté planté dans sa poitrine. La blessure était nette. Sahourê avait dû tomber en avant, bien que personne n'eût rien entendu, pas même un bruit d'éclaboussures. Les poissons entouraient le mort avec curiosité, grignotant ses flancs et ses yeux. Le serviteur avait alerté une patrouille mézai. Des policiers, envoyés à la Troisième Maison pour fouiller l'appartement du Grand Intendant, étaient arrivés juste à temps pour y surprendre la naine du harem, jusqu'alors disparue.

Huy relut la lettre :

Je ne peux plus supporter ce fardeau. Maintenant que j'ai réalisé mon ambition, je me rends compte que je ne peux en profiter, sachant que je ne dois pas ce succès à mon mérite propre, mais à la disparition d'un homme qui était mon ami.

Le doute ne semblait pas permis, cependant un détail intriguait le scribe, qui dit à Kenna en lui rendant la lettre :

« Ne remarques-tu rien d'étrange ?

— Non.

— Regarde bien.

— J'ai lu et relu ce message plusieurs fois.

— Alors regarde-le mieux. »

Kenna examina les hiéroglyphes en fronçant les sourcils.

« Je suis allé à l'école des scribes avec Sahourê, expliqua Huy. Il n'était pas le meilleur – ni moi non plus, d'ailleurs ! –, mais c'était un bon élève. Observe cette écriture.

— C'est la sienne.

— Je me demande...

— Je reconnais son écriture, persista Kenna. Les caractères manquent de finesse, je l'admets, mais considère l'état d'esprit dans lequel il se trouvait. »

L'argument était plausible, Huy en convenait. Néanmoins, il ne pouvait se ranger à cet avis. Quelque chose d'indéfinissable le troublait dans cette écriture. On eût dit qu'on lui adressait une sorte de signal, un message qu'il ne parvenait encore à déchiffrer.

« Pourquoi se serait-il suicidé ? objecta-t-il.

— Il en indique la raison. Huy, tu cherches si loin la vérité que tu finis par t'égarer.

— Un habitant de la Terre Noire ne met fin à ses jours que sur ordre du roi.

— C'est assurément inhabituel. Mais sans doute l'humiliation était-elle trop forte.

— Où est la naine Roya ?

— Dans la prison du palais.

— A-t-elle subi la torture ?

— Je l'ignore. En tout cas, Ay n'en a pas donné l'ordre.

— Je t'en prie, tâche de l'en dissuader à tout prix. Il faut absolument que je puisse m'entretenir avec elle. »

Le cachot était situé dans le sous-sol de l'édifice. Il était entièrement nu, à l'exclusion d'un banc de brique crue dans un coin et, en face, d'un tas de paille infestée de vermine. En entrant, on était saisi par une humidité glacée. La seule qualité que l'on ne pouvait dénier à cette geôle infecte, c'est qu'on n'y souffrait pas de la chaleur.

Roya était assise, très droite, sur le banc. Elle balançait ses jambes, les mains sur les genoux. Malgré la pénombre, Huy vit qu'elle avait un bleu énorme sur la tempe et la lèvre supérieure fendue. Pourtant, les yeux de Roya avaient une lueur de défi.

« Heureuse de faire enfin ta connaissance, Huy.

— Tu me connais donc ?

— Ta renommée te précède à grands pas.

— Moi aussi, j'ai beaucoup entendu parler de toi.

— Flatteur !

— Acceptes-tu de me répondre ? »

Sans mot dire, Roya tourna son regard vers le mur.

« Je n'ai rien contre toi, expliqua le scribe. Je cherche seulement à découvrir la vérité.

— Que sais-tu au juste ?

— Rien. Je tâtonne dans le noir.

— Tu ne peux rien prouver !

— Mais je n'ai rien à prouver, Roya. En revanche, je bénéficie de la confiance du roi. T'imagines-tu qu'on te jugera ? Seule mon intervention t'a permis de rester en vie.

— Parce que tu t'imagines que j'ai envie de vivre ? riposta Roya en tournant enfin les yeux vers lui. Regarde-moi !

— Tu n'es pas la seule dans ton cas. Beaucoup de tes semblables vivent néanmoins heureux.

— Parce qu'ils ont quelqu'un à aimer.

— Et toi, tu n'as personne ?

— Plus maintenant. »

Malgré elle, Roya sentit ses yeux s'embuer. Elle parvint à refouler ses larmes, mais son émotion n'avait pas échappé à Huy.

« Tu en rends Chaemhet responsable ?

— Ce sale fils de Seth a fait perdre à Teyé toute raison, tout bon sens.

— Comment as-tu découvert sa cachette ? »

Elle lui lança un regard fier et garda le silence.

« Que tu me le dises ou non, tu mourras, affirma le scribe. Il ne tient qu'à toi que cette mort soit douce et brève. Réfléchis bien... J'ai

la conviction que tu m'as suivi. Il paraît que tu es douée pour ça ?

— On le dit.

— J'aurais voulu t'avoir pour équipière », reconnut-il avec sincérité.

Après sa menace cruelle, aussitôt regrettée, Huy vit s'allumer une lueur d'intérêt – et peut-être d'espoir – dans les yeux de la prisonnière.

« Tu étais très facile à suivre, bien que, parfois, j'aie eu l'impression que tu t'en doutais.

— Oui, mais sans jamais en avoir l'absolue certitude.

— Hors de la cité, tu m'as donné plus de fil à retordre.

— Tu te cachais derrière les murets ?

— Oui. Ou derrière les puits. Et aussi dans les blés. »

Il sourit tout en l'observant.

« À qui l'as-tu dit ?

— À Sahourê, répondit-elle avec simplicité.

— Et il s'est chargé d'informer les Mézai ?

— Oui. Venant de lui, l'information avait plus de poids.

— Évidemment. Mais... pourquoi Sahourê plutôt qu'un autre ?

— Teyé et moi, nous menions des négociations avec lui, annonça-t-elle avec orgueil.

— Pourquoi n'as-tu pas dénoncé Chaemhet sur-le-champ ? »

Soudain nerveuse, Roya releva ses genoux sur lesquels elle posa son menton.

« J'ai soif. Ils ne me donnent jamais d'eau. J'en suis réduite à boire de ça, dit-elle en indiquant le vase.

— Que veux-tu ?

— De la bière rouge... non, noire. »

Huy s'approcha de la porte et ordonna qu'on apporte de la bière noire. Les geôliers obéirent précipitamment. Ils avaient vu le laissez-passer et, même s'ils ne savaient pas lire, ils avaient reconnu le sceau du roi.

Roya but avidement – plus d'un *hin*. Elle essuya doucement ses lèvres tuméfiées sur sa manche.

« J'ai attendu que Teyé soit presque prête pour le tombeau. J'ai été maligne ! J'avais prié Bès et Maât pour que justice soit faite. J'ai laissé fermenter la haine du pharaon afin que son cœur conçoive le pire des châtiments. Et puis, laisser croire à Chaemhet qu'il avait réussi faisait également partie de ma vengeance. Plus l'espoir grandit, plus la déception est amère et douloureuse.

— Tu ne craignais pas qu'il s'en aille ?

— Il se reposait entièrement sur toi. Sans ton aide, Huy, il n'était qu'une loque, dit-elle avec mépris. Je savais qu'il resterait terré dans sa cachette jusqu'à ton retour. Quant à Sahourê, il m'a suffi de lui révéler l'endroit. Il n'était pas comme toi, lui. Il ne posait pas de

question !

— Te réjouis-tu de ce qui s'est passé ?

— Oh, oui ! répondit-elle d'un air radieux. Il mourra avec Teyé. C'est mon cadeau d'adieu.

— Elle l'aimait. »

Roya se rembrunit un instant, puis répliqua :

« Alors, elle sera heureuse, puisqu'il restera auprès d'elle à jamais.

— Elle n'aurait pas voulu lui infliger cette torture.

— Mais lui souhaitait sa mort ! Je me demande si elle lui pardonnera. Puisse la Bête Ammit[42] dévorer l'ombre de ce maudit ! Tu ne le sauveras plus, à présent. »

Ses yeux noirs comme le jais affrontèrent durement le regard du scribe.

« Selon toi, donc, c'est lui qui a assassiné Teyé ?

— Oui ! Il n'a trouvé que ce moyen pour se débarrasser d'elle. Pourtant, elle avait accepté de lui rendre sa liberté ! Elle consentait à se sacrifier, par amour pour lui.

— De même que, toi, tu étais prête à te sacrifier pour elle.

— Oui.

— C'est dur d'aimer quelqu'un au point d'accepter de le perdre.

— À quoi veux-tu en venir ?

— Ne semble-t-il pas plus facile de partir soi-même ?

— Tu veux dire, en mourant ?

— Oui.

— Teyé ne s'est pas suicidée. Sa chambre avait été fouillée ! Il n'avait pas retrouvé ses lettres et il avait perdu son sceau.

— Comment Teyé avait-elle lié connaissance avec Sahourê ? »

Mais Roya détournait la tête, maussade, réfléchissant malgré elle aux objections du scribe.

« Elle ne s'est pas tuée ! Elle vivait dans l'espoir.

— Dis-moi, quelle part a jouée Sahourê dans cette affaire ? »

Roya baissa les yeux sans répondre.

« Le silence ne te sauvera pas. Qu'au moins l'on se souvienne de ce que tu as accompli par amour !

— Ce serait une trahison.

— À présent, Teyé est bien au-dessus des trahisons de ce monde.

— Tu me le jures ? lui demanda-t-elle, hésitante.

— Oui.

— Sahourê était au courant des rendez-vous entre Chaemhet et ma Teyé. Il convoitait le poste de Grand de la Deuxième Maison. Si Chaemhet quittait le pays, il avait de fortes chances de l'obtenir. Teyé rêvait de s'enfuir avec son amant. Ils avaient donc des intérêts communs.

— As-tu revu Sahourê après la mort de ta maîtresse, hormis la fois

où tu lui as appris que Chaemhet se cachait dans cette ferme ?

— Non.

— Donc, ce n'est pas toi qui l'as tué ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Que cherchais-tu, dans son appartement ?

— J'étais simplement venue lui parler. Je voulais m'assurer que tu ne sauverais pas Chaemhet, et je pensais que Sahourê possédait peut-être d'autres preuves contre lui.

— Je sais que tu dis vrai, approuva Huy. Sa blessure était haute ; tu n'aurais pu le frapper au cœur. »

Il marqua une pause, fixant le mur au-delà de Roya, comme s'il revoyait une scène.

« Néanmoins, sur le corps de Géoua, la blessure était anormalement basse. »

Roya fit entendre un rire espiègle.

« Tu m'as démasquée ! Je me demandais si tu y parviendrais.

— Je n'ai aucune preuve.

— Quelle importance ?

— L'affaire Géoua appartient au passé. En ce moment, toutefois, ton sort repose entre mes mains.

— Si tu crois m'impressionner !

— Pourquoi as-tu supprimé Géoua ?

— Pour Teyé, dit-elle en haussant les épaules. Elle savait qu'il faisait chanter Chaemhet et regrettait d'avoir eu recours à ses services. Il était dangereux, et elle s'était placée à sa merci. J'ai tué Géoua, après quoi j'ai récupéré l'or de Chaemhet et je l'ai remis dans son coffre. Ma Teyé était si fière de moi !

— As-tu eu du mal à en finir avec Géoua ?

— Non, dit Roya pensivement. Il attendait une prostituée et n'était pas armé. Physiquement, c'était un mollasson. Moi, je suis forte et j'ai agi sans hésiter. Par contre, je n'ai pas pensé à frapper de haut en bas. Tu as l'œil pénétrant : un véritable œil d'Horus.

— Maintenant, je vais m'employer à te faire sortir d'ici.

— Ne te donne pas cette peine. Je suis déjà morte. »

Pourtant, Huy remarqua que, tandis qu'elle prononçait ces mots, elle levait tristement la tête vers l'étroite meurtrière qui permettait à peine d'entrevoir le ciel.

« Aide-moi à sauver Chaemhet.

— Non !

— Ton cœur est plein de bon sens et tu sais t'en servir. Alors, écoute : le sceau a pu être jeté sous la table à dessein. La fouille a pu être mise en scène, pour lancer la police sur une fausse piste. Teyé aurait-elle agi ainsi afin que son sang retombe sur Chaemhet et qu'il soit incriminé ?

— Jamais elle n'aurait fait accuser un innocent.

— Qui, alors ? »

Roya le fixa avec une expression malicieuse.

« Pose donc la question à Mia. »

On eût dit que Mia attendait le scribe. Cette fois, elle ne dérogea pas aux usages et à l'exquise politesse sans laquelle elle n'eût pas été elle-même. Mais l'un comme l'autre avaient conscience de la tension ambiante. Huy sentait qu'il touchait au but ; désormais, ce n'était plus qu'une question de minutes.

« Je ne peux pas t'aider, assura-t-elle avec nervosité en évitant son regard.

— Veux-tu que Chaemhet meure ?

— Non. Pourtant, j'en aurais de bonnes raisons ! Voilà un homme qui m'a épousée pour ma fortune, puis qui a délaissé ma couche pour celle d'une sorcière.

— Peux-tu imaginer ce qu'il ressent en ce moment même, s'il est encore vivant ?

— Oui. Mais j'oublie toute pitié dès que je pense à l'amulette. »

Comme elle se tournait vers lui, il vit les cernes bleutés de la souffrance sous ses yeux. Elle avait tenté de les camoufler avec du fard et s'était trop maquillée, ce qui donnait à son visage un air dur et vulgaire.

« Si ce n'était pour ma petite fille, je me laisserais mourir.

— Tes fils aussi ont besoin de toi.

— Oui... bien sûr.

— Que va-t-il se passer ?

— Je pars le plus tôt possible, dit-elle, promenant sur la pièce un regard déjà nostalgique. On vient emballer le mobilier demain. C'était si bon de vivre dans cette maison...

— Et tu occupais une place en vue dans la meilleure société.

— Oui, dit-elle, esquissant un geste las.

— Crois-tu que Sahourê aurait obtenu le poste de Chaemhet ? »

Elle le dévisagea froidement.

« Quelle différence cela aurait-il fait pour moi ?

— Je croyais qu'il était ton ami, répondit Huy d'un ton d'excuse.

— Pas plus que ça.

— Ah ! Quel aveugle j'ai été ! s'écria soudain le scribe en se tapant le front.

— Que dis-tu ?

— Ce n'est pas Chaemhet qui a assassiné Teyé ! C'est Sahourê ! »

Elle resta silencieuse, le souffle court entre ses lèvres entrouvertes.

« Tu n'es pas aveugle mais, pour le coup, tu es devenu complètement fou.

— Il a manigancé son crime de manière à faire croire que Chaemhet avait fouillé la chambre pour récupérer les lettres compromettantes. Il voulait s'assurer que son rival serait condamné. T'avait-il demandé le sceau, ou l'avait-il dérobé ?

— Quelles inepties ! Tes paroles n'ont aucun sens !

— La comédie est terminée, répliqua Huy. Les principaux protagonistes sont morts. Tous, sauf un. Il est encore temps de le sauver. Tu n'étais pas fâchée d'être débarrassée de Teyé. Elle constituait une menace, à tes yeux, non seulement parce qu'elle te volait ton époux, mais parce qu'il était le Grand de la Deuxième Maison. Cette position signifiait beaucoup pour toi.

— C'était autant la mienne que la sienne ! Sans moi, sans ma fortune, il ne l'aurait jamais atteinte.

— Savais-tu que Sahourê voulait la tuer ?

— Bien entendu, dit-elle avec un sourire narquois, puisque l'idée était de moi. Je n'aurais jamais cru qu'il en aurait le cran ! Cependant, j'ignorais qu'il comptait faire retomber les soupçons sur Chaemhet.

— Et pourtant, tu lui as donné le sceau.

— C'était il y a longtemps... pendant la dernière crue. Sahourê admirait beaucoup cette pierre. Je ne sais comment, je l'avais retrouvée dans l'entrée, au milieu des amulettes. Sahourê désirait la faire copier par un artisan remarquable qu'il connaissait dans la cité. C'était un amateur d'œuvres d'art. J'en fus d'autant plus flattée que c'est moi qui avais offert ce sceau à Chaemhet.

— Pourquoi ne lui as-tu pas demandé de te le rendre ?

— J'ai oublié. J'étais enceinte et j'avais bien d'autres soucis dans mon cœur.

— Cela m'étonne de toi, si méticuleuse. »

Elle le regarda d'un air las, sans répondre.

« Qu'est-ce qui t'a décidée à supprimer Teyé ?

— Ne cesses-tu jamais de poser des questions ?

— Je suis comme l'eau qui coule sur une pierre.

— Tu es un vrai bourreau.

— Quand je vois un écheveau de laine emmêlé, je ne peux m'empêcher de vouloir le débrouiller.

— À quoi cela t'avance-t-il ?

— Peut-être à rien. Alors ? Pourquoi la mort de Teyé est-elle devenue soudain indispensable ? Tu étais au courant de cette liaison depuis longtemps. »

Après un long silence, Mia céda.

« Teyé et Sahourê avaient conclu un pacte. Elle voulait mon époux, lui voulait son poste. Mais Sahourê n'avancait pas assez vite à sa guise. Pour lui forcer la main, elle a menacé de révéler à Chaemhet...

— Quoi ?

— Allons, Huy ! Ne me dis pas que tu n'as pas compris », dit-elle avec un sourire résigné.

Ce fut au tour du scribe de garder le silence.

« Qu'espérais-tu gagner ? demanda-t-il enfin.

— Du temps, afin de continuer comme si de rien n'était. Voilà ce que je voulais.

— Comment eût-ce été possible ? Tu savais bien qu'il n'aspirait qu'à supplanter Chaemhet.

— Je ne parvenais pas à lire au plus profond de son cœur. Ses pensées demeuraient pour moi impénétrables. »

Mia baissa la tête. Machinalement, elle rectifia l'ordonnance des bibelots disposés sur la table.

« Comment as-tu su qu'il avait tué Teyé ? Y a-t-il fait allusion ?

— Non, mais les détails ont été connus très rapidement. En entendant la description de l'arme du crime, j'ai compris. Je lui avais fait présent de ce poignard tout récemment.

— Quand exactement ?

— À la naissance de notre fille. J'avais peur que Chaemhet ne devine. Il s'était écarté de moi si longtemps !

— Comment as-tu pu croire que rien ne changerait ?

— J'avais perdu pied et je me noyais. Je voulais les garder tous les deux. Alors, je me suis menti à moi-même. »

Dès lors, tout se passa très vite. Au terme d'un entretien orageux où Kenna le seconda magistralement, Huy convainquit Ay qu'en se montrant magnanime envers Chaemhet, il en retirerait un surcroît de gloire. Le décret innocentant le prisonnier fut délivré. L'anxiété était lourde, tandis que les ouvriers perçaient l'entrée du tombeau, car on n'était pas sûr de trouver le Grand Intendant encore en vie ; cependant, les soldats le ramenèrent, blanc comme le calcaire de Toura, couvert de crasse et, au dire de certains, à moitié fou. On le conduisit à la Maison de Vie pendant que les scribes royaux déployaient une activité fébrile. Chaemhet n'avait pas touché aux aliments sacrés. L'histoire d'une prétendue liaison avec la concubine fut réfutée et mise sur le compte d'une rumeur malveillante propagée par Sahourê. Ce dernier fut également accusé d'avoir manipulé Géoua puis de l'avoir assassiné. Quant à Roya, sur l'intervention de Huy, elle fut envoyée à la Maison de Vie de la capitale du Nord pour y apprendre le métier d'infirmière. La jeune fille avait tué uniquement par amour, et le scribe savait que la mort de Teyé était un châtement

dont elle souffrirait sa vie durant.

Avec le temps, Chaemhet se rétablit et fut réinstallé dans ses fonctions. Il tenait à sa petite fille comme à la prune de ses yeux ; elle était son bonheur et sa joie de vivre. Ay parlait souvent en termes élogieux du Grand de la Deuxième Maison et de sa famille modèle. Dans le quartier du palais, on disait qu'il succéderait à Horichéri lorsque celui-ci prendrait sa retraite. Mais Chaemhet fuyait Huy comme la peste. Il évitait même de croiser son regard quand ils se rencontraient au cours d'occasions publiques ou de festivités.

La Saison de la Crue était sur la Terre Noire quand le scribe reçut la visite de son ami. C'était la fin du jour, et Huy se hâtait de terminer un long rapport concernant une statue qui s'était fracassée sur sa barge de transport, alors qu'on l'acheminait vers la capitale du Sud.

« Chaemhet ? Cela faisait longtemps ! »

Il lui fit signe de s'asseoir et pria son secrétaire d'apporter du pain et de la bière. Chaemhet ne toucha à rien. Il avait pris du poids et son teint était moins hâve, mais ses yeux demeuraient sombres et graves.

« Ce souvenir m'obsédera à tout jamais. Où que j'aille, j'ai l'impression d'avoir un démon sur mon épaule.

— Que voulais-tu me dire, Chaemhet ?

— C'était Imbou. Je ne m'en étais jamais douté...

— De quoi parles-tu ?

— Il m'aimait, Huy. C'est pour me venger qu'il l'a tué. »

Il fallut au scribe quelques instants pour discerner le sens de ces propos ; mais alors le détail infime, sur lequel il avait tenté en vain de mettre le doigt et qui était resté enfoui dans le recoin le plus profond de son cœur, lui apparut avec une clarté aveuglante. Voilà pourquoi, sur le dernier message de Sahourê, l'écriture lui avait paru gauche et, en même temps, étrangement familière ! Sans doute le serviteur avait-il pris modèle sur des lettres de Sahourê, toutefois l'expérience lui faisait défaut pour réussir parfaitement sa supercherie. Avait-il eu conscience du risque immense qu'il courait, ou cela n'avait-il plus d'importance à ses yeux ? Personne, en tout cas, ne l'avait soupçonné.

« Et donc, il te l'a enfin avoué, constata le scribe.

— Oui. Son secret l'étouffait. »

Huy se servit de la bière pour s'accorder un temps de réflexion, puis conclut :

« Il serait inutile de rouvrir cette plaie. Les morts ont déjà été trop nombreux. Les grands prêtres ont intercédé en faveur du ka de Sahourê. Il franchira la tête haute la chambre des Deux Vérités ; son cœur ne se dressera pas comme témoin contre lui. La froide vérité, c'est qu'il n'existe aucune faute dont le pardon ne puisse être acheté. »

Mais Chaemhet paraissait accablé.

« C'est trop tard. Mia le sait, et l'a dénoncé au chef de la police.

— Je vais le voir de ce pas, décida Huy. On étouffera l'affaire.

— C'est trop tard ! répéta Chaemhet. Les Mézai sont déjà venus chercher Imbou.

— Où l'ont-ils conduit ?

— Dans les carrières du Sud. »

Et de cet enfer, nul ne revenait... Un terrible sentiment d'impuissance s'abattit sur Huy.

« Il n'y aura pas de scandale, reprit Chaemhet. Kenna a tout réglé à l'insu du roi.

— Mia a commis une folie ! Tout était arrangé. Sahourê portait l'entière responsabilité de cette triste affaire. Si Ay avait senti sa dignité menacée une fois de plus, il vous aurait fait disparaître, vous et vos enfants ! Aux yeux de tous, cela aurait ressemblé à un accident.

— Comment pouvais-je deviner qu'elle réagirait ainsi ? Imbou m'aimait, Huy, voilà pourquoi il a tué Sahourê. Il était au courant de leur liaison et m'a reproché d'avoir repris Mia. Je lui ai rappelé qu'il n'était qu'un serviteur et n'avait pas d'ordre à me donner. Je devais penser à ma position ! Je ne pouvais plus me permettre le moindre scandale. Divorcer était impensable. »

Et tu ne voulais pas te priver de la fortune de ton épouse, pensa Huy. As-tu enfin compris que ta petite fille n'est pas de toi, ou as-tu jeté un voile sur ton cœur ?

« Il pensait que tu ne découvrirais jamais la vérité, continua Chaemhet. Il t'avait offert son aide.

— Quel dommage qu'il ne se soit pas confié à moi ! dit pensivement le scribe. Mais je ne comprends pas. Comment Mia a-t-elle pu l'apprendre ?

— Je lui ai tout dit », avoua Chaemhet, baissant les yeux.

Ainsi, Chaemhet ne quitta pas son épouse. Emprisonnés par leur rang et leur richesse, ils poursuivirent leur vie de mensonges et de faux-semblants. Quelques jours après sa conversation avec le Grand de la Deuxième Maison, Huy reçut un message de Djhoutmosé, le maître sculpteur.

« Pirizi le Mitannien a une nouvelle pour toi », annonça-t-il quand ils eurent dégusté une première coupe de vin dans l'atelier.

Comme toujours, il était couvert de poussière. Sa tenue et son attitude étaient empreintes d'un naturel qui faisait à Huy l'effet d'une grande bouffée d'air frais.

« Il ne savait comment entrer en contact avec toi. En ce moment, il est surchargé de travail et n'a pas le temps d'envoyer son apprenti dans le quartier du palais.

— De quoi s'agit-il ?

— Il s'est décidé à te révéler l'identité de son client – tu sais, celui

pour lequel il avait réalisé la fameuse amulette qui t'intriguait tant.

— Je la connais déjà, dit Huy en souriant.

— Ah ? Et qui était-ce ?

— Un amant jaloux, cherchant à semer la discorde entre sa maîtresse et son époux.

— Il a réussi ?

— Non. »

Tout à coup, le vin eut dans la bouche de Huy un goût amer.

Comme souvent ces temps-ci, le scribe n'était guère pressé de rentrer chez lui. Il traîna du côté du port et, contemplant le Fleuve, suivit le chemin de halage vers le nord jusqu'à ce qu'il eût quitté la cité.

Il s'arrêta près des roseaux, effarouchant par sa présence un couple d'aigrettes qui s'envolèrent dans de grands battements d'ailes. Huy n'était pas venu là par hasard. Fouillant dans sa bourse, il sortit la petite amulette de cornaline qui ne l'avait pas quitté depuis des mois. Une dernière fois, il relut l'inscription, puis, sans hésiter, jeta la pierre de toutes ses forces au milieu du courant.

FIN

[1] Les dates concernant la fin de la XVIII^e dynastie sont sujettes à controverse entre les différentes écoles d'égyptologues. Certains situent la mort d'Akhenaton vers 1373, d'autres vers 1379, de même pour Toutankhamon dont certains situent la naissance en 1354, d'autres en 1361. (*N.d.É.*)

[2] Le Grand Lieu : la nécropole. (*N.d.T.*)

[3] Opet : grande fête annuelle qui avait lieu à Thèbes pendant les crues du Nil, en l'honneur d'Amon. (*N.d.T.*)

[4] Le stoliste était chargé de l'habillement du dieu. (*N.d.T.*)

[5] Les prêtres-*ouâb* (littéralement, « purs ») veillaient notamment au transport des objets sacrés et étaient tenus à des règles d'hygiène très strictes. (*N.d.T.*)

[6] Le prêtre-*sem*, présent dans toutes les cérémonies religieuses, était chargé entre autres du culte des statues. (*N.d.T.*)

[7] Kouch, royaume indépendant conquis par l'Égypte au Nouvel-Empire, devint le terme générique pour désigner la Nubie, dont Ouaoat constituait une région. (*N.d.T.*)

[8] *Pschent* : la couronne royale, formée d'une mitre blanche et d'un mortier rouge emboîtés, symbolisant l'union de la Haute-Égypte et de

la Basse-Égypte. (N.d.T.)

[9] *Senet* (littéralement, « passer ») : jeu se présentant sous la forme d'une tablette ou d'un coffret doté de trente cases. On y jouait à l'aide de pions noirs et blancs et d'osselets. (N.d.T.)

[10] *Ka* : le double spirituel. Né avec l'homme, il grandit avec lui et le protège. Après la mort, il aspire à poursuivre dans la tombe la vie qu'il a menée sur terre. (N.d.T.)

[11] Cf. *La Cité des mensonges*, coll. 10/18, n° 2 786.

[12] Champs d'Éarrow (ou d'Ialou) : séjour des bienheureux dans le monde souterrain, où tout poussait en abondance, et où les âmes des défunts pouvaient mener une vie similaire à l'existence terrestre. (N.d.T.)

[13] Keftiou : la Crète. (N.d.T.)

[14] *Khou* : l'intelligence. Avec le *khat* (le corps), le *ren* (le nom), l'*ab* (le cœur), le *khaibit* (l'ombre), le *ba* (l'âme, figurée par un oiseau à tête humaine), le *sahou* (la momie) et le *ka*, elle composait les Huit Éléments qui formaient l'être humain. (N.d.T.)

[15] Des pommes. (N.d.T.)

[16] Pour l'Égyptien, l'idée de voyage évoquait avant tout celle de navigation. Il fallait donc au dieu solaire une barque pour se déplacer dans le ciel. Celle-ci avait pour nom *matet* lorsque le soleil se levait, et *seqtet* lorsqu'il se couchait. (N.d.T.)

[17] Mosé : nom égyptien de Moïse. (N.d.T.)

[18] Aménophis III. (N.d.T.)

[19] *Dében* : étalon-or de 91 grammes. (N.d.T.)

[20] *Foul* : plat à base de fèves. (N.d.T.)

[21] *Ankh* : le signe de vie, en forme de croix ansée. (N.d.T.)

[22] La cité de la Mer se trouvait sur les lieux de la future Alexandrie. (N.d.T.)

[23] *Seshen* : le lotus bleu. (N.d.T.)

[24] *Khar* : littéralement, « sac ». Grande mesure de capacité pour les grains et les liquides, équivalant à un peu plus de 75 litres. (N.d.T.)

[25] Cf. *La Cité des rêves*, coll. 10/18, n°2663.

[26] *Hin* : mesure équivalant à un demi-litre. (N.d.T.)

[27] Navires impériaux, ainsi surnommés en raison de leur rapidité. (N.d.T.)

[28] Perou-Néfer (littéralement, « Bon voyage ») : port fluvial proche de Memphis. (N.d.T.)

[29] *Mesdemet* : fard à base de galène. (N.d.T.)

[30] La cité du Soleil : Héliopolis. (N.d.T.)

[31] Per-Bastet (ou Boubastis) : ville du Delta, dédiée à la déesse-chat. (N.d.T.)

[32] Nergal : dieu suméro-babylonien, apportant la guerre, la peste et la dévastation. (N.d.T.)

- [33] Touthmosis I^{er}. (*N.d.T.*)
- [34] Aroure : surface d'environ 2 735 m², équivalant à cent coudées sur cent. (*N.d.T.*)
- [35] *Hékat* : mesure de capacité pour les grains, équivalant à 4,54 litres. (*N.d.T.*)
- [36] *Métou* : conduits du corps humain, par où certains fluides étaient censés transiter. (*N.d.T.*)
- [37] Cf. *La Cité des morts*, coll. 10/18, n° 2730.
- [38] Les soixante-dix jours d'embaumement étaient associés à l'étoile Sirius, qui disparaissait pendant la même durée. (*N.d.T.*)
- [39] Autre nom du *Livre des Morts*. (*N.d.T.*)
- [40] Les fruits du *perséa*, en forme d'amande, avaient la taille d'une poire et un goût de pomme. (*N.d.T.*)
- [41] *Ouchabti* : littéralement, « répondant ». Statuette en bois, en terre cuite ou en faïence, représentation magique des serviteurs chargés de veiller sur le mort dans l'au-delà. (*N.d.T.*)
- [42] Ammit : littéralement, la « Dévoreuse ». Animal hybride, tenant du crocodile, de l'hippopotame et du lion. (*N.d.T.*)